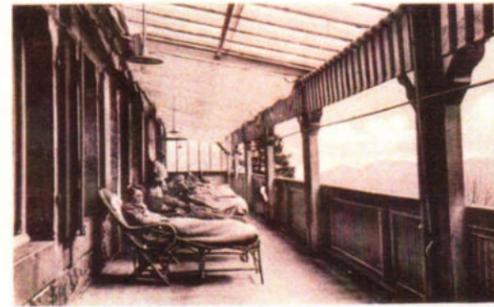


Dessin de la ferme du Meyerhof en 1926, réalisé par Robert GALL, paru dans le livre d'Auguste Scherlen « Perles d'Alsace »



Galerie de cure au Sanatorium Salem vers 1920



Ouvrières du Tissage Herzog vers 1925



Le quartier du Faing à Orbey en 1918



L'Hôtel-Restaurant Beck à Orbey au début du XXème siècle.

Dépôt légal 4<sup>ème</sup> trimestre 2018 N° ISSN : 0753-8413

# SOCIETE D'HISTOIRE DU CANTON DE LAPOUTROIE VAL D'ORBHEY



## Bulletin n° 37 2018

**BULLETIN DE LA SOCIETE D'HISTOIRE  
DU CANTON DE LAPOUTROIE - VAL D'ORBIEY**

**N° 37 - 2018**

**SIEGE SOCIAL : 27, rue Charles de Gaulle 68370 ORBEY**

*La Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie – Val d'Orbey est inscrite au  
Registre des Associations du Tribunal d'Instance de Kayserberg, Volume 5, Folio n° 40.  
Elle est affiliée à la Fédération des Sociétés d'Histoire d'Alsace.  
Siège : 27 Rue Charles de Gaulle 68370 ORBEY*

**Le présent Bulletin n° 37 – 2018 a été tiré à 300 exemplaires.**

*Le Code de la propriété intellectuelle (loi n° 92-597 du 1er juillet 1992) interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective (art L 122-5) Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.*

**Reçus fiscaux :** *La Société d'Histoire entre dans les dispositions des articles 200 et 238 bis du Code Général des Impôts et peut délivrer des reçus fiscaux pour les dons reçus. Elle est confirmée être « un organisme d'intérêt général ayant un caractère philanthropique, éducatif [...] culturel, ou concourant à la mise en valeur du patrimoine artistique [...] ou à la diffusion de la culture française ». (Rescrit de décembre 2010)*

**Dépôt légal : 4<sup>ème</sup> trimestre 2018**

**N° ISSN 0753-8413**

## SOMMAIRE

PAGE	TITRE	AUTEUR
2	Sommaire	
3	Éditorial – Illustration de couverture	SIMON Armand
4	Assemblée générale, du 22 avril 2018 à Labaroche	CLAUDEPIERRE Roger
9	Membres de la Société d'Histoire en 2017-2018	DUPONT Rose-Blanche
11	La métairie du Meyerhof de 1698 à 2018	MEYER Jacques-Yves
27	Un jeune géologue décrit le Val d'Orbey à la veille de la Révolution	JÉHIN Philippe
33	Un cruel assassin à Labaroche sous le Second Empire	JÉHIN Philippe
36	Le sanatorium Salem à Fréland ; 1888-2018, 130 ans d'histoire	STOFLIQUE Roger
52	Orbey 1914-1918, Un village sur la ligne de front	BEAULIEU Laurent
62	Les ouvrières du tissage Herzog vers 1925	DODIN Raymond
63	Faune et chasse dans le pays welche dans les années 1920	JÉHIN Philippe
69	L'École maternelle d'Orbey Centre vers 1936	KILLY Yvette
70	L'École de filles d'Orbey Centre en 1937-1938	KILLY Yvette
71	De l'Hôtel Beck à l'Hôtel-Restaurant Les Bruyères, 100 ans d'histoire d'Orbey	BEAULIEU Laurent
76	Le facteur Marcel Lamouche d'Orbey ; les tournées des facteurs dans les années 1930	KELLER Geneviève
78	Les tables de patois en 2018	ANCEL Jean-Charles
81	Lo véño vechti èko lo djèn tché ; Le veau habillé et le jeune chien	MICHEL Gilbert
83	Du nouveau au château du Hohnack	SIMON Armand
84	Du nouveau chez les généalogistes	SIMON Armand
85	La médaille départementale de la vie associative pour quatre de nos membres	SIMON Armand
86	Nos membres vont faire paraître : Bernard André Ancel, Gilbert Michel, Philippe Jéhin (Pierre Boyé)	SIMON Armand
86	Bon de commande et d'adhésion	

## ÉDITORIAL

Et voici le 37<sup>ème</sup> numéro de notre Bulletin, une étape supplémentaire dans une belle aventure éditoriale.

Ce numéro nous livre de beaux articles particulièrement fouillés, comme « La métairie du Meyerhof » qui reprend la passionnante conférence de Monsieur et Madame Meyer à notre assemblée générale 2018 à Labaroche.

Roger Stoflique présente avec de remarquables documents les 130 ans d'histoire du Sanatorium Salem de Fréland, qu'il avait évoqués lors de notre AG 2017.

Laurent Beaulieu analyse avec finesse les images d'Orbey ville du front en 1914-1918 : camouflages, destructions, vie civile difficile. Il rappelle aussi l'histoire mouvementée de l'Hôtel Beck qui deviendra l'Hôtel des Bruyères en 1968.

Vous pouvez aussi étudier les photos d'ouvrières et d'écoliers et les compléter si possible.

Les activités de la Société sont aussi présentées : assemblée générale, Tables de patois, Cahiers du Généalogiste. Gilbert Michel, avec sa verve habituelle, nous gratifie de la Fable *Lo véño vechti èko lo djèn tché*, le veau habillé et le jeune chien : à vous d'en deviner toutes les interprétations !

J'espère que la lecture de ce bulletin vous donnera beaucoup de satisfaction et je vous invite à rejoindre nos auteurs et membres !

Pour le Comité, le Président **Armand SIMON**

## ILLUSTRATIONS DE COUVERTURE

## Page 1 de couverture

Le sanatorium Salem : Esquisse des architectes Brion et Berninger de Strasbourg datée de 1889, copie d'archives de Camille Brutschi architecte-entrepreneur à Ribeauvillé, colorisée par Roger Stoflique pour une meilleure visualisation du dessin.

On remarque que ce projet ne correspond pas exactement au bâtiment réalisé tel qu'il nous est connu par les représentations ultérieures. Ainsi, la tour carrée n'apparaît nulle part. À son sommet, la flamme devait inspirer les couleurs de l'air pur et de la guérison. Les difficultés financières rencontrées par Albert Willmann, déjà en cours de construction, pourraient expliquer les modifications apportées au projet.

## L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 22 AVRIL 2018 À LABAROCHE

Roger CLAUDEPIERRE

### Le président Armand Simon accueille les participants

34 personnes ont signé la liste de présence. 25 Pouvoirs ont été envoyés.  
 Le président remercie les personnalités présentes : Mme Gabrielle Martin, conseillère municipale déléguée, représentant le maire de Labaroche ; Mlle Rose-Blanche Dupont, adjointe, représentant le maire d'Orbey ; M. Roger Claudepierre, adjoint, représentant le maire de Lapoutroie.  
 La conseillère départementale, Mme Helderlé, s'est excusée, de même que le maire du Bonhomme, M. Bottinelli.  
 L'ASVP de Fréland est représentée par Jean Simon, Marc Thomann, Claude Jacques. Génération Mouvement, clubs d'Orbey et Lapoutroie, est représentée par Mme Annie Demangeat.  
 Autres mots ou témoignages d'excuses : Jean-Marie Munier, Maurice Hermann, Gilbert Michel, Gérard Gaudel, Michel Corriaux, Jean-Luc Guillemain, ...  
 Le président remercie la municipalité de Labaroche pour la mise à disposition gracieuse de la salle des associations.  
 Une minute de silence est observée pour les membres décédés, en particulier M. Lucien Jecker en juin 2017.

### Approbation du procès-verbal de la dernière Assemblée Générale.

Le Procès-Verbal de l'assemblée générale du 14 mai 2017, à Fréland est lu par Roger Claudepierre. Il n'y a aucune remarque et le PV est approuvé à l'unanimité.

### Le Rapport d'activités 2017 est fait par Roger Claudepierre.

#### Réunions

Comité : Trois en 2017 : 18 mars, 17 juin et 16 septembre.  
 L'assemblée générale a eu lieu à Fréland le dimanche 14 mai 2017. Le bilan est satisfaisant. Le président a remercié les personnes qui ont pris le relai alors qu'il était convalescent. Roger Stofflique a présenté un exposé sur Salem, dans le temps plutôt court qui restait.  
 Le président a participé à l'AG de la fédération à Sélestat le 8 avril 2017.  
 Le président et Gérard Dupont ont participé au Congrès des historiens à Ribeauvillé le 24 septembre 2017.

**Travail au local :** Assez modéré cette année : il y a pas mal de classement à faire encore.

#### Tables de patois.

Trois en 2017 et trois en 2018.

28 janvier 2017	Lé-z-élèksyo è do-la Les élections dans le temps	Hôtel-Restaurant de la Poste au Bonhomme
4 mars 2017	Lè séy Moisson et battage	Hôtel-Restaurant du Tilleul à Labaroche
25 mars 2017	Lé vakans, lé sorti Vacances et excursions	Salle des Fêtes de Fréland

27 janvier 2018	Nwéy è do la Noël dans le temps	Hôtel-Restaurant Le Faudé à Lapoutroie
17 février 2018	Lé-z-auwt La vie dans les bistrots	Hôtel-Restaurant de la Poste au Bonhomme
17 mars 2018	Ma k't'a fè ? Comment que tu es fait ?	Ferme-Auberge du Pré Bracot à Orbey

De beaux succès : 80-85 participants en moyenne. Le public participe bien, la formule est rodée et les échanges fructueux. Grand merci à toute l'équipe, Jean-François, Gilbert, Joseph et Claude.

#### Patois.

La collaboration est étroite avec l'ASVP de Fréland, l'Académie patoise de Labaroche. En particulier pour la promotion du patois welche. Gilbert Michel et Jean-François Million sont très actifs pour la promotion de notre cher patois  
 Barotchés et Frélandais ont présenté des animations au Colloque des patoisants de Sainte-Croix-aux-Mines le 30 septembre 2017.  
 Des cours de patois ont démarré à Orbey depuis octobre 2017, le mercredi soir pendant 1h30. Joseph Didierjean assure l'animation, avec les cours préparés par Gilbert Michel. Il y a eu 12 inscrits qui ont versé une petite contribution. Actuellement, il y a 7 réguliers  
 Les Barotchés ont aussi démarré des cours le lundi soir, avec un niveau débutant et un niveau perfectionnement.  
 Gilbert Michel a traduit le petit Prince en patois welche, aux éditions Tintenfass.  
 Gilbert Michel défend notre patois et notre culture au Conseil Culturel d'Alsace.

#### Publications :

Le Bulletin n° 36-2017 se diffuse moins bien qu'en 2016  
 Edition de 350 exemplaires des Chroniques du pays welche de Philippe JÉHIN

#### Festival du Livre 2017.

Le stand a été partagé avec l'association du Mémorial du Linge. Une réussite grâce aux permanents qui assurent contacts et animations. Nos remerciements à eux tous.  
 Bernard Ancel a présenté son ouvrage sur les Humanistes en anglais  
 Michel Toussaint a dialogué avec de nombreux généalogistes  
 Philippe Jéhin a présenté son dernier ouvrage : Chroniques du pays welche

#### Les relations avec les communes sont toujours bonnes.

À noter le projet en bonne voie de panneaux historiques au Bonhomme, Michel Masson nous en parlera un peu plus tard.  
 En fin d'année, le Président a renseigné Mme Helderlé pour ses demandes de médaille départementale de la vie associative ; cela a abouti à la remise de cette médaille à Rose-Blanche Dupont et Bertrand Munier à Orbey début janvier, et à Gilbert Michel et Jean-François Million lors de la première table de patois à Lapoutroie fin janvier 2018

**La Société d'Histoire a apporté son concours financier au 1<sup>er</sup> Festival des Chapelles**, pour son concert à Pairis en septembre 2017, consacré à la Quatrième croisade de 1204, avec de la musique d'influence grecque orthodoxe (ensemble Phémios)

**Unesco :** Un expert de l'Unesco a visité les sites, du Linge, du cimetière Kamm à l'Étang du Devin, du cimetière du carrefour Duchesne, en vue du classement des sites funéraires de la 1<sup>ère</sup> guerre mondiale au patrimoine de l'Unesco. Réponse attendue pour juillet 2018.

## Le rapport financier 2017 est présenté par Rose-Blanche Dupont.

L'année 2017 se solde par une perte de 2 873.89 € du fait des frais d'impression des bulletins N° 35 et 36 imputés sur la même année ainsi que des frais d'impression des Chroniques. Mais les réserves financières sont suffisantes

**Lecture du rapport des réviseurs aux comptes** Christine Henry et Antoine Balthazard.

Étant absents, ils ont transmis leurs conclusions et proposent à l'AG de donner quitus à la trésorière, ce qui est fait à l'unanimité.

**Élections des réviseurs aux comptes** : Annie Demangeat et Antoine Balthazard.

## Le rapport moral 2018 est présenté par Armand Simon

### Travail au local :

Le rangement et le classement des livres, publications et documents est à poursuivre.

**Ancien hôtel Bellevue** à l'entrée de Pairis : les propriétaires actuels ont fait don d'archives qu'il conviendra d'exploiter.

**Le comité a validé un projet de plaque commémorative en l'honneur de M. Jecker** à Pairis. Après accord avec l'EHPAD de Pairis propriétaire des locaux et le conseil de fabrique, l'opération devrait se réaliser dans quelques semaines.

**Organisation du budget** : le comité a décidé d'une ligne de 1000 euros par an, consacrée aux actions pour le patrimoine. Sur la base d'un dossier bien argumenté.

### Publications :

Le Bulletin n° 37-2018 est assez indigent pour l'instant. Philippe Jéhin a déjà livré un bel article sur la description du Val d'Orbey par un jeune géologue à la veille de la révolution. Raymond Dodin a fait des recherches sur les achats de terrain par Lefébure et Herzog pour constituer leur usine d'Orbey. Article de Roger Stoflique. Article de Vincent Grimm (Cloches des Basses Huttes) J'ai des promesses sur un article sur le cinquantenaire de l'hôtel des Bruyères d'Orbey. Les articles en patois comprendront les comptes rendus des tables de patois et des actions de promotion et d'enseignement.

**Le Festival du Livre de Colmar** se tiendra les 24-25 novembre 2018.

### Tables de patois.

L'équipe de préparation est toujours d'attaque. Le fonds accumulé, grâce aux enregistrements sonores et audio, devient impressionnant. Mais il faudra l'exploiter, ce qui demandera un gros travail d'indexation et de prise de notes.

**La promotion de notre parler welche comme langue régionale** est toujours le grand combat de **Gilbert Michel**.

Nous avons déposé avec lui un projet de **petites brochures à destination** des scolaires, auprès de la région Grand-Est (Olca). La réponse de subventionnement sera donnée par le Conseil Régional du Grand-Est au début de l'été.

Gilbert Michel aimerait aussi fédérer le maximum d'acteurs, économiques, culturels, pour la promotion de notre pays welche et de son patois.

**Normalement les cours de patois** devraient se poursuivre en 2018 ; à Orbey, ils tournent jusqu'à fin juin ; un financement de 888 Euros a été obtenu de la région Grand-Est.

**La pose des panneaux historiques au Bonhomme.** Michel Masson vous en parlera.

**Le nom et le logo de notre association. Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey.** Faut-il trouver plus court, plus percutant ? Après des échanges, l'assemblée préfère garder le même nom. Quelques suggestions pour le logo sont données.

**Voilà les principales activités envisagées pour 2018. Ce sera la dernière année de ce mandat.**

L'élection du comité aura lieu l'année prochaine 2019. Il faut donc songer à étoffer l'équipe et peut-être laisser souffler ceux qui travaillent depuis de longues années, comme votre président, ou Rose-Blanche, trésorière depuis 1982.

Il y a de nombreuses voies à approfondir, dans la recherche, dans la diffusion, dans l'exploitation de notre fonds

Les moyens de communication modernes doivent être mis à contribution., comme internet. Sur Facebook, Philippe publie des informations.

Un site internet serait indispensable, mais pour cela il faut des personnes compétentes et motivées. Cela fait des années que nous avons prospecté pour un devis en 2008. Germain Muller a fait un beau projet en 2015. Mais faire vivre un site intéressant demande du travail régulier.

## Interventions et Conclusion de l'assemblée.

### Les compagnons du Château du Hohnack : projet participatif.

Le président rappelle l'action dynamique de l'association du Hohnack pour l'entretien et la mise en valeur du site. Actuellement, le projet d'un auvent, à l'emplacement des anciennes écuries, est proposé au financement participatif sur le site [www.kisskissbankbank.com](http://www.kisskissbankbank.com) (recherche de 2000,00€)

**Intervention de M. Marc Thomann** qui présente les actions de l'Association pour la Sauvegarde et la Valorisation du Patrimoine (maison du pays welche de Fréland). À la suite d'une Formation *Visite en Famille*, organisée par le Parc Naturel Régional, Marc présente le projet d'un Goûter Insolite, avec lecture de contes, fabrication de beurre par les enfants. Un premier essai sera fait le 25 avril, l'animation est prévue pour juillet-août. Marc annonce aussi la Fête de la Moisson le dimanche 22 juillet 2018. Par ailleurs, Marc Thomann annonce la création du sentier des muletiers à Fréland. Ce sentier acheminait le minerai extrait dans la vallée de Sainte Marie aux Mines aux fins d'être fondu à Fréland. Ce sentier a fait l'objet de travaux et de balisage par l'ASVP et le Club Vosgien du Brézouard. Il reste maintenant à réaliser la partie pédagogique : construction d'un four, d'un site de fabrication de charbon de bois et pose de panneaux explicatifs.

**M. Michel Masson** donne des précisions sur la pose de panneaux historiques au Bonhomme. Un premier panneau est posé, les deux autres le seront à la fin de travaux en cours sur les sites prévus.

**Mme Martin**, conseillère municipale de Labaroche, remercie l'assemblée et la société pour son action et son dynamisme.

Le président déclare l'assemblée générale close à 11h40.

Il donne la parole à M. Jacques-Yves Meyer pour son exposé illustré sur l'Histoire du domaine du Meyerhof et de ses gérants, pour la plupart issus du pays welche, comme la famille Parmentier.

À 12h30, le président remercie le conférencier et son épouse pour leur passionnante conférence et invite les convives à rejoindre l'hôtel-restaurant du Tilleul pour un bon repas.

## Conférence de M. Jacques-Yves Meyer : la famille Parmentier et la ferme du Meierhof.

La conférence fait l'objet d'un article dans ce Bulletin, pages 11 à 26

### MEMBRES DE LA SOCIETE D'HISTOIRE

Rose Blanche DUPONT



Monsieur et Madame Meyer et Armand Simon



Rose-Blanche Dupont et Armand Simon



Le conférencier Jacques-Yves Meyer



Une assemblée très attentive

### MEMBRES BIENFAITEURS 2017 et début 2018

1	ANCEAU Marie-Louise 59510 Hem	11	JACQUEY Guy 68370 Orbey
2	ANCEL Bernard 01280 PREVESSIN MOENS	12	MAIRE Marcel 68370 Orbey
3	BALDINGER Jean-Marie 68370 Orbey	13	MASSON Francis 68650 Le Bonhomme
4	BATOT Marguerite 38370 Orbey	14	MUHR Cécile 68370 Orbey
5	BRAUN Annette 68240 Kaysersberg	15	PARMENTIER Clotilde 68910 Labaroche
6	CLAUDEPIERRE Roger 68650 Lapoutroie	16	PERRIN Jacqueline 68370 Orbey
7	DEL GRANDE Pierre 68240 Fréland	17	PETITDEMANGE Francine 68650 Le Bonhomme
8	DEMANGEAT Gérard 68370 Orbey	18	PIERRÉ Fernand 68910 Labaroche
9	DUPONT Rose-Blanche 68370 Orbey	19	RAFFNER Jean-Noël 68650 Hachimette
10	FLORENCE André 68370 Orbey	20	ZANN Suzanne 68370 Orbey

### MEMBRES ACTIFS 2017 et début 2018

21	ANCEL Annette 68370 Orbey	53	DELACOTE Évelyne 68370 Orbey
22	ANCEL Jean-Charles 68370 Orbey	54	DEMANGEAT Annie 68370 Orbey
23	ANTOINE Christiane 88650 Entre Deux Eaux	55	DEMANGEAT Jacques 68370 Orbey
24	A.S.V.P. 68240 Fréland	56	DIDIERJEAN Jeannine 68370 Orbey
25	BALDINGER Thierry 68650 Lapoutroie	57	DODIN Gilbert 68650 Lapoutroie
26	BALTHAZARD Annie 68370 Orbey	58	DODIN Raymond 68370 Orbey
27	DEPARIS Fernand 68370 Orbey	59	DUPONT Gérard 68370 Orbey
28	BALTHAZARD Christelle 68370 Orbey	60	DUPORTAIL Guy 67100 Strasbourg
29	BANNWARTH Jean-Paul 68650 Le Bonhomme	61	FOESSEL Georges 67000 Strasbourg
30	BARADEL Yvette 34970 Lattes	62	FREBOURG Odile 68910 Labaroche
31	BASSELIN Claude 39600 Arbois	63	GANDER Pierre 68370 Orbey
32	BASTIEN Pascal 54700 Atton	64	GAUDEL Gérard 54700 Pont à Mousson
33	BATOT Annie 68370 Orbey	65	GEISSLER Robert 68650 Lapoutroie
34	BATOT Marcel 68370 Orbey	66	GIRARDIN Philippe 68650 Lapoutroie
35	BAUER Élisabeth 68370 Orbey	67	GRIMM Bernard 68370 Orbey
36	BEAULIEU Laurent 68370 Orbey	68	GRIMM Vincent 68370 Orbey
37	BEDEZ Jacques 68650 Lapoutroie	69	GRIVEL Jean-Marie 68240 Fréland
38	BEDEZ Pierre 68370 Orbey	70	GRUNENWALD Dominique 68000 Colmar
39	BERTHIER Marie-Christine 68370 Orbey	71	GRUNENWALD Jean-Michel 67370 Reitwiller
40	BILHAUT Gilles 68920 Wettolsheim	72	GUERIN Noël 68240 Fréland
41	BIREBENT Christine 68370 Orbey	73	GUIDAT François 68370 Orbey
42	BOPP Jean-Paul 68370 Orbey	74	GUIDAT Jean-Paul 68370 Orbey
43	BOULEAU Aurélie 68370 Orbey	75	GUILLEMAIN Jean-Luc 13500 Martigues
44	BRUNI Michel 51470 Saint-Memmie	76	HAAS Denis 77160 Provins
45	BUCKEL Danielle 68000 Colmar	77	HACHET-TALLONE 68000 Colmar
46	BUSSER Christian 67560 Rosheim	78	HAMRAOUI Éric 91300 Massy
47	CLAUDEPIERRE Jean 68370 Orbey	79	HAXAIRE Jacques Lapoutroie
48	COPPÉ Bernard 68370 Orbey	80	HELDERLE Daniel 68370 Orbey
49	CORRIAUX Michel 68370 Orbey	81	HELDERLE Emilie 68370 Orbey
50	COUZINET Françoise 68650 Le Bonhomme	82	HELDERLE Francis 68370 Orbey
51	CRENNER Pierre 68370 Orbey	83	HENRY Alain et Gisèle 90000 Belfort
52	DEFRASNE Gaby 68650 Lapoutroie	84	HENRY Christine 68370 Orbey

85	HENRY Gisèle 90000 Belfort	124	MICHEL Gilbert 68230 Walbach
86	HENSEL Florian 67100 Strasbourg	125	MICLO Raymond 68370 Orbey
87	HERMANN Joseph 68370 Orbey	126	MILLION Gérard 68370 Orbey
88	HERMANN Maurice 68370 Orbey	127	MINOUX Jean 68650 Hachimette
89	HERQUE Raymond 68370 Orbey	128	MULLER Germain 67540 Ostwald
90	HUSSON Christopher Pittsford USA	129	MULLER Irène 68650 Lapoutroie
91	JACKY Marcel 68240 Fréland	130	MUNIER Bertrand 68370 Orbey
92	JACKY- MARION Claude 68650 Lapoutroie	131	MUNIER Jean-Marie 06800 Cagnes/Mer
93	JACQUES Claude 68240 Fréland	132	MUNSCH Marie-Thérèse 68000 Colmar
94	JAEGER J. Henri 68650 Lapoutroie	133	PARMENTIER Marie-Louise 68370 Orbey
95	JAEGLER Bernard 67220 Triembach au Val	134	PECORELLI Joseph 68370 Orbey
96	JEHIN Marie-Cécile 68920 Wintzenheim	135	PERRIN Monique 68650 Lapoutroie
97	JEHIN Marie-Alix 68000 Colmar	136	POMMOIS Lise 67110 Niederbronn
98	JEHIN Philippe 68000 Colmar	137	PRUD'HOMME Jeannine 68370 Orbey
99	JUCHS Bernard 68370 Orbey	138	ROMINGER Suzanne 68000 Colmar
100	KASSER FREITAG Doris 68500 Guebwiller	139	SAVOYEN Daniel 68370 Orbey
101	KAYSER Yves 68230 Turckheim	140	SCANDELLA Alexandre 68370 Orbey
102	KELLER Geneviève 68040 Ingersheim	141	SCHMITT Christian 68910 Labaroche
103	KILLY Yvette 68000 Colmar	142	SCHUSTER Jean 68370 Orbey
104	LAMOUCHE Patrick 68650 Lapoutroie	143	SCHUSTER Suzy 68370 Orbey
105	LAMOUCHE Thérèse 68370 Orbey	144	SIMON Armand 68370 Orbey
106	LASBLEIZ Maryvonne 83100 Toulon	145	SIMON Georges 67330 Dossenheim/Zinsel
107	LAURENT Thierry 75006 Paris	146	SIMON Jean-Bernard 68240 Fréland
108	LIDY Cécile 68370 Orbey	147	SIMON Maria 68370 Orbey
109	MAIRE Éric 31550 Cintegabelle	148	STELLY Michel 91190 Gif-sur-Yvette
110	MAIRE Raymond 68370 Orbey	149	STOFLIQUE Roger 68150 Aubure
111	MARCHAL Marcel 68650 Lapoutroie	150	THIRIET Jacques 68650 Lapoutroie
112	MARCHAL Jean-Marie 68500 Issenheim	151	THOMANN Jean-Bertin 88100 Saint-Dié
113	MARCHAND Cécile 68040 Ingersheim	152	THOMANN Marc 68240 Fréland
114	MARCHAND Guillaume 25	153	TOSCANI 68650 Le Bonhomme
115	MARTISCHANG Mireille 68370 Orbey	154	TOUSSAINT Michel 06200 Nice
116	MASSON Michel 68650 Le Bonhomme	155	VIE Annick 09600 Laroque d'Olmes
117	MATHIEU Germaine 68650 Lapoutroie	156	VOINSON Etienne 68370 Orbey
118	MATTERN Stéphane 68240 Fréland	157	VON BÜLOW Andreas Bonn Allemagne
119	MAYER Gilbert 13119 St Savournin	158	VONFLIE Gilles 67200 Strasbourg
120	MEYER Dominique 68770 Ammerschwihr	159	WALTER Odile 68370 Orbey
121	MEYER Francis 68370 Orbey	160	WETTERER Marguerite 68370 Orbey
122	MEYER Michel 74290 Veyrier-du-Lac	161	ZANN Philippe 68370 Orbey
123	MICHALOWSKI André 68370 Orbey	162	

Cette liste est établie et éditée avec le plus de soin possible. Si malgré tout, nous avons oublié un membre, cette année ou l'année précédente, nous vous prions d'accepter nos excuses les plus sincères. Le président.

<b>Présidente honoraire : Yvette BARADEL</b>		
<b>Membres du comité depuis avril 2016</b>		
<b>Bureau</b>		<b>Assesseurs</b>
▪ Président	Armand SIMON	▪ Marcel BATÔT
▪ Vice-président	Philippe JÉHIN	▪ Gérard DUPONT
▪ Secrétaire	Roger CLAUDEPIERRE	▪ Michel MASSON
▪ Secrétaire adjoint	Vincent GRIMM	▪ Bertrand MUNIER
▪ Trésorière	Rose-Blanche DUPONT	▪ Roger STOFLIQUE
▪ Trésorière adjointe	Odile FREBOURG	

## LA METAIRIE DU MEYERHOF DE 1698 A 2018

Jacques-Yves MEYER

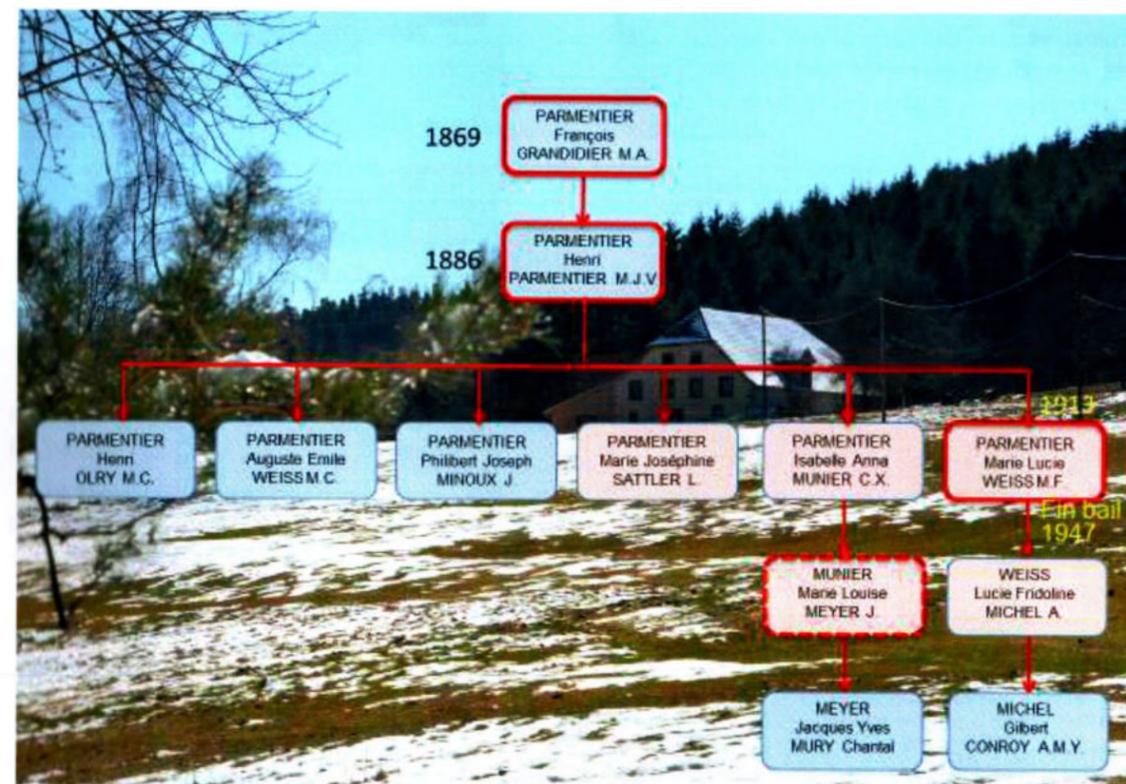
### Ma généalogie Meyer-Parmentier.

Je suis un arrière-petit-fils de Henri Parmentier. Ma grand'mère Isabelle Anna, l'une de ses trois filles a épousé Camille Xavier Munier : ils exploitaient la ferme du Chêne à Labaroche.

Ma mère Marie-Louise Munier, qui a épousé Jean Meyer de Stosswihr, était leur cinquième enfant ; elle est née au Meyerhof.

Dans l'histoire du Meyerhof, il faut souligner que la famille Parmentier a exploité la ferme pendant près de 80 ans : le premier, François à partir de 1869, puis son fils Henri à partir de 1886 et enfin, par la troisième fille de Henri, Marie-Lucie à partir de 1913. Marie-Lucie a épousé Marc Fridolin Weiss et ils ont exploité la ferme jusqu'en 1947. Henri Parmentier avait 6 enfants.

Dans la branche Parmentier, Marie Lucie épouse de Weiss Marc Fridolin me relie à Gilbert Michel, auteur de plusieurs livres sur ce canton, qui est donc mon cousin au 6<sup>ème</sup> degré.



## Le paysage du Meyerhof.

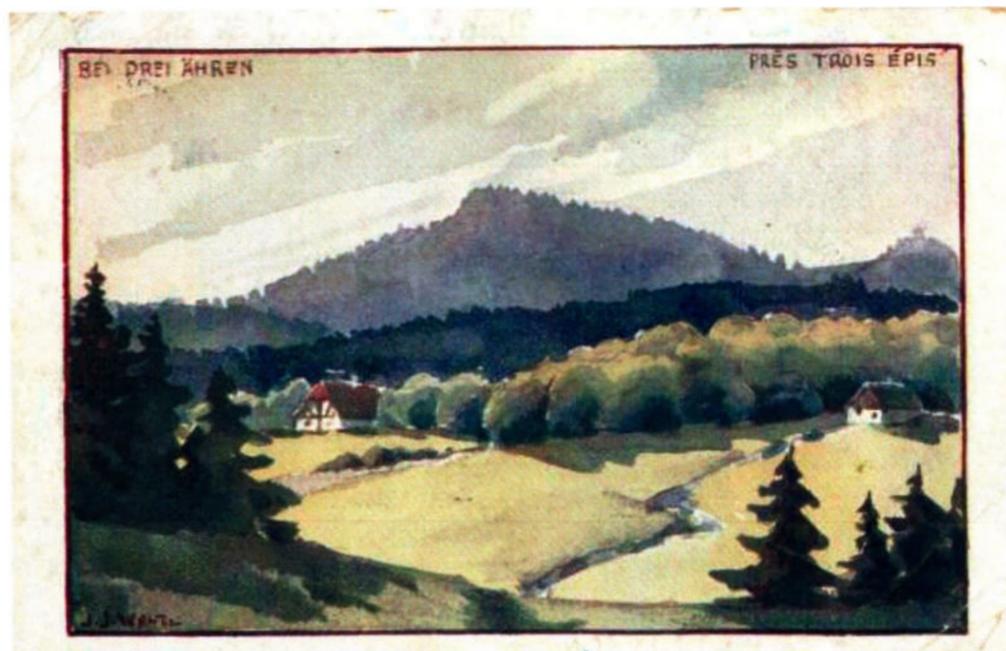
Je souhaite vous présenter le Meyerhof sous forme de chronique et, en guise d'introduction, je me reporterai au livre sur l'histoire de la Ville de Turckheim écrit en 1925 par Auguste Scherlen<sup>1</sup>. Celui-ci disait : « *Les étrangers qui séjournent aux Trois-Epis aiment à flâner, quand le crépuscule se met à tomber, sur les sentiers qui longent la forêt, ouvrant une perspective des plus délicieuses sur le fond de la plaine d'Alsace, et sur les sommets de la vallée de Munster* ».

Aujourd'hui, le paysage n'est plus le même, les arbres bouchent de nombreuses perspectives, mais les nombreux visiteurs apprécient toujours le calme qu'offre ce site.

Auguste Scherlen poursuivait, « *Parmi les nombreuses randonnées qu'il est facile de faire en une petite heure, il faut surtout citer celle qui, prenant son point de départ à l'hôtel de la Croix d'Or (Sentier Louise), mène au Meyerhof. Le sentier aboutit à une belle clairière, parsemée d'arbres fruitiers, de pommiers surtout, qui au printemps aussi bien qu'en automne donnent à ce charmant petit coin un cachet de fécondité. Que peut-il y avoir de plus prenant que de méditer, à l'ombre de la ferme, et à la lisière du bois, au sort mouvementé qui a été celui du Meyerhof de Turckheim ?* ».

C'est toujours vrai, même si les étrangers et les touristes ont un peu déserté ce lieu. La plupart des randonneurs connaissent bien ce sentier et apprécient toujours l'arrivée dans la clairière du Meyerhof. Cependant le verger a presque totalement disparu, en tous les cas on ne retrouve plus les « *200 arbres fruitiers de diverses espèces plantés à l'automne 1860, pour lesquels, dans l'article 12 du bail, le fermier était tenu de respecter ces arbres, de remplacer ceux qui dépériraient, le bois des arbres dépéris restant à la Commune* ».

Hansi, aquarelliste bien connu, aimait également ces paysages et a laissé un grand nombre d'aquarelles, reproduites en cartes postales, des paysages et des fermes de Labaroche et Orbey entre autres. J'en ai trouvé une, postée en 1905, reproduisant le site du Meyerhof à cette époque.



<sup>1</sup> SCHERLEN Auguste, *Histoire de la ville de Turckheim*, Editions Alsatia, 1925.

## La création de la métairie en 1698

Le début de l'histoire du Meyerhof commence bien avant cette date.

Auguste Scherlen le situe vers 1698 en indiquant, « *Turckheim aspirait à la quiétude, après avoir dû subir les ravages de la guerre de Trente Ans, les invasions des troupes de Lorraine et les horreurs de la bataille du 5 janvier 1675, remportée par Turenne.*

« *Se rendant compte que les pâturages situés des deux côtés de la Fecht ne suffisaient plus au bétail appartenant à ses habitants, (Turckheim) se décida à procéder à une meilleure utilisation du pâturage du Neuland, dit Riplismattenweide...*

« *...Il fut entendu que le bois qui empêchait l'utilisation du terrain serait enlevé ou vendu, de façon que le bétail pût aussitôt que possible y aller paître...*



Sur cette vue satellitaire de 2018, l'espace déboisé apparaît clairement dans le paysage de la forêt de Turckheim. Il est très proche de celui de l'époque comme nous le verrons par les cartes qui ont été établies.

« *...On décida aussi qu'un parcage serait construit et l'on proposa de déclarer, dès le lendemain, le poste de pâtre ouvert. Il y a tout lieu de considérer comme premier habitant du Neuland le sieur Pierre Bernhart qui construisit une maisonnette avec le bois que lui fournit à l'époque la ville, et qui ayant de plein gré démoli sa cabane, se retira le 2 mai 1698 à Zimmerbach* ».

Le 9 mai 1698 La ville loua le Neuland également appelé Riplismatten, pour une période de trois ans, au sieur Thomas Martin de Gérardmer, en posant toutefois certaines conditions ; c'est ainsi qu'il fut précisé que Martin s'engageait à construire une maisonnette et un parcage !

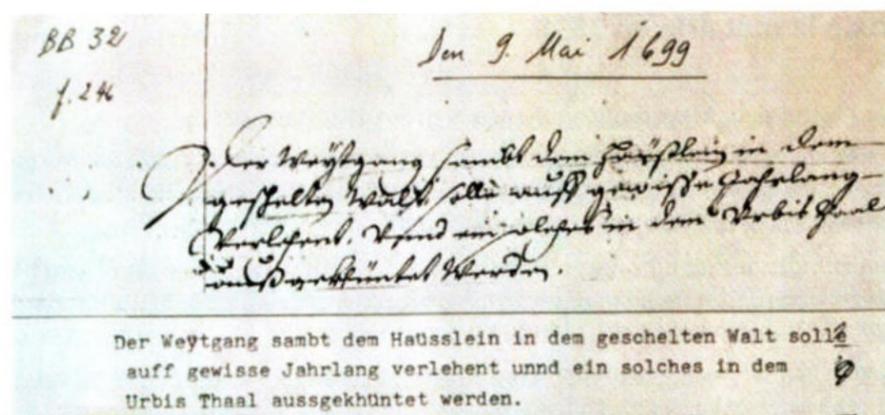
La ville de son côté s'engageait à faire nettoyer le pâturage par ses habitants, le travail étant considéré comme travail de corvée, et à lui payer une indemnité annuelle de 10 batzen pour chaque bête qui lui serait confiée.

Il fut d'ailleurs autorisé à essoucher 4 tagwan et à tenir quatre vaches, il obtint également une parcelle de terrain afin de la transformer en jardin<sup>2</sup>.

« *Il faut croire que le sieur MARTIN ne se plut pas très longtemps au Neuland, puisque, un an après, le 9 mai 1699 le pâturage avec la maisonnette dans le « Geschälten Wald » sont à mettre en location pour un certain nombre d'années ; à publier dans le Val d'Orbey* ». <sup>3</sup>

<sup>2</sup> Archives municipales de Turckheim, BB 32, folio 198

<sup>3</sup> Archives municipales de Turckheim, BB 32, folio 246



Cette publication est intéressante pour deux raisons :

- La première, le lieu-dit est dénommé le « Geschälten Wald », les anciennes appellations « Neu-land » ou « Riplismattenweide » ne seront plus utilisées dans les documents que nous avons parcourus. L'expression qui peut être traduite en français par « forêt pelée » vient certainement du déboisement.
- La deuxième, la publication doit être faite dans le « Val d'Orbey », dans le pays Welche en simplifiant, ce n'est pas neutre, car il s'est avéré que la quasi-totalité des exploitants est venue de cette région et pas de Turckheim.

### Les fermiers de 1701 à 1791.

A cette époque les locataires ne sont jamais restés très longtemps dans les lieux.

En 1701 c'est Chrétien Hoffmann et son épouse Marie Peter(in) qui sont locataires, les naissances de quatre enfants seront enregistrées à Turckheim.

En 1713 la ferme abritait Nicolas Husson d'Orbey. Nous avons trouvé la naissance d'une fille Nathalie enregistrée à Turckheim le 2 Octobre 1711 de Nicolas Husson et de Catherine Balthazard. Il est précisé dans l'acte de baptême qu'il vient d'Orbey.

En 1717 Renouvellement du « bail à ferme » de la métairie est à David Labarre, Bourgeois de Labaroch, consistant en une maison, une grange, une écurie et les terrains en dépendant pour un canon annuel de deux cents livres.

Il est intéressant de noter que c'est un « bail à ferme » et non pas un « contrat de métayage ». Le fermier paie uniquement un montant fixé dans le bail appelé « canon » alors que le métayer doit partager la récolte avec le propriétaire. Il n'y a jamais eu de métayer au Meyerhof, c'étaient toujours des fermiers. Il n'y a aucune naissance de Labarre enregistrée à Turckheim.



Un plan lui est remis sur lequel la ferme est indiquée sous l'appellation de « Cense ». La cense est un fermage et par la suite le nom de la métairie ou de la ferme concernée.

En 1722, la ville accorde le bail à Nicolas Claude originaire de Gérardmer, pour 6 années, Claude Demangeat demeurant au Hohnack a donné sa signature en garantie. Il s'est engagé à essoucher tous les terrains appropriés à être transformés en prés.

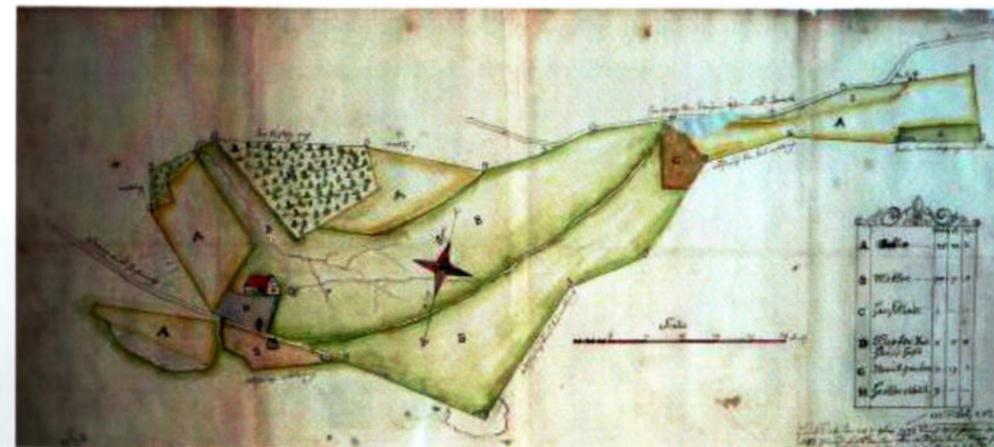
Nicolas Claude a épousé Marie Vichard (ou Richard). Le couple a eu huit enfants dont quatre ont été enregistrés à Turckheim entre 1715 et 1723. Nicolas Claude s'est marié en secondes noces avec Marie Demangeat. Il avait des ruches car il a fourni de la cire à l'église à plusieurs reprises

Le 13 avril 1737 une plainte est déposée contre lui par ses voisins. On lui reproche :

- D'augmenter son terrain par des défrichements
- De profiter du pâturage non seulement pour la nourriture de ses bestiaux, mais en prend « du Tiers et du Quart, même des Juifs » desquels il perçoit au-delà du canon
- Qu'il passe les limites de son pâturage avec ses bestiaux et ceux qu'il prend des étrangers
- Qu'il vient pâturer dans les cantons réservés aux troupeaux des suppliants
- Que tous les printemps il coupe du bois sous prétexte lui être nécessaire pour la fermeture des biens, et l'automne il reprend ces mêmes bois doit il fait un trafic très avantageux.
- Qu'il a dégradé une bonne partie de la forêt.
- Qu'en plus de tout cela il a un nombre très grand de chèvres, lesquelles vont pâturer les jeunes taillis et font un dégât considérable en ce qu'elles mangent les jeunes recittons (?)
- Les suppliants demandent à la ville de résilier le bail, et le condamner à vider et sortir de ladite Cense.

Nicolas Claude n'est pas parti, puisqu'il y est resté jusqu'à sa mort en 1756.

Cependant, c'est certainement à la suite de cette plainte qu'un plan précis a été dressé en 1737 par Larivière, Géomètre expert, lequel a en outre calculé les surfaces des terres par nature d'utilisation du sol.



De 1761 à 1772 la ferme était habitée par David Pierre Labarre qui a payé une location annuelle de 100 livres. Nous avons trouvé un David Pierre Labarre né à Labaroch décédé en 1772, marié à Marie Girardin. Est-ce lui ? Est-ce la même famille que le David Labarre qui était dans les lieux en 1717 ?

### L'exploitation de 1791 à 1869.

En 1791 la ferme est habitée par Joseph Hummel, citoyen de la ville de Turckheim.

Cette présence ressort d'une lettre de réclamation qu'il adresse à la mairie. Il indique qu'il demeure sur la « Cense métairie appelée Gescheltenwald ».

Lors de la passation du bail on lui avait promis de mettre en état logeable la maison qui est totalement délabrée dans la plus grande partie de ses bâtiments.

Il demande « à faire les plus urgentes réparations au pignon de la maison qui donne pardevant, c'est-à-dire du côté des Trois-Epis, lequel pignon menace de tomber à tous moments dehors et dégrader le requérant avec tous les siens comme des souris sous des attrapes ».

Suivant un document datant de 1791, d'importants travaux ont été effectués à la ferme du Meyerhof, par Baltazar HAGENMULLER, maître charpentier et Mathias JENNI, maître maçon :

- Démolition du vieux pignon puis reconstruction avec maçonnerie entre les nouveaux colombages.
- Mise en place de deux nouveaux poteaux avec un colombage à la porte de la grange, et 7 planches qui serviront à faire la porte.
- Pose d'un plancher dans la chambre d'une longueur de 12 ½ pieds et 18 pieds 10 pouces de large pour poser le poêle et restaurer les poêles dans les chambres.

Pour effectuer ce travail, le charpentier a besoin de 2 poutres, 34 pièces de colombage, 14 pièces de chevrons. A total cela fait 50 pièces de bois et 26 planches.

Pour faire ce travail, le maçon a besoin de 12 quintaux de chaux, 8 charriots de sable, 40 briques.

En 1805 et 1810 Les terrains sont adjugés par enchères publiques en 27 lots de prairies, prés et champs.

Les adjudicataires suivant les années seront : Joseph Parmentier, Jean Baptiste Parmentier, Georges Guidat, Jean Noël Toussaint, Jean Baptiste Cunin, Jean Pierre Million, Michel Cunin, David Labarre, Jean Pierre MARTIN, Augustin Florence, Antoine Wilhelm, Madeleine Vve Balthazard et Jean Lieckly.

En 1822, les amateurs n'ayant pas voulu miser par détail les terrains de la métairie formant deux corps de biens, l'un près du Hohnack et l'autre près de la métairie, ont été « criés » (mis aux enchères) par corps de biens.



Le plan cadastral Napoléonien de 1828 ci-dessus, permet de situer les deux corps de biens

- le premier est crié à cinquante francs et adjugé à Jean Pierre Martin, Jean Baptiste Hoffert et Jean Baptiste Parmentier les trois domiciliés à Labaroche pour un canon annuel de soixante francs.
- le second est crié à cent quatre-vingt-dix francs et adjugé en dernier lieu à François Joseph Dürr domicilié à la métairie pour la somme de 200 francs.

En 1828, les deux blocs ont été adjugés à Joseph Dürr, le Vieux, avec pour caution Joseph Dürr, fils.

Il est intéressant de revenir un instant sur l'arbre généalogique présenté au départ pour introduire la famille Dürr, forestier ou garde-forestier, qui entre dans la généalogie Weiss par le côté maternel :

1. François-Joseph DÜRR François Joseph, époux de Hélène Schmitt, locataire en 1822
2. Sa fille Marie-Barbe Dürr, épouse de Jacques Cornelius
3. Sa fille Marie-Caroline Cornelius, épouse de Marc Weiss
4. Son fils Marc Fridolin Weiss, époux de Marie-Lucie Parmentier

De 1805 jusqu'en 1860, la ferme ne fera pas l'objet de location puisqu'elle servira de demeure au forestier ainsi qu'on le relève dans la liste des biens loués par la commune (article 19) : « La maison dit Meyerhof au milieu de la forêt sert de logement au forestier est d'une indispensable nécessité pour logement dudit forestier... »

Dans la matrice cadastrale de 1840, il est mentionné pour la section A :

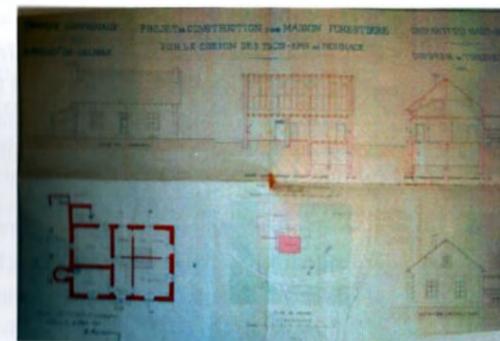
- Nature : maison, jardin, pré et champs d'une contenance de 6 ha 09a 90ca
- Situation, canton ou lieu-dit : Métairie
- Renseignements des biens communaux « non » affermés : « Le bien représente le traitement du garde forestier Dürr Antoine ».

Une lettre de M. le Maire au Préfet, datée du 8 juillet 1846 concernant la réparation à la toiture de la ferme dite « Meyerhoff » est intéressante car elle sert de témoin aux nombreuses réparations nécessaires pour l'entretien des toits de chaume :

« Les réparations consistaient à remettre à neuf une grande partie de la couverture en paille du toit de cette ferme. Elles viennent d'être achevées par le Sieur Perrin Jean-Joseph (1816-1863), couvreur en paille de la Baroche pour un montant de 265,80 Francs.

Le dépassement du crédit alloué qui était de 150 Francs, provient de la cherté de la paille et de la défectuosité de plusieurs points de la toiture qu'on croyait encore en bon état et qu'il a fallu réparer ».

Sous le mandat de Jean Baptiste Grad, maire de Turckheim la construction de la maison forestière Obschel est décidée suivant le plan dressé le 13 mars 1861.



Une carte postale ancienne montre la maison au début du siècle dernier.

La ferme du Meyerhof est donc libre et sera à nouveau louée avec ses terres.

Le 21 mai 1860, le « bail à ferme » pour 9 années de la ferme communale dite Meyerhof, est adjugé à Jean-Baptiste Million cultivateur et François Million voiturier carrier, tous les deux de Labaroche ; pour le canon annuel de 605 francs.

Il est stipulé dans l'article 12 du bail « Le garde forestier qui habite présentement la ferme aura le droit de jouir de deux chambres et de la cuisine jusqu'à la Saint-Martin de la présente année. »

## L'exploitation par la famille Parmentier-Weiss (1869-1947).

A l'échéance du Bail en 1869, le Conseil Municipal fixe les conditions de renouvellement du bail de la ferme qui font l'objet de la publication publique obligatoire.

Jean-Baptiste Petidmange des Trois-Epis a présenté sa candidature. Il constate en premier lieu que le bâtiment qui sert actuellement est inhabitable et que dans l'état actuel toute dépense faite pour sa réparation serait de l'argent perdu. Il indique qu'une nouvelle construction coûterait au moins 12.000F. à la Commune.

Il propose de reprendre la ferme en l'état avec la possibilité d'arranger la propriété comme il l'entendrait pour une durée de 18 ans au moins. Il s'engage, dans les trois premières du bail de construire à ses frais et à l'emplacement qu'il jugerait le plus convenable, un nouveau bâtiment composé : *sous-sol, une cave à légume et fromage – rez-de-chaussée : une cuisine, chambre d'habitation, grange et écurie pour douze vaches – au-dessus : trois chambres à coucher et greniers pour loger les récoltes.*

La ville n'a pas donné suite à cette proposition.

Le 12 avril 1869, le bail a été adjugé à François Parmentier pour une durée de 18 ans pour la somme de 805 Francs par an. Jean Pierre Parmentier est coadjudicataire solidaire.

Quelques années après, l'Alsace et la Moselle étaient incorporées dans le Reich pour presque 50 ans. Une période longue qui n'est pas dans le sujet de l'exposé de ce jour.

Néanmoins la lecture des documents de cette époque nous rappelle que la langue allemande était devenue obligatoire. Tous les actes et pièces comptables sont en allemand.

Après 1918, l'Alsace redevenue française, l'emploi de la langue française n'est pas automatique, il faut réapprendre le français, le bilinguisme est nécessaire dans l'entre-deux guerres. Ainsi le bail de 1923 et même celui de 1937 sont encore rédigés en langue allemande ; il en est de même pour le devis des travaux à réaliser dans la ferme, établi en 1927.

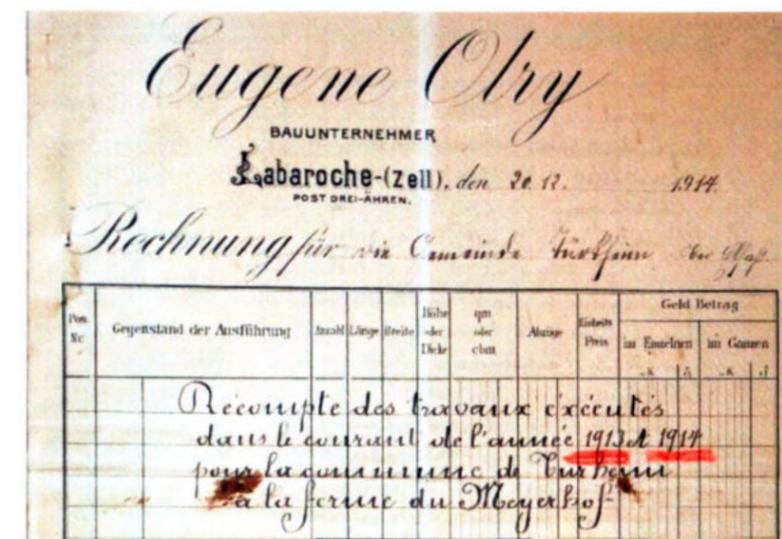
En revanche dès 1946, toutes les pièces sont rédigées en langue française.



Comme nous l'avons vu au début de cet exposé c'est la famille Parmentier qui a exploité la ferme pendant toute cette période mouvementée de 1869 jusqu'en 1947.

Gilbert Michel nous a fait remarquer qu'au début du siècle dernier, en pleine période allemande, une carte postale des Trois-Epis circulait avec le Meyerhof présenté sous le nom de « La ferme » et non pas « Meyerhof ». Cette carte a été postée en 1903.

De même il nous a rapporté que les trois filles d'Henri Parmentier étaient nommées « les filles de la ferme », en patois « *lé bès dè ferm* » et non pas du nom du lieu ou de la ferme comme c'est souvent le cas à Labaroche.



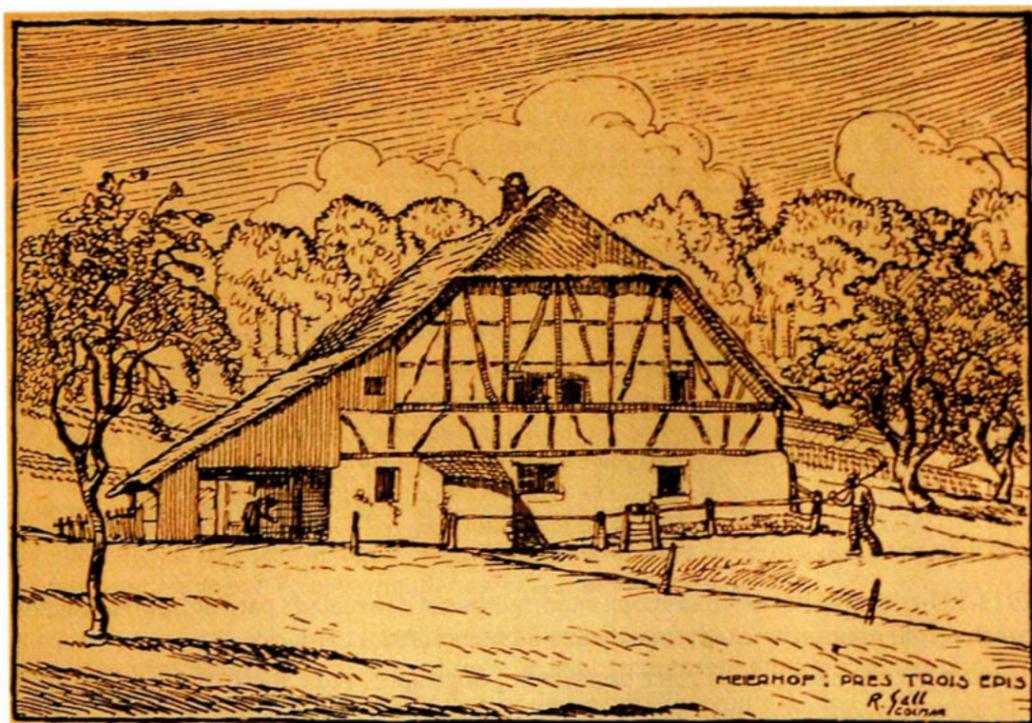
En 1913-1914 des travaux de réparations importantes ont été réalisés par l'entreprise Eugène Olry de Labaroche (Zell) pour un montant total de 626,65 Marks (783,31 Francs)

- Création d'une cave dans la pièce derrière la grange après avoir abattu le mur de séparation.
- Fourniture et pose d'un plancher en planches brutes avec couvre-joints.
- Redressement des poteaux de l'avant-toit devant la porte de la cuisine et y faire des fondations
- Blanchir la façade du pignon, mais pas les bois.
- Fourniture et pose des joues de lucarne en planches et couverture des deux versants de la lucarne en ardoises, réparation du toit pour refaire le toit en chaume autour de la lucarne
- Fourniture et pose d'une auge en fonte émaillée pour donner à manger pour l'écurie à porcs
- Mise en place de deux cheminées d'aération à chaque bout de l'étable

Ce n'est que dans la séance du Conseil Municipal du 30 mai 1919 que la réalisation de ces travaux est approuvée par la délibération suivante :

« A cause de la guerre les travaux n'ont pu être visités par la commission qu'après la déclaration de Paix. La commission composée par M. le Maire et par les conseillers municipaux Joseph Bernhard et François Staut, s'est rendue sur place le 1<sup>er</sup> mai pour constater que les travaux effectués par l'entrepreneur Olry ont été bien menés. La séance du Conseil du 25 juin 1913 avait voté la somme de 750 francs pour la réalisation de ce travail. Les frais s'élevant à 783,31 Francs, il reste à payer 33,31. Le Conseil accorde ce supplément. Crédit approuvé à Colmar le 24 juillet 1919 ».

1913-1923 : Il n'y a pas d'exemplaire du bail signé pour cette période dans le dossier des archives, mais la ferme était louée à Marc Fridolin Weiss pour un loyer de 650 Marks par an, ainsi qu'il ressort de la demande de réduction de loyer relatée dans la séance du Conseil Municipal du 26 novembre 1915 : « Le président de séance fait part à l'assemblée que la Dame Marc Weiss, fermière, signataire du contrat de location du Meyerhof aux Trois-Epis, demande une baisse du fermage pour l'année 1915 pour la raison suivante : durant la guerre, la métairie a été occupée par les troupes et cela lui a porté préjudice. Le Conseil tenant compte de cette raison, concède une baisse du fermage de 150 Marks pour l'année 1915 ».



Ferme du Meyerhof aux Trois-Epis - Dessin de Robert GALL paru dans le livre « Perles d'Alsace » de Auguste SCHERLEN - Imprimerie BADER et Cie 1926  
Collection privée Gilbert MICHEL

Le superbe dessin de la ferme du Meyerhof réalisé par Robert GALL paru dans le livre d'Auguste Scherlen « Perles d'Alsace » donne tous les détails de la ferme en 1926, le four à pains, les colombages, les arbres fruitiers, les fermiers au travail.

En 1925, Auguste Scherlen notait dans son livre « la commune la loue toujours, et les hôteliers des Trois-Epis y font leur approvisionnement en lait, en beurre et en fromage, heureux de pouvoir servir à leur clientèle les produits de l'élevage du bétail appartenant au fermier « Parmentier-Weiss ».



La fenaison - Chargement du foin en 1932 - Sur la voiture des pensionnaires des Trois-Epis par Marc Weiss, Lucie Weiss, Albert Schwartz

Les « touristes » profitent également des plaisirs de la campagne en participant aux travaux de la fenaison<sup>4</sup>

<sup>4</sup> Photo de la collection de Gilbert Michel

Dans sa séance du 20 janvier 1927 qui fait suite au compte rendu de la visite au Meyerhof effectuée par la commission et l'architecte le 15 avril 1926, le Conseil Municipal constate :

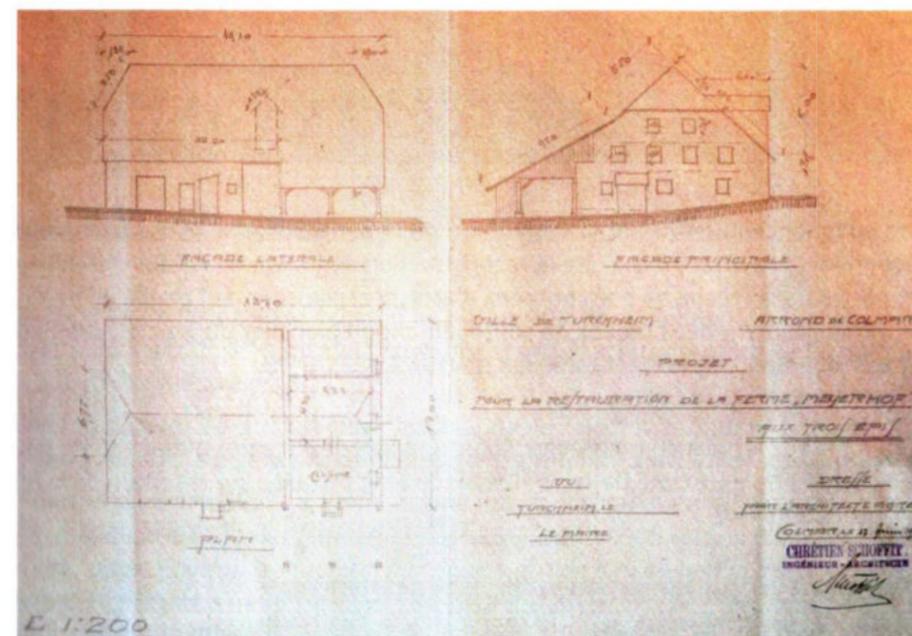
« L'état de délabrement de la ferme était reconnu par tous, une réparation urgente s'imposait si l'on voulait conserver le bâtiment et fournir au fermier un logement au moins décent.

Chrétien Schoffit, Ingénieur-Architecte Diplômé a établi un plan et a fait faire un devis pour la restauration dont le montant total s'élève à 32.681,50 Frs, somme portée aux dépenses extraordinaires du budget de 1927.

Le Conseil veut une réparation bien faite et durable, il demande que les travaux soient exécutés par soumission publique ».

Dans sa séance du 31 mars 1927, le Conseil Municipal procède à l'adjudication des travaux :

« Les travaux furent adjugés par la Commission et l'Architecte à M.M. Demangeat et Gullung. Demangeat et Gullung ont donné entière satisfaction à l'architecte pour leur travail aux écoles, ensuite le délai fixé – fin mai – sera sûrement observé par l'entrepreneur ».



Les travaux réalisés ont été nombreux et ont modifié profondément la présentation de la ferme ainsi qu'on peut l'observer sur le plan :

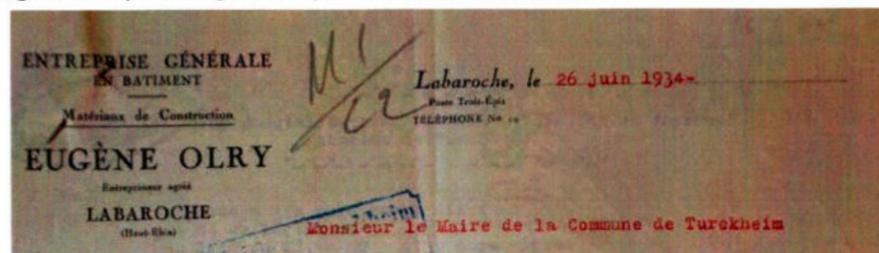
- Dans le pignon « façade principale », les colombages ont été supprimés et remplacés par une maçonnerie en pierre, des nouvelles fenêtres ont été créées.
- Le pignon a été crépi et blanchi, le four à pain près de la fenêtre de la cuisine est maintenu.
- La charpente a été revue, les poutres abimées ont été remplacées, la couverture en chaume, a été remplacée par une couverture en ardoises naturelles, des retenues pour la neige ont été placées.
- Toute la zinguerie et les tuyaux de descente ont été remplacés.
- La cheminée a été refaite et une « tête de cheminée » a été mise en place.
- Mise en place des nouvelles fenêtres et des volets.
- Le parquet de la pièce à côté de la cuisine a été remplacé.

À la suite des réparations importantes exécutées au Meyerhof, la commune a relevé le prix de la ferme pour le porter de 1.000 à 2.000 Frs par an

Pour mémoire, de 1903 à 1933 la Commune a encaissé en loyer la somme totale de 30.837,50 F, pendant la même période elle a dépensé la somme de 31.769,43 F en frais d'entretien.

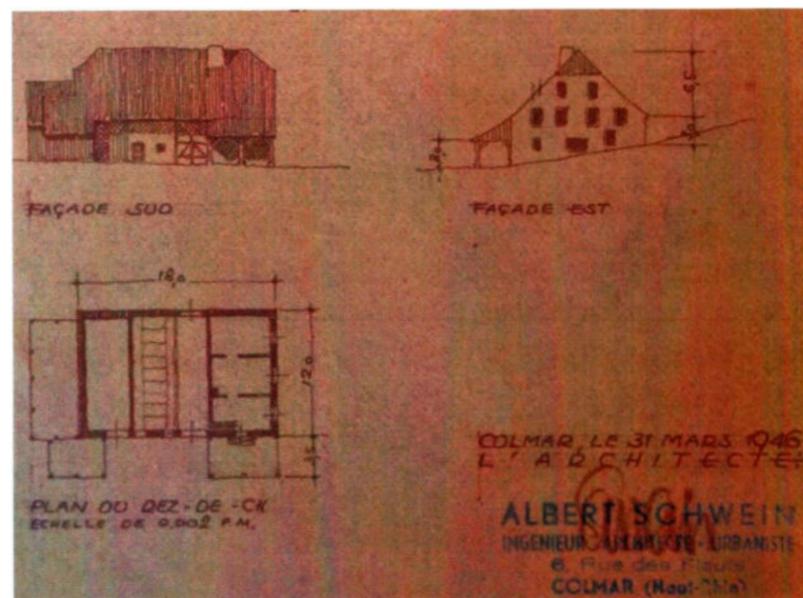
Par courrier remis à M. le Maire le 1<sup>er</sup> juin 1934 Marc Weiss, locataire du Meyerhof demande « de faire les réparations urgentes dans l'écurie des vaches : les mangeoires sont complètement abimées, tous les bois de soutènement sont pourris, ainsi que les montants où sont attachés les vaches et qui supportent en même temps le poutrage du grenier à foin sont tellement abimés que je crois qu'il y aurait vraiment danger pour les bêtes une fois que le grenier à foin sera au complet. Comme la ferme Obschel est momentanément vide, le bétail pourrait y aller pendant la durée des travaux »

La Commission « Travaux » se rend sur les lieux le 2 juin et après avis de l'Architecte RIEGERT et WOLFF, charge l'entreprise Eugène Olry d'effectuer les travaux.



L'entreprise commence aussitôt par la démolition de la paroi entre la grange et l'étable et de la crèche en maçonnerie. Elle effectue ensuite la reconstruction complète de l'étable (crèche en maçonnerie, paroi et portes de la crèche en bois, poteaux d'attaches, plancher de l'étable en madriers, canal d'écoulement, remplacement des poteaux de soutènement du plancher du grenier, remplacement et renforcement des linteaux). Le montant total des travaux 2.482,06 Frs.

Comme la plupart des fermes de Labaroche, la ferme Meyerhof n'a pas été épargnée par la guerre 1939-1945 et ce d'autant plus qu'une batterie allemande était installée sur le terrain de la ferme et les servants logeaient dans le fenil.



Le plan et le devis pour la réparation des dommages de guerre et d'occupation ont été établis par Albert Schwein, architecte à Colmar, l'exécution des travaux a été suivie par Paul Antonioli, architecte agréé à Turckheim.

Les travaux de remise en état se sont élevés à 1.204.236 Frs et ont été réalisés par l'entreprise Riette Frères de Labaroche

- Reconstruction d'une partie de la cloison disloquée par l'explosion d'un obus.
- Reconstruction du conduit du fumée et réparation de la partie démolie du fumoir en briques pleines
- Réparation, crépissage et peinture de l'enduit extérieur
- Réfection des encadrements de fenêtres en pierre factices
- Remplacement et consolidation des pièces de la charpente endommagées par les obus
- Réparation du voligeage des jouées des lucarnes et couverture neuve.
- Réfection totale de la couverture, mise en place d'une couche de carton bitumé sur voligeage et couverture en ardoises losanges en amiante ciment 40/40
- Remplacement des garnitures des faitières et arêtières en zinc
- Piquage et réparation de l'enduit en plâtre des plafonds et des murs dans les 4 chambres et la cuisine
- Réparation des fenêtres, des tabatières (montants, vitres) et des portes d'appartement
- Réparation de la conduite d'eau extérieure et intérieure
- Peinture à l'huile en 3 couches pour la zinguerie et la menuiserie neuve, 2 couches sur l'ancienne, peinture à la colle sur murs et plafonds par Arthur Gérard

Le poêle alsacien a été remis en état par Xavier Voinson, poêlier à Orbey. Le four à pain n'a pas été reconstruit.

Le 30 avril 1947 Mme Vve Marc Weiss quitte la ferme en fin de bail.

### Les locataires de 1947 à 2007

Un nouveau « bail à ferme » est accordé à Charles Gérard et son épouse Jeanne née Demangeat pour 9 années à compter du 1<sup>er</sup> avril 1947 moyennant un loyer représentant 18,80 quintaux de blé au prix moyen fixé par arrêté préfectoral.

Dès son entrée Charles Gérard fait faire l'installation de l'électricité dans tous les locaux de la ferme, à ses frais ; cependant il ne paiera pas de loyer pour la première année d'occupation.

Par un courrier du 3 juin 1953, le Préfet estime que le décompte établi par la municipalité aux fins de calculer le prix du loyer pour les années 1951 et 1952, se trouvait erroné en ce sens qu'il y avait lieu de comprendre, pour le calcul, le « quintal métrique » et non le « quintal alsacien » ; Quelle est la différence entre les deux, nous ne l'avons pas trouvée !

Par ailleurs le conseil municipal « décide de réduire de 25 % le nombre de quintaux de blé représentant la valeur en argent du bail, en raison de la récolte particulièrement déficiente de la campagne 1951/1952 ».

Le 30 avril 1956 Mme Vve Charles Gérard quitte la ferme en fin de bail.

Après délibération du Conseil Municipal et étude des offres de location, le conseil décide de louer le Meyerhof aux « Papeteries Schwindenhammer » qui souhaite en faire une maison de repos pour leur personnel. Le contrat de bail est établi pour 9 ans à compter du 1<sup>er</sup> juin 1956 pour un loyer annuel de 70.000 Frs, révisable suivant la variation des 213 articles de Paris. Les réparations et transformations seront à la charge des locataires mais ne pourront être entreprises sans accord préalable de la Commune. Le bail sera renouvelé plusieurs fois et prendra fin le 30 septembre 1979.

Du 1<sup>er</sup> octobre 1979 au 31 août 1988 le locataire est Francis Bernard et son épouse Yvette.

Nous n'avons pas retrouvé le bail d'origine mais les documents de révision du loyer en confirment l'existence et font état d'un « loyer mensuel de base de 1.125 F avec une remise de 925 F soit 200 F. Le loyer indexé sur le prix du foin de pré en montagne (are ou quintal) publié par la préfecture et servant

de base aux indemnités de dégâts de gibier, sous la condition de réaliser des travaux à hauteur de 100.000 F. sur la durée du bail de 9 ans ».



Suivant les souvenirs de leur fille Caroline, qui y a vécu jusqu'à l'âge de 10 ans, c'était comme « la petite maison dans la prairie » il y avait des vaches, des chèvres, des volailles, des moutons, des porcs et dans le grenier de la paille et du foin, des fromages dans la laiterie que sa maman vendait aux promeneurs, c'était magnifique !<sup>5</sup>



Du 1<sup>er</sup> Septembre 1988 jusqu'au 31 août 2000 le Meyerhof : bâtiment, pré et lande, d'une surface totale de 486 ares, font l'objet d'un « bail à ferme » au profit de Christian Vansteenkiste. « Le loyer mensuel de base de 1.390 F. sera révisé annuellement le 1<sup>er</sup> janvier en hausse ou en baisse en fonction de l'évolution du prix du quintal ou de l'are de foin de pré en montagne publié annuellement par la Préfecture du Haut-Rhin et servant de base aux indemnités de dégâts de gibier ».

Comme pour le bail précédent, une remise du loyer mensuel de 925 F. est accordée sous la condition de réaliser des travaux à hauteur de 100.000 F. sur la durée du bail de 9 ans.



Du 1<sup>er</sup> septembre 2000 au 30 mai 2007. La ferme et les 486 ares de terres sont loués à Christophe Masson et son épouse Gisèle. Il est forestier de la ville de Turckheim.

Pendant près de 20 ans, Francis Balthazard de la ferme du Faudé fauche les prairies pour faire du foin ou de regain et y met des génisses.



<sup>5</sup> Photo de Caroline Bernard

### La vente du Meyerhof en 2016.

À Compter du 30 mai 2007, le locataire est Pascal Gilles, d'abord pour le bâtiment de ferme comme habitation principale puis à partir de 2008 avec les prés adjacents pour un loyer mensuel de 270 €.

La longue histoire de la « métairie de la Ville de Turckheim » qui a commencé en 1698 s'est terminée le 31 mars 2016.

En effet, le Conseil Municipal, après en avoir délibéré, décide par 24 voix « pour » 1 voix « contre » et une « abstention », de céder à Monsieur Pascal Gilles et Madame Michèle Scharf (déjà locataire depuis 2007), la ferme du Meierhof ainsi que le terrain avoisinant d'une superficie totale de 1 ha 91 a 87 ca pour un montant de 100.000 €, conformément à l'avis de « France Domaine ».

Le bâtiment nécessitait de très grosses réparations, celles-ci ont été réalisées à ce jour par les nouveaux propriétaires :



- Révision de la charpente
- Isolation, nouvelle couverture en tuiles, remplacement de toute la zinguerie
- Remplacement des fenêtres
- Crépissage et peinture du pignon
- Démontage de la construction devant la cuisine
- Construction à sa place d'une extension pour l'habitation



- Curage et remise en fonction du puits
- Réfection totale du plafond de la cuisine
- Isolation et remplacement du sol de l'ancienne salle de séjour



M. Pascal Gilles pratique l'équithérapie qui est une méthode de soins physiques et psychiques au moyen du cheval.

Il dispose de six chevaux qui ont des tempéraments différents. Les personnes montent toujours à cru et les chevaux ne sont pas entravés par des mors.

Il n'y a pas d'âge pour suivre cette thérapie, cela va de l'enfant de 5 ans qui a des problèmes de concentration aux personnes âgées.

Il semble que la concentration nécessaire pour se tenir à cheval et gérer les situations dans le parcours,

aide énormément le patient qui souffre de la maladie d'Alzheimer car pendant la durée de l'exercice (20 à 40 minutes) il est possible de discuter avec lui pendant l'exercice ; les effets se font encore ressentir deux heures après la fin de l'exercice.

Je terminerai mon exposé en souhaitant pleine réussite à Axel, Michèle et Pascal dans ce nouveau destin du Meyerhof.



**Sources.**

La majeure partie des documents provient des Archives municipales de Turckheim  
Photos et documents de Gilbert Michel, Caroline Bernard, Pascal Gilles, Jacques-Yves Meyer

**UN JEUNE GÉOLOGUE DÉCRIT LE VAL D'ORBÈY  
À LA VEILLE DE LA RÉVOLUTION**

**Philippe JÉHIN**

À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, deux géologues parcourent le Val d'Orbey tout en remplissant des carnets de notes avec leurs observations. Ainsi, à trois reprises entre 1773 et 1802, l'inspecteur général des mines Antoine-Grimoald Monnet passe dans la vallée et laisse une abondante source d'informations<sup>6</sup>. Son contemporain lorrain, Pierre de Sivry, découvre le Val d'Orbey à la même époque et publie dès 1782 son récit de voyage.

Né à Nancy en 1762 et décédé en 1853, Esprit Marie Joseph Pierre de Sivry fut avocat au Parlement de Lorraine avant la Révolution. Dans sa jeunesse, il s'intéresse aux sciences et plus particulièrement à la géologie, science alors récente. Pierre de Sivry devient par la suite un géologue reconnu. Sa formation de géologue fut assurée par Antoine Monnet avec lequel il a parcouru les Vosges dans sa jeunesse. Antoine Monnet évoque très brièvement, à quelques reprises, son élève dans son manuscrit lors du troisième voyage en 1779. En quittant alors Lapoutroie, Monnet attire l'attention de son élève sur les scories résultant des anciennes activités minières : « *je fis remarquer à mon élève la nature des objets minéralogiques qui constituaient cette vallée et je lui fis remarquer qu'elle était en tout semblable à celle de Sainte-Marie, que les mêmes mines s'y étaient montrées. Je lui fis remarquer, par les grands tas ou décombres que l'on voyait sur les pentes des montagnes, qu'elles avaient fait jadis le sujet de grandes exploitations ; on trouvait même dans les tas, quoique très anciens, des morceaux de minerais qui faisaient connaître la richesse de ces mines* »<sup>7</sup>.

Quelques pages plus loin, Monnet le nomme enfin : « *Le jeune de Sivry eut beau dire que j'étais son maître en minéralogie géographique...* »<sup>8</sup>.

Pierre de Sivry publie en 1782, à l'âge de vingt ans, ses *Observations minéralogiques dans une partie de l'Alsace, des Vosges et de la Lorraine*<sup>9</sup>. Au chapitre 4, intitulé « depuis Saint-Diez jusqu'à Hattstatt », il évoque sa traversée du Val d'Orbey. Contrairement aux manuscrits de son maître Antoine Monnet, les *Observations minéralogiques* se limitent à des préoccupations scientifiques. Il s'agit véritablement d'un voyage géologique descriptif. Jeune géologue, il n'a pas la prétention d'émettre des hypothèses scientifiques sur la configuration du terrain et ne montre pas d'intérêt pour les exploitations minières des ressources naturelles.

**Roches et rochers du Bonhomme**

Le jeune géologue part de Saint-Dié et remonte la haute vallée de la Meurthe. « *De Saint-Diez je suis allé à La Poutroye, qui en est éloigné à peu près de six lieues*<sup>10</sup>. *Le chemin qui est presque en ligne directe pendant les trois premières ne m'a offert d'abord que des cailloux de granit et de quartz. A une lieue des ouvertures de la Ville faites dans les monticules des deux côtés de la route, m'ont fait observer qu'elles sont composées de pierres de sable roulées*<sup>11</sup>, *agglomérées dans du sable ; mais bientôt leur*

<sup>6</sup> Philippe JEHIN, « La pierre et la plume : voyages d'un géologue dans le Val d'Orbey à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle », *Bulletin de la société d'histoire du canton de Lapoutroie-Val d'Orbey*, n° 36, 2017, p. 15-25.

<sup>7</sup> Pierre FLUCK, *Antoine-Grimoald Monnet. Voyages. Aventures minéralogiques au siècle des Lumières en Alsace, Lorraine et Franche-Comté*, Colmar, Éditions du Patrimoine minier-Do Bentzinger, 2013, p. 162.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 166.

<sup>9</sup> Pierre de SIVRY, *Observations minéralogiques dans une partie de l'Alsace, des Vosges et de la Lorraine*, Nancy, Haener, 1782, 117 p.

<sup>10</sup> Une lieue de Paris mesure 3,9 km. Pierre de Sivry minimise quelque peu la distance, le trajet estimé est de 23,4 km, or, en empruntant les axes routiers actuels, 37 km séparent Saint-Dié de Lapoutroie.

<sup>11</sup> À rapprocher de la traduction allemande « Sandstein », pierre de sable.

construction change ; et à une lieue et demi , il n’y a plus que du granit<sup>12</sup>. » On s’étonnera de lire l’expression « pierre de sable » en lieu et place du terme de grès que son maître Antoine Monnet emploie fréquemment dans ses notes.

Pierre de Sivry traverse la chaîne des Vosges au col du Bonhomme dont il fait une brève mention de la roche : « les premiers promontoires, auprès de la montagne du Bonhomme sont de masses de granit rondes et carrées. Il est presque tout noir, et contient beaucoup de mica. Souvent, il est à gros grains. Toutes ces masses sont agglomérées et liées ensemble par du sable qui n’est autre chose que de la poussière de ce même granit<sup>13</sup>. » S’il ne décrit aucune activité économique, Pierre de Sivry y fait allusion à travers l’usage des murs de pierre sèches qui délimitent les enclos privés. « Les prairies sont semées aussi de blocs de différentes formes ; le cours des ruisseaux est souvent détourné par les énormes pierres qui s’opposent au passage de leurs eaux. La montagne du Bonhomme si étendue et si considérable, est couverte de masses semblables. Elles ne sont point éparses çà et là ; dans les cantons qui sont cultivés, elles servent de clôtures et de murs aux différents héritages. Chacun entoure son champ avec les pierres qui en gênaient la culture, et le sépare ainsi du champ voisin<sup>14</sup>. »

Le jeune géologue ne semble s’intéresser qu’aux types de roches présentes dans la vallée. Son mentor Antoine Monnet fait ainsi de longues digressions sur la montagne du Brézouard que Sivry n’évoque qu’incidemment. « J’ai vu depuis le tiers de la montagne à peu près, des masses d’un quartz très blanc et très dur. Ce quartz est en morceaux assez considérables, quelquefois, il est strié de rouge. Je n’ai point vu de pierres de sable sur le sommet, mais beaucoup de sable, ou plutôt de granit pulvérisé. J’ai aperçu de la pointe du Bonhomme, la haute montagne du Persoir, qui est aussi près de Sainte-Marie-aux-Mines ; en descendant du côté de La Poutroye, le granit cesse d’être noir ou gris il devient extrêmement varié, j’en ai observé de verdâtre, de violet, de rouge, quelquefois il est basaltique et noir, à grains très fins, j’en ai vu aussi plus rarement à la vérité qui est schisteux ; il ressemble aux pierres à rasoir, et est articulé de même<sup>15</sup>. »

Débouchant dans le Val d’Orbey, Pierre de Sivry mentionne rapidement le réseau hydrographique : « Le village qui est au pied du Bonhomme et qui porte le même nom, est arrosé par le ruisseau appelé le Begume<sup>16</sup> qui coule d’occident en orient jusqu’à Lapoutroie, et se jette dans la rivière de Veiss<sup>17</sup>. » Mais très rapidement, il reprend ses considérations géologiques : le village du Bonhomme « côtoie à gauche du chemin, des montagnes qui ont environ 200 toises d’élévation<sup>18</sup>. Il y a sur la première et la plus proche du village, trois rochers de granit très élevés qui peuvent avoir 60 pieds de hauteur<sup>19</sup>. » Pierre de Sivry évoque vraisemblablement les pitons rocheux dont celui sur lequel fut édifié le château du Judenbourg. Il ne le mentionne pas et ne semble pas avoir été informé de l’existence de ruines médiévales sur ce promontoire.

### Une brève description de Lapoutroie

Le voyageur continue sa description des versants au niveau du village du Bonhomme. Il souligne le contraste du boisement avec des forêts sur les pentes raides de la rive gauche, et au contraire, des terrains « nus » du côté droit. Il faut certainement comprendre que ce versant est totalement déboisé et occupé par des pâturages parsemés de rochers : « Toutes les autres [montagnes] sont couvertes de bois<sup>20</sup> et composées comme la montagne du Bonhomme. Celles qui sont opposées c’est-à-dire à droite

<sup>12</sup> Pierre de SIVRY, op. cit., p. 58.

<sup>13</sup> Ibid. p. 58.

<sup>14</sup> Ibid. p. 59.

<sup>15</sup> Ibid. p. 59-60.

<sup>16</sup> Appellation rare mais attestée aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Albrecht Greule et Wulf Muller, « Béhine, ein germanisch-romanischer Bachname », *Beiträge zur Namenforschung*, n° 9, 1974, p. 87.

<sup>17</sup> Pierre de SIVRY, op. cit., p. 60.

<sup>18</sup> Une toise correspond à 1,94 m, soit une hauteur (et non une altitude) de 388 m.

<sup>19</sup> Un pied vaut 0,32 cm, ces rochers ont donc une hauteur évaluée à 20 m.

<sup>20</sup> Les nombreuses descriptions du XVIII<sup>e</sup> siècle font surtout état de versants déboisés : « presque toutes les montagnes sont presque dégarnies de bois », Philippe JEHIN, *Les Hommes contre la Forêt*, Strasbourg, La Nuée bleue, 1993, p. 55-59.

du chemin sont absolument nues ; on n’aperçoit que des rochers pelés, articulés comme la roche à filons<sup>21</sup>. »

Un petit paragraphe concerne Lapoutroie. Pierre de Sivry ne relève que les indices géologiques : « Toutes les montagnes autour de Lapoutroie sont à peu près composées comme celles-ci ; les plus hautes sont quelquefois couvertes de pierres de sable rouge foncé, semées de quelques galets fort petits pour la plupart. J’ai remarqué dans quelques-unes des feuillettes de bol très minces, et de couleur rose tendre. J’ai trouvé aussi parmi des pierres qu’on avait amassées près d’une vigne non loin du village, des morceaux de spath<sup>22</sup> calcaire, mêlé de choerl<sup>23</sup> noir et grenu. Ce spath est très blanc ou d’un beau violet ; quelquefois il y a de grandes feuilles de mica ou argent de chat<sup>24</sup> de toute la longueur des morceaux qui séparent le rocher de spath, ou qui traversent le spath même, je n’ai pu apprendre d’où ces pierres avaient été apportées, et malgré mes recherches, je n’en ai vu nulle part autre part sur la montagne où j’étais ni sur les voisines<sup>25</sup>. » Parmi cette description technique des composants de la roche, émerge une allusion intéressante. Pierre de Sivry mentionne en effet l’existence de la culture de la vigne à Lapoutroie. La microtoponymie a conservé le terme « les vignes » et des vestiges de cultures en terrasses persistent à la Croix d’Orbey<sup>26</sup>.

### Le spectacle enchanteur des lacs

Puis, le jeune géologue poursuit sa route en direction de l’abbaye de Pairis dont son mentor a longuement raconté l’accueil qui leur fut réservé<sup>27</sup>. Les voyageurs remontent directement vers le Lac Blanc par la montagne sans prendre la peine de préciser le trajet. On peut supposer qu’ils ont franchi le col de Bermont avant de longer le Blancrupt. Ils passent par les hauteurs déboisées et recouvertes de rochers qui déplaisent au jeune lorrain qui qualifie le paysage d’affreux. « De Lapoutroie, en allant à l’abbaye de Pairis, je suis passé sur des montagnes extrêmement hautes, qui sont une continuation de celle appelée la montagne du Bonhomme. Rien n’est plus affreux que leur aspect. Point de plantes, point d’arbres ; des masses énormes de granit gris roulé couvrent presque toute leur surface. Le chemin si toutefois c’en est un, est presque impraticable. Ces masses d’une grosseur prodigieuse, à chaque pas, obstruent le passage. Ce n’est que par de longs détours qu’on parvient à les éviter ; et l’on a peine à concevoir en regardant ces montagnes difficiles et rapides qu’on puisse parvenir au sommet qui paraît inaccessible<sup>28</sup>. »

Ce détour amène le jeune géologue sur les rives des lacs que les scientifiques souhaitaient certainement découvrir. « Après avoir marché pendant cinq heures, pour faire trois lieues, je suis enfin descendu au pied du Lac Blanc, situé au nord-ouest de l’abbaye de Pairis. Environ à 50 toises<sup>29</sup> au-dessus du bord, du côté du nord-est, s’élève une telle quantité de blocs de granit et de rochers entassés et accumulés qu’on ne peut en approcher sans courir des risques continuels. Tantôt il faut grimper presque à pic, et tantôt se traîner en s’aidant de tout ce qui se présente sous la main, quelquefois franchir les intervalles qui séparent ces masses, quelquefois marcher sur les bords étroits d’un profond précipice. Mais quand le voyageur n’aurait rien à observer comme naturaliste, il serait bien dédommagé de ses fatigues par la vue du lac sur lequel ses yeux et son imagination se reposent, et par le contraste piquant et le spectacle enchanteur qu’offrent ses environs. Ce lac est concave du côté des rochers qui le couronnent et le ferment en demi-cercle. Il est un peu convexe à l’autre aspect, c’est-à-dire à l’occident. Là ses bords sont élevés de 150 toises<sup>30</sup> et tout à fait escarpés. Les rochers de cette montagne sont absolument

<sup>21</sup> Pierre de SIVRY, op. cit., p. 60.

<sup>22</sup> Spath : nom désuet donné à divers minéraux cristallisés à structure lamellaire.

<sup>23</sup> Choerl, de l’allemand Schörl, le schorl est un nom collectif pour un grand nombre de minéraux, verre spathique composé de lames longitudinales. Buffon, *Histoire des minéraux*, Paris, Imprimerie nationale, 1783, tome 1, p. 15.

<sup>24</sup> Argent de chat : mica d’un blanc argentin ressemblant à de l’argent, le terme scientifique actuel est muscovite.

<sup>25</sup> Pierre de SIVRY, op. cit., p. 60-61.

<sup>26</sup> Pierre BEDEZ, « Les vignes », *Bulletin de la société d’histoire du canton de Lapoutroie-Val d’Orbey*, n° 15, 1996, p. 101.

<sup>27</sup> Philippe JEHIN, « La pierre et la plume... », op. cit., p. 16-17, 21.

<sup>28</sup> Pierre de SIVRY, op. cit., p. 61.

<sup>29</sup> Soit une hauteur de 95 m.

<sup>30</sup> Soit une hauteur de 290 m.

nus ; ils sont articulés comme la roche à filons ; les eaux du lac en baignent le pied ; elles sont très claires et très limpides ; et c'est de là d'où lui vient le nom de Lac Blanc. Il peut avoir de longueur à peu près 500 toises et de largeur 100 au plus<sup>31</sup>. Ses eaux s'écoulent par un ruisseau qui descend l'orient dans la vallée où est Pairis ; à l'entour de ce lac, sont des sources très abondantes, principalement du côté qui est escarpé et à l'orient. L'abondance et la multitude des sources peuvent servir à expliquer la formation de ce lac. Des granits roulés en grand nombre bordent un de ses côtés et y sont visiblement tombés du haut de la montagne. Il est également vraisemblable que le fond même du lac est pavé en quelque sorte par des masses de même matière, que les torrents y ont entraînés. Il est facile après cela de concevoir la manière dont les vides de cette espèce de pavé se sont remplis<sup>32</sup>. »

Pierre de Sivry reprend alors les explications de son maître Antoine Monnet sur la constitution de ces lacs et des moraines. Les géologues de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle expliquent la création de ces paysages par des éboulements, des cataclysmes, et non par l'érosion glaciaire dont l'existence n'était pas encore connue<sup>33</sup>. « Toutes ces montagnes se sont formées de cristaux ou de masses rangées les unes sur les autres. La pression respective qu'elles exercent aussi les unes à l'égard des autres, en brisent des parties qui ne sont plus qu'une matière ou terreuse ou graniteuse, friable et mobile qui paraît les lier, mais que les eaux détrempe, minent et entraînent insensiblement. Ces masses dégagées de ce corps intermédiaire qui les unissait, se séparent, et privées de leur point d'appui, s'ébranlent, tombent et s'écroulent. Ainsi s'opèrent ces énormes éboulements qui hérissent de roches nues, les prairies fertiles des vallées. La même cause qui a précipité au fond du lac les masses qui le remplissent, en a aussi comblé les intervalles. Les eaux des mêmes sources, après avoir détaché ces matières friables et mobiles qui liaient les cristaux entre eux, ont entraîné cette espèce de sédiment dans le fond des lacs ; il s'est insensiblement introduit dans les intervalles des grandes masses ; l'eau dont il a intercepté toutes les issues, en privant plus se perdre, s'est trouvée contenue comme dans un bassin qu'elle a rempli ; ainsi on peut dire que les eaux qui forment ce lac se sont en quelque sorte préparé elles-mêmes le lit tranquille dans lequel elles reposent<sup>34</sup>. »

Les voyageurs se dirigent ensuite vers le Lac Noir. Pierre de Sivry en profite pour décrire les amas rocheux, les moraines. « Je pense que le Lac Noir qui est au midi de celui-ci, et à une demi-lieue seulement de Pairis, a été formé de même, car il est aussi environné de tous côtés de sources et de granits roulés. Pour y arriver, on passe sur une très haute montagne qui est entre les deux lacs, et qui est couverte, de même que les voisines, de masses énormes de granit surmontées à son sommet par des rochers pelés de plus de 40 pieds d'élévation<sup>35</sup>. Ceux-ci sont dans leur situation naturelle et n'ont été dépouillés que de la terre qui les entourait<sup>36</sup>. Là on voit à l'aise la manière dont ils sont rangés ; et ils peuvent servir à faire connaître l'organisation intérieure de ces montagnes. Après avoir descendu pendant quelque temps, j'ai aperçu le Lac Noir qui est en face de l'abbaye de Pairis qui est dans la même vallée. Ce lac est à peu près de forme ovale. Il peut avoir 120 toises de large et 140 de long<sup>37</sup>. Ses eaux paraissent noirâtres et sales, d'où lui vient le nom de lac noir ; mais cette couleur n'est qu'apparente ; ses eaux sont aussi limpides que celles du Lac Blanc, et c'est la quantité des plantes et des herbes dont le fond est tapissé qui fait paraître l'eau trouble et bourbeuse. La montagne située à l'occident du lac qui en baigne le pied, peut avoir 50 toises d'élévation<sup>38</sup> ; elle est escarpée comme celle du Lac Blanc et ses rochers sont articulés de même, absolument nus et coupés à pic<sup>39</sup>. » Le jeune géologue reprend non pas les dimensions indiquées dans les manuscrits de son maître, mais la description des eaux des lacs.

<sup>31</sup> Soit une longueur de 950 m et une largeur de 190 m. Antoine Monnet donne lui, d'autres dimensions : « le Lac Blanc a près de trois cents toises de longueur et de deux cents de largeur », Pierre FLUCK, *Antoine-Grimoald Monnet*, op. cit., p. 284.

<sup>32</sup> Pierre de SIVRY, op. cit., p. 62-63.

<sup>33</sup> Pierre FLUCK, *Antoine-Grimoald Monnet*, op. cit., p. 164.

<sup>34</sup> Ibid., p. 63-64.

<sup>35</sup> Soit 13 m.

<sup>36</sup> Un chaos rocheux résultant du lavage d'une moraine.

<sup>37</sup> Soit 270 m sur 230 m.

<sup>38</sup> Soit une hauteur de 95 m.

<sup>39</sup> Pierre de SIVRY, op. cit., p. 64-65.

En effet, Antoine Monnet précise lui aussi que « posant sur un fond de vase noirâtre, provenant sans doute du terreau qui a été entraîné de la plature de la montagne, ce lac [Noir] étant d'ailleurs plus resserré et bien plus profond, l'eau en paraît noirâtre, quoiqu'elle soit pour le moins aussi claire que celle du Lac Blanc »<sup>40</sup>.

### La position charmante d'Orbey

Pierre de Sivry et ses compagnons descendent ensuite vers l'abbaye de Pairis et Orbey. « Il sort de ce lac [Noir] un ruisseau qui coule à l'est, et se réunit d'abord à celui qui descend du Lac Blanc. Plus bas, il est grossi par quelques courants, et forme enfin la petite rivière appelée Weiss. J'ai suivi ce ruisseau en le descendant jusqu'à l'abbaye de Pairis, qui est dans le fond du val d'Orbé, toujours par des chemins presque impraticables, couverts, comme toutes les montagnes voisines, de rochers énormes, arrondis, ou carrés, plus ou moins usés par les eaux, et qui n'offrent que le triste spectacle d'une éternelle stérilité »<sup>41</sup>. Malheureusement, le jeune Lorrain ne donne aucun détail sur l'accueil reçu à l'abbaye contrairement à son maître Antoine Monnet. En aval de l'abbaye, le paysage anthropisé séduit enfin le jeune géologue : « Cette continuité de rochers s'étend jusqu'aux murs de l'abbaye. Mais du côté opposé, l'aspect est fort différent ; il n'est ni sauvage, ni désert. On aperçoit le village d'Orbé, dans une position charmante, et qui fait la plus jolie perspective, et le point de vue le plus agréable pour l'abbaye, tandis qu'à une demi-lieue, les montagnes de la vallée sont couvertes de bois jusqu'à leur sommet qui en est couronné »<sup>42</sup>. Une nouvelle fois, le voyageur souligne le boisement des versants. Cette version et cette perception des lieux sont corroborées par Antoine Monnet : « au-dessous de l'abbaye, il s'y trouve d'excellentes prairies entrecoupées de bois »<sup>43</sup>.

Après la traversée d'Orbey, Pierre de Sivry ne manque pas d'évoquer la montagne du Faudé. « J'ai remarqué un monticule du val, un peu à gauche, au-deçà du village d'Orbé, qui m'a semblé être composé de sable ; il est presque isolé, absolument nu et a la forme d'un cône. On m'a dit qu'il s'appelait Faudé, et que ce nom lui venait par corruption de Faux Dieu, attendu que c'était, suivant la tradition, l'emplacement d'un temple qui leur avait été consacré. Je n'ai point vu d'autre montagne qui fut de sable ; toutes sont composées de granit<sup>44</sup>. » Pierre de Sivry retranscrit ici une tradition locale ancienne mais infondée, maintes fois reprises jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. D'ailleurs, Antoine Monnet donne la même interprétation sans mentionner un prétendu temple qui aurait été édifié au sommet : « une petite montagne, taillée en pain de sucre, qu'on nomme Faudé, mot qui selon le jargon des Lorrains signifie faux Dieu »<sup>45</sup>. Depuis, les philologues ont réfuté cette étymologie fantaisiste<sup>46</sup>.

Pierre de Sivry et ses compagnons ne descendent pas davantage la vallée de la Weiss, ils ne rendent ni à Hachimette et Fréland ni à Labaroche. Ils passent la crête vers les Hautes-Huttes pour rejoindre Munster. « J'ai été obligé pour aller à Munster, de passer encore sur une branche de l'affreuse montagne au bas de laquelle est le Lac Noir, à l'occident de l'abbaye ; mais pour y monter plus facilement, ayant pris à gauche un chemin qui entre dans le bois, j'ai trouvé au commencement de la pierre de sable sans cailloux brisée »<sup>47</sup>. Cependant, après avoir descendu la vallée de la Fecht et séjourné à Colmar, Pierre de Sivry évoque encore très brièvement un sommet du Val d'Orbey : « en sortant de [Colmar] j'ai aperçu derrière les montagnes qui ne sont qu'à deux lieues, le château du Honac, qui est sur une pointe très élevée en pain de sucre et toute de sable. C'est là où l'on prend la

<sup>40</sup> Pierre FLUCK, *Antoine-Grimoald Monnet*, op. cit., p. 284.

<sup>41</sup> Pierre de SIVRY, op. cit., p. 65-66.

<sup>42</sup> Ibid., p. 66.

<sup>43</sup> Pierre FLUCK, *Antoine-Grimoald Monnet*, op. cit., p. 108.

<sup>44</sup> Pierre de SIVRY, op. cit., p. 66-67.

<sup>45</sup> Pierre FLUCK, *Antoine-Grimoald Monnet*, op. cit., p. 281.

<sup>46</sup> Pierre COLIN, « Quelques étymologies », *Bulletin de la société d'histoire du canton de Lapoutroie-Val d'Orbey*, n° 4, 1985, p. 38.

<sup>47</sup> Pierre de SIVRY, op. cit., p. 67.

Pierre pour bâtir, parce qu'elle contient peu de galets, à ce que j'ai vu, ce qui est contre la règle générale, attendu la grande hauteur de cette espèce de pic<sup>48</sup>. »

Les *Observations minéralogiques* de Pierre de Sivry s'avèrent bien plus succinctes pour le Val d'Orbey que les manuscrits de son maître Antoine Monnet. Le jeune géologue apporte très peu d'informations ethnographiques ou anecdotiques de son bref passage dans la haute vallée de la Weiss. Il se contente, comme le titre de son ouvrage le stipule, de descriptions purement géologiques complétées par de brèves indications hydrologiques. Mais, même ce type d'informations demeure incomplet. En effet, il n'évoque pas les filons ferrugineux du Brézouard, ni les veines de charbon du Bonhomme, deux ressources naturelles qui ont retenu l'attention d'Antoine Monnet. L'ouvrage de Pierre de Sivry correspond à une œuvre d'un étudiant de vingt ans, qui se rapproche plus d'un mémoire universitaire que d'un récit de voyage truffé d'anecdotes. On ne peut que le regretter.

**Bibliographie :**

Pierre FLUCK, *Antoine-Grimoald Monnet. Voyages. Aventures minéralogiques au siècle des Lumières en Alsace, Lorraine et Franche-Comté*, Colmar, Éditions du Patrimoine minier-Do Bentzinger, 2013, 615 pages.

Marie-José LAPERCHE-FOURNEL, *La représentation du massif vosgien (1670-1870) entre réalité et imaginaire*, Paris, L'Harmattan, 2013, 249 p.

Pierre de SIVRY, *Observations minéralogiques dans une partie de l'Alsace, des Vosges et de la Lorraine*, Nancy, Haener, 1782, 117 p.



Le Lac Blanc en 1785.

Philippe-André GRANDIDIER, François WALTER, *Vues pittoresques de l'Alsace*, Strasbourg, Librairie académique, 1785.

<sup>48</sup> Ibid., p. 72-73.

## UN CRUEL ASSASSIN À LABAROCHE SOUS LE SECOND EMPIRE

Philippe JÉHIN

Les archives et chroniques judiciaires regorgent d'affaires criminelles graves et souvent sordides. Les délinquants et les criminels étaient généralement cruellement châtiés au cours des siècles passés, en particulier par l'application de la peine capitale.

Jean-Marc Lalevée a récemment relevé dans la presse régionale les cas les plus graves qui sont se déroulés en Alsace au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et qui se sont achevés par la peine de mort<sup>1</sup>. Néanmoins, cette peine est loin d'être systématiquement requise : « *Sur environ 300 affaires jugées qui auraient pu se conclure par la peine capitale, seuls 25 jugements y ont eu recours* » écrit Jean-Marc Lalevée<sup>2</sup>. Progressivement, en effet, cette peine est moins prononcée au fil du XIX<sup>e</sup> siècle.

Pourtant, une affaire particulièrement triste concerne des habitants de Labaroche sous le Second Empire et se solde par l'exécution publique du coupable.

### Une double agression

Le samedi 22 mars 1862, vers 19 h, deux hommes venant de Walbach remontent vers leur village de Labaroche lorsque surgit du bois un individu qui décharge presque à bout portant son arme à feu sur l'homme le plus âgé. Le second, terrifié, se jette à terre mais l'agresseur se précipite sur le jeune homme et lui transperce la poitrine avec un instrument pointu. L'homme blessé par l'arme à feu, bien que profondément choqué, parvient à prendre la fuite dans le bois à la faveur de l'obscurité. L'agresseur se précipite à sa poursuite. En vain. Revenant sur ses pas, il constate que le jeune homme a lui aussi pris la fuite.

Les deux victimes ont miraculeusement pu échapper à cette double tentative d'assassinat. Il s'agit de Jean-Louis K. et de son fils David âgé de 16 ans. Tous deux travaillent dans l'entreprise Kiener à La Forge, annexe de Wintzenheim, à l'entrée de la vallée de Munster. La semaine, ils logent à Walbach et rentrent à Labaroche le samedi soir pour passer le dimanche en famille et retrouver la maîtresse de maison, Marie-Anne née Florence. Le soir, après l'agression, le père est parvenu à rejoindre sa logeuse à Walbach qui lui prodigue les premiers soins. Il est grièvement blessé à la tête par l'arme à feu, la moitié gauche du visage est recouverte d'une croûte noirâtre causée par la poudre, la joue gauche et une oreille sont meurtries. Son fils David a péniblement réussi, lui, à rejoindre la maison familiale à Labaroche. Sa mère fait venir le curé Georges Labarre pour les derniers sacrements puis les médecins qui se penchent au chevet du jeune homme.

### Des aveux surprenants

L'auteur de cette agression est bien connu puisqu'il s'agit de Louis K. âgé de 21 ans, fils et frère de ses victimes. Né en 1840, Louis a été déclaré apte pour le service militaire. En 1861, il est affecté au 96<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne mais comme l'effectif du contingent est strictement limité au besoin réel de l'armée, Louis est renvoyé dans ses foyers à Labaroche le 1<sup>er</sup> janvier 1862. Néanmoins, il est affecté dans l'unité de réserve du 45<sup>e</sup> régiment de ligne en garnison à Neuf-Brisach. À l'époque de sa tentative de double assassinat, il réside donc au foyer familial à Labaroche. Après son méfait, il enfuit en Allemagne puis en Suisse. Il est finalement arrêté à Zurich pour vagabondage. La police helvétique

<sup>1</sup> Jean-Marc Lalevée, *Qu'on leur coupe la tête ! Chroniques des condamnés à mort au XIX<sup>e</sup> en Alsace*, s.l. [Munster], Degorce éditions, 2018, 248 p.

<sup>2</sup> Ibid., p. 6.

le livre aux autorités françaises qui le défèrent devant le juge d'instruction de Colmar. Le rapport officiel le décrit ainsi : taille 1,70 m, cheveux et sourcils noirs, yeux bruns, front rond, nez long, menton rond, teint coloré.

Conduit devant un juge d'instruction, il avoue un nombre impressionnant de méfaits commis au cours des deux dernières années. On peut s'étonner de la facilité du juge à obtenir non seulement la reconnaissance de sa culpabilité pour les faits pour lesquels il a été transféré devant le magistrat instructeur, mais aussi les aveux spontanés de plusieurs autres délits. Louis K. partage cette disposition avec tous les autres prévenus présentés par Jean-Marc Lalevée dans son ouvrage. Les sources demeurent muettes sur les méthodes employées par les enquêteurs, la presse destinée au grand public n'est peut-être pas informée des modalités de l'interrogatoire ou bien préfère-t-elle jeter un voile pudique sur cette phase de la procédure.

Devant le juge d'instruction, Louis K. finit par avouer l'ensemble de ses délits et de ses crimes. En 1860, il reconnaît trois vols avec infraction, souvent de nuit, chez des particuliers résidant à Labaroche, pour de la viande fumée, pour du lard, pour diverses denrées et quelques menus objets. Il poursuit ses vols l'année suivante. Pour 1861, il avoue avoir volé deux tonnelets de vin de nuit par effraction chez un habitant de Labaroche, des denrées chez un particulier de Tannach ainsi que chez un habitant de Labaroche. Au début de l'année 1862, il a aussi dérobé différents outils dans une carrière à Gunsbach qui lui serviront notamment pour sa double agression du 22 mars.

Lors de son interrogatoire, il reconnaît le caractère prémédité de son agression. Il projetait en effet d'attenter aux jours de son père et de son frère. Il en donne même les motifs qui paraissent bien naïfs eu égard aux gestes commis. Il pensait pouvoir ainsi s'exonérer du service militaire en devenant le fils unique d'une veuve et donc soutien de famille et d'autre part, devenir l'unique héritier. Il a organisé son double assassinat en volant un pistolet et une barre à mine dans la carrière de Gunsbach, armes avec lesquelles il a tiré sur son père et frappé son frère. En outre, il reconnaît encore avoir commis plusieurs vols à Neuf-Brisach et même avoir assassiné un jeune homme pour le voler. Il déclare au juge qu'il ne souhaite plus vivre avec la conscience chargée de tous ces/ses méfaits.

### Double jugement pour un triple crime

Le procès de Louis K. se déroule le 20 mai 1862 à la cour d'assises du Haut-Rhin à Colmar, soit trois mois après la double tentative d'assassinat. La justice française se montrait alors expéditive ; il fallait disculper ou punir prestement l'inculpé qui était jugé lors de la session trimestrielle suivant son arrestation. Le jury déclare Louis K. coupable et le condamne aux travaux forcés à perpétuité. Le verdict semble assez clément en considération des deux tentatives d'assassinat à l'encontre de son père et de son frère. En fait, le jury laisse le soin aux autorités militaires de prononcer éventuellement la peine de mort pour le meurtre commis en novembre 1861.

La peine prononcée par la cour d'assises de Colmar n'est pas immédiatement appliquée. Louis est extrait de la prison de Strasbourg pour comparaître deux mois plus tard, en juillet 1862, devant le conseil de guerre siégeant à Strasbourg. Il doit en effet y répondre d'un assassinat commis à Alolsheim en 1861. Dans la matinée du 23 novembre 1861, le cadavre d'un jeune homme est trouvé dans un champ sur la commune d'Alolsheim. Originaire d'Obersaasheim, Joseph Fuchs s'était rendu à la foire de Neuf-Brisach. Il avait croisé sur le chemin du retour Louis K. avec lequel il avait sympathisé avant que celui-ci ne le frappe de plusieurs coups de couteau pour le voler. Louis K. fait cette déposition sur un ton désinvolte. Le crime d'Alolsheim est ainsi élucidé, mais le sort de Louis K. est scellé !

### Un condamné résigné

Le tribunal militaire de Strasbourg déclare le prévenu coupable et le condamne à mort. Louis K écoute le verdict sans émotion apparente. La peine encourue est le peloton d'exécution car il a le statut de militaire, et non la guillotine réservée aux civils. Le 17 août 1862, le condamné est extrait de sa cellule et conduit sous l'escorte de deux gendarmes à la gare de Strasbourg. Une foule l'attend à son

arrivée en gare de Colmar dans l'espoir d'entrapercevoir le criminel. Louis K. est revêtu de son uniforme militaire et présente un visage impassible. Un fourgon le prend en charge jusqu'à Neuf-Brisach. En effet, il est alors courant que l'exécution se déroule à proximité du lieu du crime.

Le lendemain, 18 août, à 6 h du matin, l'exécution se déroule à la porte de Colmar. La garnison de Neuf-Brisach est rangée en ordre de bataille. À l'arrivée du condamné, on donne lecture du jugement. Après avoir écouté la lecture de sa condamnation, Louis K. s'écrie à plusieurs reprises : « ô mon Dieu ! ô mon Dieu ! Pardonnez-moi ! ». Le peloton chargé de l'exécution se positionne, fait feu et Louis K. tombe mort, face contre terre. Le médecin-major de l'hôpital vient constater le décès puis, selon le rituel, les troupes défilent devant le corps du supplicié.

Cette brève histoire sordide d'un jeune criminel, d'un fils indigne, témoigne des conditions de vie et de la mentalité d'une époque bien révolue.

À la lecture de l'ensemble des affaires judiciaires rapportées par Jean-Marc Lalevée, on peut en déduire que, généralement, les condamnés à la peine capitale au cours du XIX<sup>e</sup> siècle sont issus des catégories sociales les plus modestes. Les mobiles de leurs crimes apparaissent bien futiles : cambriolage ou agression pour vol d'objets de peu de valeur, ou bien par vengeance ou pour capter un héritage.

Les criminels font preuve d'une grande naïveté en laissant de nombreux indices sur les lieux du crime ou bien en conservant des preuves matérielles irréfutables (armes du crime, vêtements souillés, etc.). De même, ils montrent tous une grande résignation à l'annonce du verdict et au cours de leur exécution, du moins si l'on en croit la presse régionale qui relate l'histoire.

On peut ainsi s'interroger sur la réalité des faits ainsi rapportés par la presse ou bien envisager qu'il s'agit d'une présentation convenue pour édifier les lecteurs dans un but moralisateur.

## LE SANATORIUM SALEM À FRÉLAND

1888 – 2018 : 130 ANS D'HISTOIRE

Roger STOFIQUÉ



Toute une histoire ! Mais on pourrait également dire, à propos de cet établissement qui fut à travers les âges sanatorium, maison de convalescence, hôpital militaire, centre médical... et aussi gros pourvoyeur d'emplois et consommateur de services et produits locaux : que d'histoires ! Sans parler de son rayonnement sur une grande région, l'Alsace et la Lorraine d'où sont longtemps venus les malades (on dit aujourd'hui « patients » bien qu'ils fussent vraiment malades, surtout à l'époque de la ravageuse tuberculose pulmonaire). N'oublions pas non plus les retombées touristiques liées au passage, voire au séjour des familles dans les hôtels et fermes à proximité afin de rendre visite à leurs parents (qui, dirons-nous, prenaient leur mal en « patience » pendant des semaines et parfois de longs mois). Presque toujours situé à Aubure sur les cartes postales et dans la plupart des écrits, « Le Salem », ainsi que l'appellent les autochtones, est bien situé au lieu-dit La Pierreuse Goutte, en pleine forêt de Fréland, à près de 900 mètres d'altitude sur la route qui mène du Col de Fréland à l'annexe du Haut Voirimont et, plus loin, jusqu'au massif du Brézouard. Certes, Aubure bénéficiait de l'image de haut lieu de l'air pur déjà depuis 1880 et cumulera plus tard les sanatoria. Mais « Le Salem » de Fréland, d'abord dénommé « Sanatorium Willmann », du nom de son créateur, fonctionnait depuis 1891 avec le même climat salubre qu'à Aubure, le village le plus proche, ce qui entretient encore de nos jours cette confusion géographique.

Ce que nous allons vous conter c'est bien sûr l'histoire de Salem en résumant 130 ans d'évolutions et d'évènements mais, en même temps, nous voudrions nous intéresser à la vie autour de Salem, le contexte historique, les influences réciproques d'une telle institution avec son environnement géographique et humain.

## Le début de l'histoire, romantisme et maladie



Chaumière à Fréland.

Tout débute au XIX<sup>e</sup> siècle. Nous sommes encore en pleine période romantique et les Vosges en sont un lieu d'expression privilégiée. Le colmarien Jacques Rothmüller (1804-1862), artiste très populaire, nous a gratifié de ses célèbres dessins d'après nature et lithographiés représentant les ruines des châteaux et les sites remarquables dans notre vallée, telle la « Chaumière à Fréland », où il met toujours en scène quelques personnages et animaux, apportant ainsi la note bucolique qui sied au mouvement romantique.<sup>1</sup>

Mais tout n'est pas si rose. Les maladies pulmonaires font des ravages. Pour les années 1844 à 1848, une sta-

tique nous révèle que 14% des décès à Strasbourg sont dus à la tuberculose et les maladies respiratoires en général représentent le tiers des décès. D'où la recherche de solutions thérapeutiques qui conduiront à l'avènement des sanatoria.

En 1888, une sorte d'almanach nommé *Vogesengrün* publie sous la plume de Maria Rebe un article révélateur intitulé « *Bientôt un sanatorium dans les Vosges* »<sup>2</sup>(2). Ce texte est touchant parce qu'il exprime avec romantisme la problématique de santé d'alors et pressent le devenir médical du site : « ...les malades atteints de certaines affections pulmonaires y restent en hiver (ndlr : à Aubure) sur prescription médicale : le climat de montagne, associé à une cure de lait et à des exercices respiratoires systématiques, semblerait guérir peu à peu les poumons atteints. (...) C'est pour eux qu'un scientifique, une sorte d'abeille exploratrice, a trouvé, à environ 2 km de là et à 900 m d'altitude, le meilleur emplacement qui soit : il est orienté vers le sud-est, dans un coude dans lequel le Bressoir (ndlr : Brézouard) s'ouvre en un silence remarquable sur la vallée de Fréland. Une route forestière y mène ; une forêt imposante la ceinture ; la neige y fond tôt et la vue qu'on en a sur le val d'Orbey, les Vosges du sud, jusque sur les Alpes en fait un des endroits les plus charmants et les plus splendides qu'on pût souhaiter trouver. Pour le moment n'y est bâti qu'un improbable château en Espagne (...) dans lequel on pourrait d'ailleurs installer un éclairage électrique puisqu'il y a sur place assez d'énergie hydraulique ».

En fait de « scientifique – sorte d'abeille exploratrice », il s'agit d'Albert Willmann fils qui a passé 18 mois en pension à Aubure à se soigner avec succès et a voulu faire profiter d'autres malades des bienfaits du site en créant un sanatorium grâce à la fortune de son père, tapissier à Strasbourg. Mais cette version est, je vous le concède, beaucoup moins romantique. Il en va de même pour « l'énergie hydraulique » qui, en fait, ne pouvait provenir que de quelques sources captées pour suffire seulement à l'alimentation en eau de l'établissement projeté. Quant au petit ruisseau dévalant à proximité, il eut pu alimenter quelques ampoules électriques tout juste propices à créer une ambiance romantique...

<sup>1</sup> Célèbre ouvrage de lithographies, avec notices historiques, intitulé : « *Vues pittoresques des châteaux, monuments et sites remarquables de l'Alsace* » par J. Rothmüller – Hahn et Vix Éditeurs-Lithographes à Colmar, 1839.

<sup>2</sup> VOGESENGRÜN, Almanach Familial, 1888. Texte en allemand retrouvé et traduit par Jean-Louis SPIESER de Fréland. Informations sur les travaux historiques de Monsieur Spieser sur [www.spieser.eu](http://www.spieser.eu)

Cependant, une partie du texte est hélas prémonitoire et n'a de romantisme que dans la forme : « Il est de règle, chaque fois qu'une colonie s'installe quelque part, que les premiers colons (...) connaissent les tourments du défrichage et de la plantation, mais ils ne vivent pas la récolte. C'est pour cela qu'il faudrait au moins inscrire leur nom au calendrier des saints de la colonie car c'est eux qui ont accompli la tâche la plus ardue... ». En effet, nous verrons que le « défricheur et planteur » Albert Willmann n'exploitera pas longtemps l'établissement qu'il créa.

### Le contexte médico-social, fin XIX<sup>e</sup> – début XX<sup>e</sup> siècle

Quelques précisions ne sont pas inutiles afin de se situer dans le contexte de l'époque. Tout d'abord, l'étymologie du terme SANATORIUM (au pluriel SANATORIA) : du latin « sanatorius » c'est-à-dire propre à guérir ou « sanare » guérir. Ce terme était utilisé en anglais dès 1840 pour désigner les stations de plein air. En français, il désigne les stations de repos en 1870, s'applique aux hôpitaux maritimes en 1878 et, en 1888, aux maisons de santé où l'on soigne certains malades au grand air, notamment les tuberculoses pulmonaires. En allemand, de « sanieren » c'est-à-dire assainir, il est appliqué à tous les établissements de cure et maisons de convalescence et de repos. Cette appellation, hélas rendue courante par le développement de la maladie, eut droit dans le langage courant et pendant de longues décennies à l'abréviation Sana. Quant aux malades eux-mêmes, ils avaient droit aux appellations de « poitrinaires » et « tuberculeux ».

S'agissant du développement de ces établissements, il est intéressant d'examiner la liste chronologique de création des principaux sanatoria.<sup>3</sup>

Cette liste n'est pas exhaustive ; à partir de 1891, date d'ouverture de Salem, nous n'y avons laissé figurer que les établissements créés en Alsace et Lorraine :

Görbersdorf (Silésie) aujourd'hui Sokolowsko	Allemagne (puis Pologne)	1854	Vraisemblablement le 1 <sup>er</sup> sanatorium au monde en date et en importance (capacité de 1100 lits dans un village de 1000 habitants)
Davos	Suisse	1865	
Falkenstein	Allemagne	1867	
Sanarac Lake	États-Unis	1874	
Leysin	Suisse	1878	
Vernet-Lès-Bains (Pyrénées Orientales)	France	1890	
Fréland (Haut-Rhin)	Alsace annexée	Août 1891	Sanatorium Willmann, deviendra sanatorium d'Urbach (appellation allemande de Fréland), puis SALEM
Aubure (Haut-Rhin)	Alsace annexée	1893	Pension Emile Rübsamen, deviendra Hôtel-restaurant de la « Sapinière »
Abreschviller (Moselle)	Alsace annexée	1900	
Aubure (Haut-Rhin)	Alsace annexée	1903	Sanatorium Muesberg, jadis aussi dénommé le Grand Sanatorium
Saales (Bas-Rhin)	Alsace annexée	1904	
Schirmeck (Bas-Rhin)	Alsace annexée	1910	
Lutterbach (Haut-Rhin)	Alsace annexée	1911	Sanatorium Lalance
Masevaux (Haut-Rhin)	France	1919 1922	Maison de convalescence
Charleville-sous-Bois (Moselle)	France	1925	

<sup>3</sup> Source : KNITTEL Michel, « Le Muesberg Aubure et la quête de l'air pur », Hoerd, 1996. Cet ouvrage dans lequel nous avons puisé beaucoup d'informations constitue le document le plus complet sur l'histoire de nos sanatoria et de la lutte antituberculeuse.

Stosswihr (Haut-Rhin)	France	1925	Sanatorium de l'Altenberg
Jungholtz (Haut-Rhin)	France	1928	Sanatorium Sainte Anne

Ce tableau révèle que Salem, qui n'était alors que le sanatorium Willmann, fut le 2<sup>e</sup> établissement ouvert en France et le 7<sup>e</sup> au monde. Mais cette arithmétique se complique si l'on considère que l'Alsace était à l'époque allemande. Ainsi, avec ce postulat, Salem devient le 3<sup>e</sup> établissement ouvert en Allemagne mais reste, dans tous les cas, le 6<sup>e</sup> en Europe... Bref, son créateur eut le mérite d'être un précurseur.

Toutefois, bien qu'il soit compréhensible que les Frélandais s'agacent de voir le plus souvent le Salem situé à Aubure, y compris dans certains documents officiels, il faut rendre à Aubure ce qui est à Aubure. Ainsi, l'honnêteté intellectuelle que nous entendons manier aussi rigoureusement que l'arithmétique nous impose-t-elle de préciser certains points de cette histoire de santé. En premier lieu, rappelons que le strasbourgeois Albert Willmann fils repéra le site de son futur sanatorium frélandais grâce à son séjour curatif de 18 mois à Aubure. C'est dire que le plus haut village d'Alsace s'était déjà fait une place auprès des « pulmonaires ». Ensuite, dès avant la création de Salem, de nombreuses pensions de famille et hôtels accueillirent des malades venus en cure : « depuis 1880, été après été, le nombre d'étrangers va croissant et les auberges disponibles, il est vrai toujours modestes, ainsi que les hébergements privés, très sommaires, sont assez souvent tous occupés » nous précise Maria Rebe dans son article.

À l'époque de la création de Salem, le petit village d'Aubure accueillait déjà de nombreux curistes, environ 500 dans l'année et, en haute saison, jusqu'à 200 étaient présents simultanément. Plus tard s'ouvrirent de nombreux sanatoria privés ou publics et autres pensions agréées pour l'accueil des malades, tout cela faisant d'Aubure une station fort animée.

Enfin, une étude, consacrée aux œuvres et assurances sociales dans le Haut-Rhin, parue dans un numéro spécial de la revue L'Illustration de 1928<sup>4</sup> nous donne l'évolution du système en vigueur au début du XX<sup>e</sup> siècle pour l'orientation des patients vers les sanatoria : « Les organes de l'assurance-maladie sont les Caisses locales générales de malades, les caisses d'entreprises, les caisses des corporations, la caisse de maladie des chemins de fer d'Alsace et de Lorraine et deux caisses libres agréées (...) L'assurance des employés a surtout accentué, dans les dernières années, une heureuse activité dans les traitements curatifs.

C'est elle qui a créé les sanatoria de Salem pour les femmes tuberculeuses (...) et surtout l'Altenberg près de la Schlucht pour les hommes tuberculeux ». Notons en premier lieu que l'adverbe « surtout » ne dénotait pas (pas davantage que de nos jours) une suprématie des hommes sur les femmes mais seulement que l'Altenberg était alors considéré comme l'établissement le « mieux outillé et le plus moderne de la France entière » ; en second lieu, que le véritable créateur du futur Salem n'était pas la Caisse des Employés mais un certain Albert Willmann. La romantique Maria Rebe avait vu juste lorsqu'elle écrivait 40 ans plus tôt que le « planteur », trop vite oublié « ne vit pas la récolte ».

Par ailleurs, on peut lire que « La Caisse d'Assurance des Employés possède dans le Haut-Rhin ses plus importants sanatoria : l'Altenberg près du col de la Schlucht-Salem-Fréland (sic), la maison de convalescence de Masevaux ». Nous voilà ramenés à la confusion géographique : cette fois Aubure a été légitimement oublié mais le col de la Schlucht, Salem et Fréland ne font plus qu'un. Heureusement que les curistes étaient, à l'époque, cherchés à la gare la plus proche par un char à bancs envoyé par l'établissement et tracté par un cheval qui n'avait même pas besoin d'un GPS !

<sup>4</sup> L'ILLUSTRATION ECONOMIQUE ET FINANCIERE- Année 1928 N°3 - Supplément au N° du 14 juillet 1928 – « Le Département du Haut-Rhin et le Territoire de Belfort » : article sur les Œuvres Sociales dans le Haut-Rhin par M. Maurice Garçon, Inspecteur de l'Assistance Publique et article sur les Assurances Sociales dans le Haut-Rhin par M. Joseph Brom, Député, membre du comité directeur de la Caisse d'assurance des Employés.

## Salem 1888-2018 : 130 ans d'histoire

### Le sanatorium Willmann

Nous avons vu qu'il avait été question dès 1888 de créer à Aubure un établissement de cure afin de conjuguer les bienfaits d'un encadrement médical spécialisé avec la pureté de l'air des Vosges, « le parfum de résine », les possibilités de promenades dans un climat propice... De nombreux médecins avaient déjà pris l'habitude « d'envoyer des malades à Aubure afin qu'ils profitent de l'air vivifiant et des hauteurs ensoleillées ». Mais il n'y avait pas de véritables structures d'accueil.

Albert Willmann fils en avait fait partie et, après un séjour d'un an et demi, avait connu la guérison. Dès lors, il décida de fonder un établissement de cure dans les environs ; il le voulait à l'ouest d'Aubure et à flanc de montagne afin d'être à l'abri des vents du nord et de profiter des premiers rayons du soleil. Son choix se porta sur le lieu-dit La Pierreuse Goutte, à 900 m d'altitude sur un versant du ban de Fréland orienté au sud, avec une vue jusqu'au val d'Orbey et les montagnes environnantes.<sup>5</sup>



Une lettre destinée à la sollicitation de souscripteurs, signée Albert Willmann fils – 5 rue des Veaux à Strasbourg, mais non datée, nous renseigne sur le projet des architectes et le mode de financement (les plans joints sont datés de décembre 1889 mais il ne s'agit certainement pas de la version définitive)<sup>6</sup> : « J'ai l'honneur de vous faire part que, cédant au désir de nos célébrités médicales<sup>7</sup>, j'ai pris la résolution de fonder à Aubure un Sanatorium dont je prendrai la direction (...) Les constructions seront élevées sur un terrain d'un hectare (...) Pour exécuter mon projet j'ai cru devoir prendre les arrangements suivants :

<sup>5</sup> Dessin de la vue depuis Salem, carte postale (1908), collection de l'auteur. On remarque au deuxième plan au centre le Val d'Orbey avec, à sa droite, le sommet du Faudé

<sup>6</sup> Lettre dont une version en allemand et une en français, avec plans, retrouvés par la famille Brutschi dans les archives de Camille Brutschi, Architecte – Entrepreneur à Ribeauvillé. D'autres documents prouvent que M. Brutschi intervint pour des constructions à Salem dès 1893 et pour le compte des Sœurs Diaconesses :

- 1893 : mur derrière le grand bâtiment et hangar
- 1894 : terrasse et grand escalier en pierres de taille
- 1901 : agrandissement des dépendances, salle de réunion des sœurs et divers
- 1902 : étage sur les dépendances
- 1904 : prolongement de la terrasse

<sup>7</sup> Dans ces mêmes archives de la famille Brutschi figurent également les recommandations de 11 médecins déclarant leur soutien au projet (pétition rédigée en allemand).

La construction des bâtiments a été traitée à forfait, elle sera exécutée sous la direction de Messieurs Brion et Berninger, architectes à Strasbourg.

Le Crédit Foncier d'Alsace-Lorraine est disposé à avancer les fonds (...) jusqu'à concurrence de la moitié de la valeur de l'immeuble quand celui-ci sera achevé. Monsieur Willmann, tapissier à Strasbourg (ndlr : il s'agit de son père), s'engage à meubler l'établissement à crédit jusqu'à la moitié de la valeur du mobilier.

En résumé, après versement de mes économies personnelles, l'achèvement et la mise en train du Sanatorium exigeront encore une somme de Marks : (non précisé), dont une partie est déjà souscrite chez Me Loew, notaire à Strasbourg. Les différentes parts composant cette somme seront garanties à rang égal par une hypothèque(...)

Je prends la liberté de solliciter votre bienveillant concours en vous priant de vouloir bien vous intéresser à une œuvre aussi utile qu'humanitaire par la souscription d'une part hypothécaire... ».

Précisons encore que la commune de Fréland offrit gracieusement le terrain et le bois de construction. Elle s'engageait à réaliser une route en pente douce depuis le col de Fréland, tout proche d'Aubure, jusqu'en haut du Brézouard en passant bien sûr devant le sanatorium.



Nous étions en août 1889 lorsque commencèrent les travaux. « Nous aurons bientôt notre Davos, et qui sait, avec le temps, le nôtre dépassera peut-être la célèbre station suisse » écrivait alors le journal de Ribeauvillé (Rappolstweiler Kreisblatt). Fin 1889, la commune mettait en chantier la nouvelle route

<sup>8</sup> Esquisse des architectes Brion et Berninger de Strasbourg datée de 1889, copie d'archives de Camille Brutschi architecte-entrepreneur à Ribeauvillé, colorisée par l'auteur pour une meilleure visualisation du dessin. On remarque que ce projet ne correspond pas exactement au bâtiment réalisé tel qu'il nous est connu par les représentations ultérieures. Ainsi, la tour carrée n'apparaît nulle part. À son sommet, la flamme devait inspirer les couleurs de l'air pur et de la guérison. Les difficultés financières rencontrées par Albert Willmann, déjà en cours de construction, pourraient expliquer les modifications apportées au projet.

de Fréland à Aubure et en août 1891 le « sanatorium Willmann » ouvrait ses portes. Le médecin-chef en était le docteur Michel Knittel, auparavant installé à Ribeauvillé.

Mais, hélas, et malgré le rôle moteur de l'établissement dans l'économie locale, dans le développement médical et touristique, en particulier au profit d'Aubure, des difficultés financières conduisent à une mise aux enchères du sanatorium Willmann qui deviendra « sanatorium d'Urbach (Fréland) » le 14 novembre 1892 en mairie de Fréland, trois ans seulement après le lancement de cette louable aventure personnelle et privée.

En 1921 encore, dans la plaquette de présentation des sanatoria d'Alsace-Moselle, on pouvait lire que « le mérite de l'initiative et l'honneur d'avoir créé cet établissement revient à un citoyen de Strasbourg nommé Willmann qui a sacrifié toute sa fortune à la réalisation de ce projet ».

### Du sanatorium d'Urbach au sanatorium Salem

En 1893, le sanatorium fut repris par les Diaconesses de Strasbourg. Cette communauté de sœurs protestantes possédait alors dans la capitale alsacienne crèche, pensionnat, maison de santé et cette acquisition constituait un prolongement naturel à ses actions humanitaires. En août 1901, l'établissement avait changé de nom et d'orientation. « SALEM » était né.

Laissons aux érudits les controverses sur l'origine du nom de Salem. En quelques lignes, qui révèlent l'ampleur de la tâche, rappelons les principales hypothèses (3) :

- Sanatorium für Lungen Enkranken Männer (*Sanatorium pour hommes malades des poumons*)
- Sanatorium zur LungenErholung der Männer (*sanatorium pour la convalescence des hommes souffrant d'affections pulmonaires*)
- Salem, désignation archaïque de Jérusalem (*nom primitif de Jérusalem*).

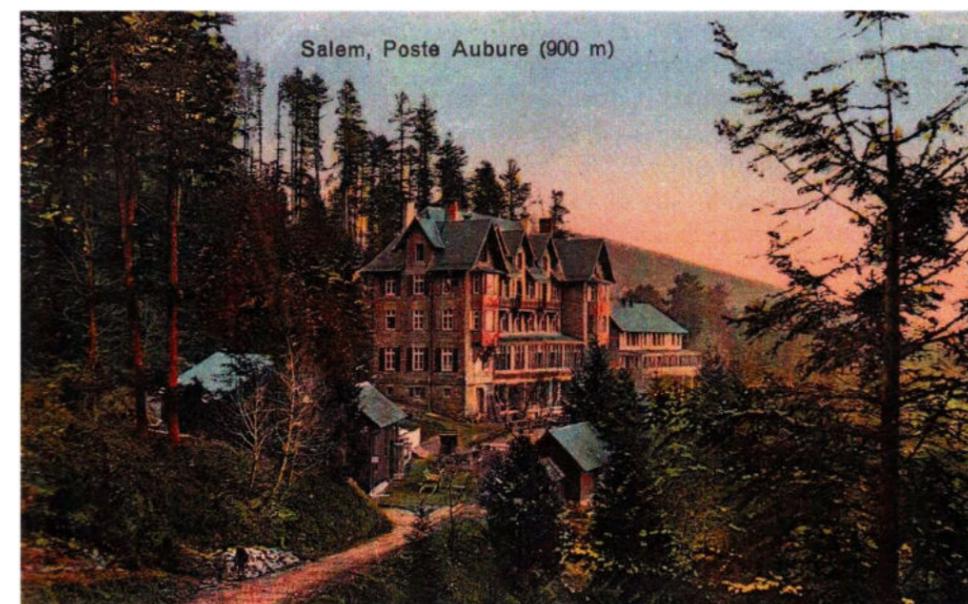
On notera tout simplement qu'à l'époque de la nouvelle appellation « Salem », l'établissement n'était plus destiné aux « pulmonaires » mais était devenu une maison de repos pour diaconesses (Erholungshaus für Diakonissinnen) et pour convalescents « non malades des poumons ». Par ailleurs les archives révèlent que Salem était alors réservé aux femmes et jeunes filles. Plus de « Männer » !

Mais les acronymes n'étaient pas encore en vogue au début du XX<sup>e</sup> siècle.

On dit aussi qu'en souvenir de ses origines juives, Monsieur Willmann aurait pu donner à cet établissement privé le nom de Salem (Jérusalem). C'est oublier que le nom de Salem apparut seulement en 1901, à l'époque des Diaconesses. Cela dit, on admettra volontiers qu'une congrégation d'obédience protestante ait tout simplement choisi une référence biblique. D'ailleurs de nombreux sites par le monde portent le nom de Salem et, en particulier, plusieurs villes des États-Unis où les communautés religieuses étaient nombreuses.

Alors, voilà la solution ? C'eût été trop simple car certains de ces « Salem américains » dérivent de l'hébreu « shalom » qui signifie « paix ». Quittons prudemment le sujet sur ce shalom de paix...

Les sœurs exploitèrent cette maison jusqu'à la déclaration de guerre de 1914. Dès lors, les lieux furent occupés par les troupes allemandes (résidence des militaires, hôpital de guerre) et pour toute la durée du conflit. De ce fait, les bâtiments devinrent une cible pour l'artillerie française et subirent des dommages conséquents.



9

### Salem entre dans le giron des caisses d'assurances sociales

À partir de 1919, les bâtiments furent réparés et rachetés par la « Caisse d'Assurances des Employés » (C.A.E.) qui gérait les cotisations invalidité et vieillesse des employés du commerce et de l'industrie d'Alsace et de Lorraine. Cette caisse souhaitait intervenir en faveur de ses affiliés atteints de tuberculose pulmonaire. Salem fut son premier sanatorium avant la création par la même caisse des établissements de Masevaux en 1922, de l'Altenberg (Stosswihr) en 1925 et Sainte Anne (Jungholtz) en 1928.

Le premier médecin-chef du nouveau sanatorium Salem, le docteur Etienne Heitzmann, écrivait en 1921 que « le climat réunit tous les avantages de la forêt et de la montagne et est légèrement stimulant. Comparativement aux stations climatériques (ndlr : stations pour le traitement des maladies chroniques par les climats) des Hautes Alpes, il présente le grand avantage d'un acclimatement bien plus facile et rapide (...). Le sanatorium se trouvant, même en hiver, au-dessus de la zone de brouillards (...) Salem se prête donc aussi admirablement pour les cures d'hiver, comme sanatorium pour les personnes revenant d'une cure en Suisse ou dans le Midi et ayant besoin de s'acclimater de nouveau dans notre région ».

L'argumentation commerciale (dirait-on de nos jours) est forte : non seulement Salem soigne directement les affections pulmonaires mais soigne également les patients qui reviennent d'une cure ailleurs qu'à Salem !

Au départ, la C.A.E. avait réservé l'établissement à ses assurés masculins mais avec la création de l'Altenberg près de la Schlucht en 1925, c'est ce dernier qui fut dédié aux hommes et Salem revint aux femmes.

Pour la petite histoire, rapportons ici quelques articles succulents du règlement intérieur de l'époque ainsi que du tarif d'admission des malades privés :

- Les pensionnaires du sanatorium sont tenues d'être polies et convenables entre elles, ainsi qu'avec le personnel de service ; les disputes, l'impolitesse peuvent entraîner le renvoi. Il est interdit de chanter, crier et de claquer les portes.

- Lors de son entrée au sanatorium, la malade doit ranger ses effets dans son armoire. Il est interdit de laisser des malles et bagages dans les chambres à coucher ; il est expressément défendu de déposer quoi que ce soit sur les meubles.

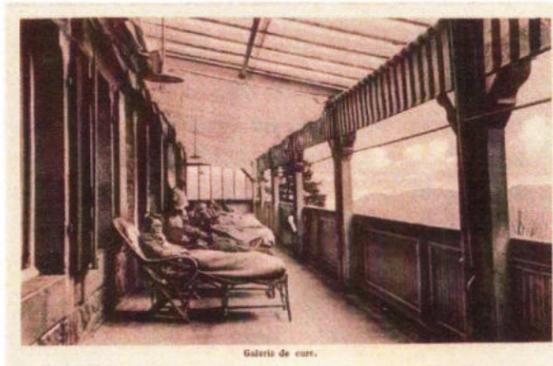
<sup>9</sup> Vue ancienne des bâtiments, carte postale colorisée postée en 1922, collection de l'auteur.

- Dans les chambres à coucher les fenêtres doivent être ouvertes pendant la nuit, à moins que des instructions contraires ne soient ordonnées par le médecin.

Les tarifs sont les suivants :

- Pension et chambre, par jour : 20 Frs
- Traitement médical, par jour : 1 Fr
- Un bain : 2 Frs
- Les fournitures de médicaments etc., sont facturées au prix de revient.
- Pour une chambre particulière, il est à payer par jour une surtaxe de 4 Frs
- Utilisation de la voiture du sanatorium :
  - D'Aubure à Salem : 3 Frs
  - De Salem à Aubure : 2 Frs.
- La voiture du sanatorium est destinée exclusivement aux malades et ne peut pas être utilisée par les gens de passage.

On remarquera, avec une pointe d'humour, que le prix du « taxi » est moins cher en descente, de Salem vers Aubure, qu'en montée (légère sur deux kilomètres) d'Aubure vers Salem et aussi qu'un bain coûtait le double du traitement médical journalier. Le pétrole et l'eau constituaient certainement déjà des biens précieux. De ce point de vue, rien n'a été inventé depuis...



10



<sup>10</sup> Vue de la galerie de cure, du salon-bibliothèque et de la salle à manger, cartes postales de la Caisse d'Assurances des Employés, 1920, collection Marguerite Gaudel.

En 1934, la gérance de Salem fut confiée par la C.A.E. à la Congrégation des Sœurs de Niederbronn. Après les sœurs protestantes de 1893 à 1914, les sœurs catholiques prennent le relais avec, à nouveau, la mission d'accueillir et soigner les femmes atteintes de tuberculose pulmonaire. A cette date, le sanatorium soignait 106 assurés de la Caisse dont 43 % du Bas-Rhin, 30 % de la Moselle et 27 % du Haut-Rhin. La durée moyenne du séjour était de 116 jours, c'est dire que nombre de malades avaient eu le temps d'apprécier notre montagne et que nombre d'entre eux lui restèrent fidèles bien après leur séjour proprement médical.

Le docteur Conrath en devint le médecin-chef et il réussit à se maintenir à ce poste durant la seconde guerre mondiale de 1939-1945. Dans ces circonstances, il rendit maints services aux pensionnaires alsaciennes et lorraines. Il écrivait en 1935, dans une plaquette de présentation, que les religieuses ont également en charge la gestion économique de la maison et qu'elles apportent un soin particulier à la nourriture avec une augmentation moyenne de poids de 4,6 kg par malade, « une augmentation de poids de plus de 10 kg pour une cure de 5 à 6 mois est par ailleurs assez fréquente ».

### La période moderne avec la Caisse régionale d'assurance maladie (C.R.A.M.)

C'est en 1946 que la C.A.E. fut absorbée au sein du nouveau système d'assurance maladie. La Sécurité Sociale était née. Des sœurs de Niederbronn continuèrent longtemps à œuvrer dans l'établissement mais l'effectif diminua et leurs cornettes finirent par disparaître de Salem.

Dans les années qui suivirent, la CRAM (Caisse Régionale d'Assurance Maladie) engagea de nombreux travaux d'amélioration et de modernisation. Le 30 mai 1960, le ministre du travail et le directeur général de la Sécurité Sociale inauguraient la nouvelle aile est.

Devenu « Établissement de cure Salem-Fréland » son orientation médicale avait également évolué vers la prévention (primo infections) ou la cure (stabilisation) mais toujours réservé aux malades du sexe féminin.

En 1974, avec l'heureuse régression de la tuberculose, Salem abandonnait définitivement sa vocation de sanatorium puis préventorium voué aux affections pulmonaires tuberculeuses et se consacrait à la pneumologie (59 lits) et au dégagement hospitalier de médecine et réadaptation fonctionnelle (49 lits).

1975 vit la construction du « chalet » (logements pour le personnel) et en 1985, la CRAM investissait encore 10 millions de francs pour des travaux de rénovation et de mise en conformité des bâtiments. On passait alors de 108 lits de médecine à 88 lits de moyen séjour avec une nouvelle dénomination : « Établissement de cure médicale Salem ».

Pour le 100<sup>e</sup> anniversaire de la vieille dame, en 1991, de nouvelles installations vinrent compléter l'imposant ensemble immobilier avec un nouveau hall d'accueil, une bibliothèque, un salon de lecture, des espaces d'animation et de loisirs...



À cette occasion, une flamme postale du centenaire de Salem fut réalisée par le célèbre graveur de timbres alsacien, Eugène Lacaque <sup>11</sup>. Et que peut-on y voir et y lire ? Eh bien fort logiquement une vue des bâtiments agrémentée d'un (très) grand tétras avec les mentions « altitude 860 m Centenaire de Salem 1891-1991 Aubure ». Nous voilà, une fois de plus, ramenés à ce fameux « Salem-Fréland » situé à

<sup>11</sup> Flamme postale du 100<sup>e</sup> anniversaire de Salem en 1991, collection Marguerite Gaudel. On remarque que le nom de Salem reste, encore en 1991, associé au village d'Aubure

Aubure. Outre la confusion géographique habituelle due à la proximité, une explication réside dans le fait que ce versant de la montagne frélandaise a longtemps dépendu de la poste d'Aubure pour la distribution du courrier. Son adresse postale était bel et bien Aubure 68150, alors que depuis quelques petites années, pour ces montagnards-là, la poste leur prescrit de rattacher leur adresse à Fréland 68240. On ne s'étonnera plus de l'expression : « Il ne sait plus où il habite ! »...

En 1994, la CRAM crée l'UGECAM (Union pour la Gestion des Établissements des Caisses d'Assurance Maladie d'Alsace). Il s'agit d'une structure de droit privé avec délégation de service public qui reprend la gestion de l'ensemble des établissements médicaux que la CRAM possédait du nord au sud de l'Alsace c'est-à-dire les anciens sanatoria ou maisons de cure, devenus des centres médicaux dédiés à différentes spécialités, ainsi que le très réputé CTO (Centres de Traumatologie et d'Orthopédie) de Strasbourg, soit environ 15 établissements. Salem se retrouve bien sûr dans la corbeille avec le Muesberg à Aubure et l'Altenberg au col de la Schlucht - Stosswihr.

Ses lits de moyen séjour sont consacrés au dégagement hospitalier avec une orientation gériatrique (convalescence post-opératoire, réadaptation fonctionnelle) avec l'appellation « Centre Médical Salem ».

La corbeille ressemblera bientôt à une charrette de condamnés puisque la quasi-totalité de ces établissements sera vouée à une fermeture définitive.

### Le centre médical Salem ferme ses portes

Ainsi, en 2003, la municipalité de Fréland apprend par la presse le projet de fermeture avec délocalisation des lits. Nous ne développerons pas ici les différents épisodes de la lutte engagée contre cette mesure consternante pour la Commune et la vallée <sup>12</sup>. En résumé, l'UGECAM et l'ARS (Agence Régionale de Santé), organisme public de l'État qui a autorité sur la répartition et l'implantation des lits (Carte Sanitaire), plus globalement sur la mise en œuvre de la politique de santé, fondèrent leur décision sur les arguments suivants :

- le nombre de lits dans le Haut-Rhin est trop élevé par rapport au Bas-Rhin
- la situation de l'établissement loin d'une ville est pénalisante
- les agglomérations du nord et du centre-Alsace manquent de lits...

Il faut tout de même remarquer que ces « lits de moyen séjour » à la montagne seront délocalisés pour être, dans leur majorité, convertis en « lits d'hospitalisation de jour » en ville, ce qui signifie des structures hôtelières moins lourdes et l'encaissement de prix de journées plus conséquent pour le gestionnaire. S'il est vrai qu'aujourd'hui les soins en hospitalisation de jour correspondent à un besoin, leur développement s'est fait au détriment des structures de soins de réadaptation et de convalescence. Nous avons à faire par conséquent à un dilemme économique et de politique de santé qui sort du cadre de cet article...

Sur le plan humain, les élus se sont battus d'abord pour sauvegarder les emplois ; le personnel était résidant pour 75% à Fréland et Aubure. Mais la décision s'annonçant au fil des ans inéluctable, ils ont œuvré pour que soit initiée une démarche de reconversion du site et éviter que cet important complexe immobilier ne devienne une friche dans notre belle montagne vosgienne.

Finalement, en janvier 2011, Salem était vide, la messe était dite ! Étrange atmosphère d'un monde fantomatique après 120 années d'activité médicale. Ambiance pesante à la tombée de la nuit avec la

<sup>12</sup> Bulletin municipal de la commune de Fréland : « Le Trait d'Union » n° 16 : juin 2003, n° 17 : décembre 2003, n° 18 : juin 2004, n° 19 : décembre 2004, n° 20 : juin 2005, n° 27 : janvier 2011, n° 29 : décembre 2012.

disparition de l'éclairage après 120 années de lumière. Là-haut dans la montagne s'était éteinte la coutumière lanterne à multiples facettes constituées par les fenêtres illuminées.

L'UGECAM mettait Salem en vente.

### Le devenir de l'ancien sanatorium Salem

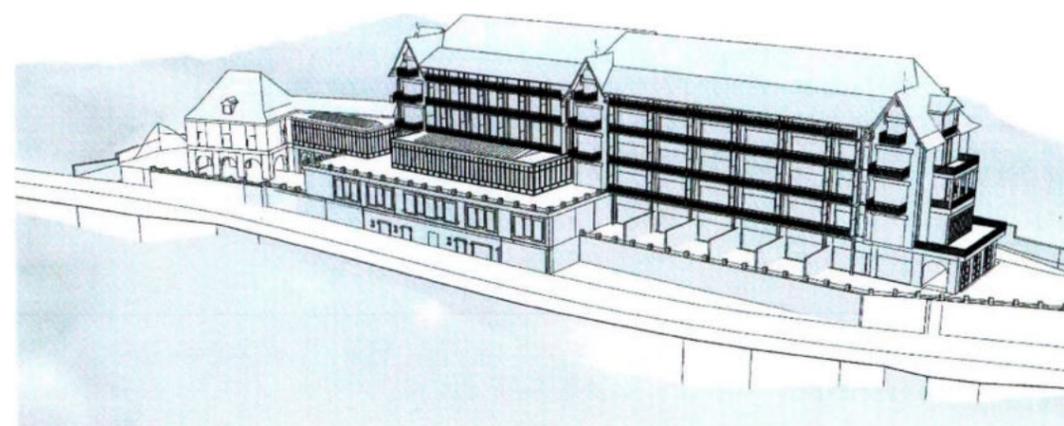
Depuis 2011, les bâtiments ont été, bien sûr, régulièrement visités. L'occultation des ouvertures à l'aide de moellons maçonnés n'a pas empêché de nombreux visiteurs plus ou moins indécents de pénétrer dans les lieux. Outre les saccageurs et autres voleurs de métaux, on vit des adeptes du *paintball* y jouer à la petite guerre, ce qui laissa les gendarmes alertés forts perplexes face à des visiteurs armés... Et tant qu'à faire, le GIGN y fit également des exercices.

Mais ce qui est peut-être le plus intéressant, ce sont les nombreux reportages vidéo réalisés ces dernières années par des « visiteurs de châteaux abandonnés » et mis en ligne sur des sites internet. L'un d'eux lui a donné le titre de « la clinique du coiffeur » parce qu'il avait, entre autres, remarqué et filmé l'ancien salon de coiffure encore bien équipé. On pouvait découvrir aussi différents locaux avec meubles et équipements, une radiographie sur un négatoscope<sup>13</sup>, les vitraux et l'harmonium de la chapelle encore intacts avant qu'ils ne fussent saccagés, etc. Ces reportages sauvages constituent une espèce de baromètre du niveau croissant des dégradations infligées à un complexe immobilier abandonné, sans vie.

Aujourd'hui, un projet ambitieux de création d'un hôtel 5 étoiles avec restaurant et différents équipements haut de gamme est porté par des investisseurs avisés. De nombreux emplois sont à la clé. Après une période d'études techniques et de concertations avec la municipalité et les autorités compétentes pour satisfaire à toutes les réglementations, la demande de permis de construire a été déposée en juin 2018.

Il s'agit d'adapter la distribution des locaux à leur nouvelle destination et, par ailleurs, de redonner à la façade de l'édifice principal son cachet d'antan. <sup>14</sup>

Souhaitons « bonne santé » à l'ancien Centre Médical Salem qui, cette fois, ne connaîtra plus de malades. D'un certain point de vue, on ne s'en plaindra pas.



<sup>13</sup> Appareil pour la lecture et l'interprétation des radiographies

<sup>14</sup> Esquisse d'architecte pour le projet de reconversion des bâtiments du Salem. Cette transformation en hôtel de luxe devrait rendre à la façade une architecture rappelant le style initial

## L'histoire autour de Salem, la vie avec Salem

Nous avons dit, en introduction, souhaiter aborder également la vie autour de cette institution. En effet, l'impact de l'établissement sur son environnement est indissociable de l'apport des populations environnantes et des événements survenus à proximité qui ont émaillé son existence. Et encore nous sommes nous limité à quelques sujets car 130 ans d'histoire feraient un gros livre d'histoires.

### Les premiers morts de Salem.

La vie et la mort restent également indissociables, alors débarrassons-nous en premier lieu de la seconde :

Un accident mortel survint sur le chantier en 1889. Un ouvrier allait chercher de la dynamite destinée au nivellement du terrain. En entrant dans la cabane de stockage, il trébucha et, en tombant, déclencha une énorme explosion. Blessé par des éclats, il mourut dans les heures suivantes.

La même année, un décès criminel affecta un charpentier du chantier. Parti à Kaysersberg envoyer un mandat postal représentant son salaire à sa femme, il fut agressé au retour dans la forêt par deux rôdeurs et reçu nombre de coups de couteau mortels. Les criminels n'étaient autres que deux ouvriers italiens employés eux-mêmes sur le chantier. Un seul fut arrêté le lendemain à Kaysersberg, l'autre avait disparu.

Plus tard, durant la guerre 1914- 1918 (en 1915 ?), un officier allemand à bord d'un camion en partance de Salem pour Aubure fut surpris par une plaque de verglas. Le camion versa dans la pente ; le militaire, père de six enfants, fut éjecté et son corps coincé entre le véhicule et un rocher. On l'enterra au cimetière protestant d'Aubure. Une stèle fut érigée au bord de la route dont il subsiste toujours le socle de pierres à mi-chemin entre Salem et le col de Fréland, pratiquement en face de l'ancienne carrière.

### La nouvelle route de Fréland à Aubure, 1889 – 1896.

Difficile de s'imaginer ce qu'étaient nos routes de montagne, plus exactement nos chemins, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Guy Guérin<sup>15</sup> qui fut garde forestier et autant poète que passionné d'histoire(s) de Fréland, nous éclaire sur le sujet en parlant « d'étroit chemin charretier s'étirant sans grand souci du relief » et à propos de la liaison Fréland-Aubure : « (elle) profitait du ruisseau de La Pierreuse Goutte, s'élançait vers Aubure par les annexes de La Broque, La Taupré et La Verse. Ce n'était qu'un misérable chemin, pentu et raviné, tout juste accessible aux voitures (ndlr : il faut comprendre : à peine accessible aux voitures à deux roues tractées par un cheval), longtemps impraticable l'hiver par suite de l'enneigement favorisé par sa situation Nord (verse). L'amélioration des moyens de circulation et de transport devenait impérieuse (...) la nouvelle route (...) souvent taillée dans la roche vive, s'accrochant parfois à l'aide de hauts murs ou à pic des taillis de chênes (...) elle pénétrait alors le massif forestier du Calblin (...) s'y prélassant longuement afin d'obtenir une pente raisonnable et se hisser enfin jusqu'au Col de Fréland. Là la route trouvait un chemin long de 1,5 km (...) conduisant à Salem. Poursuivant son œuvre bienfaisante, la route trouvait bientôt Aubure... ».

On ne peut plus poétiquement décrire une nouvelle route dont la réalisation correspondait par ailleurs à un engagement de la commune envers les promoteurs du sanatorium.

<sup>15</sup> GUÉRIN Guy, « Histoire d'un Village du Pays Welche, Fréland », Turckheim, 1991. La date de 1896, mentionnée par M. Guérin, correspond à l'achèvement de la route dont il décrit le parcours. La mise en chantier datait de 1889.

## La cabane Suzette.

Voilà encore de la poésie et du romantisme avec l'histoire de cette cabane. À mi-chemin d'Aubure à Salem, il est un virage à droite assez serré pour être à l'origine de la perte de biens des rétroviseurs agressés par ceux des voitures d'en face. Certes, il n'y a pas moins poétique que cela et pourtant là se trouve un petit coin bucolique qui porte toujours ce nom, une modeste plate-forme, flanquée de roches granitiques hérissées, dotée d'un bel ensemble table-bancs, et qui mène vers une succession de petites falaises et d'éboulis assez dangereux. On y voit la profonde vallée de Fréland et jusqu'à Orbey. Nul doute, c'est ici la cabane Suzette ! De cabane il n'y en a plus depuis les années d'après-guerre 1939-1945 et pourtant ce nom résonne toujours à l'oreille des anciens. Mais qui était cette Suzette ? Les plus anciens habitants des hauteurs de Fréland ou du proche village d'Aubure ne se souviennent que d'y être venus jouer enfants. L'un d'entre eux pense qu'il s'agissait d'une « amoureuse » qui fréquentait ladite cabane. D'ailleurs les Auburiens racontent qu'il était assez courant d'y emmener les filles sous prétexte de leur faire découvrir la vue, bien sûr. Nous voilà ramenés au romantisme de jadis.

Mais cette cabane a bel et bien existé et des images le prouvent : une carte postale postée en 1910 et une photo prise en 1942. Sur la première<sup>16</sup>, on remarque une construction circulaire, attestée par un autochtone qui précise qu'elle était meublée d'un « banc en rond qui faisait le tour ». Sur la seconde la construction apparaît rectangulaire, certainement reconstruite entre temps.<sup>17</sup>



L'hypothèse la plus vraisemblable est que cette cabane a été édifée avec des matériaux de bois en provenance du chantier de construction du sanatorium Willmann. Les représentations de l'établissement dans son état initial font effectivement apparaître plusieurs appentis en bois autour du bâtiment principal et la cabane aurait pu constituer un abri et un point de repos pour les malades, idéalement situé à mi-chemin entre l'établissement et le village d'Aubure.

<sup>16</sup> Dessin de la Cabane Suzette avec pour légende « Salem », carte postale postée en 1910, collection de l'auteur. Vue depuis la route en venant de Salem vers le col de Fréland et Aubure

<sup>17</sup> Photographie d'un groupe de curistes, devant la cabane Suzette, prise du côté vallée en 1942, collection de l'auteur. On entrevoit une cabane qui, à cette date, n'est plus ronde.

## LA FERME DE SALEM ET SES METAYERS



La route qui conduit du Col de Fréland à Salem se prolonge vers le massif du Brézouard en passant par l'annexe du Haut Voirimont qui porte bien son nom car ici se trouvent les habitations les plus hautes de la commune (autour de 900 mètres d'altitude). Et ce site bien dégagé offre une vue panoramique sur la vallée de la Weiss, les plus hautes crêtes des Vosges, la Forêt Noire, jusqu'au Jura Suisse et les Alpes Bernoises par temps clair. Dans cet environnement exceptionnel, très apprécié des curistes lors de leurs promenades, mais rude en hiver, se trouve en sortant de la forêt, juste sous la route, la ferme dite de Salem.<sup>18</sup>

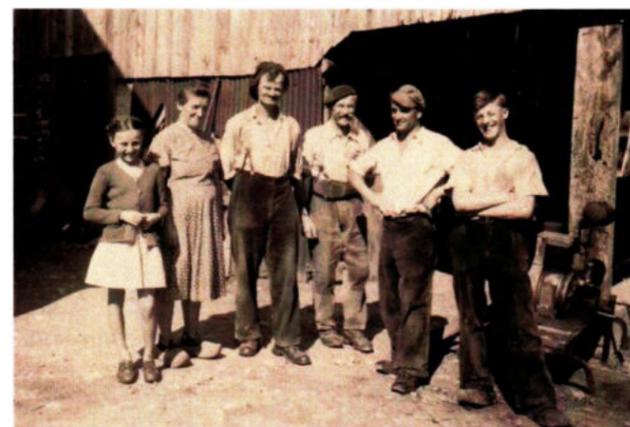
En effet, cette ferme distante d'un petit kilomètre du sanatorium, fut longtemps exploitée par des familles de métayers qui vivaient en circuit fermé avec Salem. Datant du début du 19<sup>e</sup> siècle, elle eut d'abord deux propriétaires successifs. En 1945, à la suite de l'accusation de collaboration du second, elle fut saisie et mise en vente par les Domaines. Et c'est Salem, ou plus exactement la caisse de maladie propriétaire de Salem, qui en fit l'acquisition.

À cette époque, la famille Charles Laurent, locataire depuis 1932 et fournisseur de Salem en produits de la ferme se retrouva, de fait, métayer de l'établissement. La production de lait leur était achetée ainsi que les porcs qu'ils nourrissaient avec les restes alimentaires fournis par Salem. Les porcs engraisés étaient au nombre de douze et un à deux cochons par mois atterrissaient dans l'assiette des malades. Lorsqu'un cochon était refusé par le vétérinaire, le fermier n'en était pas affecté : « eh bien, nous le mangerons ! » Tout cela impliquait, entre la ferme et le sanatorium, moult transports (journaliers pour le lait) qui se faisaient avec un cheval tirant une charrette. En cas de neige, la charrette cédait sa place au traîneau.

On imagine le travail lorsqu'il fallait aller laver les bidons de lait et chercher l'eau pour les bêtes dans des tonneaux à la fontaine près de Salem parce que, comme en 1942, la hauteur de neige était telle à la ferme qu'elle atteignait les fenêtres du premier étage.

Ce n'est qu'après la guerre que Salem fut doté d'une jeep avec remorque. Charles Laurent tint l'exploitation jusqu'en 1954 avant de s'établir sur une autre ferme, familiale celle-là, toujours au Haut Voirimont.

<sup>18</sup> Photographie de la ferme de Salem au lieu-dit « Le Haut Voirimont » en 1951, collection de l'auteur



Photographie prise en 1951 des métayers assurant l'exploitation de 1932 à 1954 : la famille Charles Laurent.

De gauche à droite : la fille Françoise, la mère Maria née Barlier, le père Charles, son frère Jean-Baptiste, les fils Charles et Joseph. Manque sur la photo Bernard, le cadet des garçons

À cette date, la famille RINGLER qui tenait par ailleurs une ferme en plaine à Bischwihr, reprit l'exploitation. Elle l'assura jusqu'à la fin des années 60 (1969 – 1970 ?). Ensuite, il n'y eut plus de successeur dans la ferme de Salem et, laissée vide durant des années, elle finit par être vendue à un particulier, alors médecin au Muesberg à Aubure.

Mais une autre forme de service fut encore assurée localement de 1972 à 1998 par la famille Paul Baradel. Dès l'âge de 16 ans, le fils Jean-Claude livrait journallement le lait produit à la ferme parentale sise à La Halle, en contrebas de la route menant à Salem. Outre le lait, étaient livrés également les œufs (la fermière élevait 60 poules) et le fromage blanc.

Il fallait alors obtenir une patente sanitaire, renouvelable annuellement et soumise à des contrôles inopinés, afin d'être autorisé à fournir du lait aux hôpitaux. Mais avec l'arrivée de la réglementation interdisant les « produits crus », la fourniture de produits locaux fut définitivement compromise.

Ainsi se sont achevées 66 années de relations du sanatorium puis centre médical Salem avec son voisinage agricole. Pourtant nous avons vu plus haut que, durant le temps de leur séjour, les pensionnaires prenaient du poids ; mais certainement pas autant que les nouvelles réglementations et normes.

## Bibliographie

- KNITTEL Michel « *Le Muesberg Aubure et la quête de l'air pur* », Hoerdt, 1996. (Ouvrage le plus complet sur l'histoire de nos sanatoria et de la lutte antituberculeuse)
- GUÉRIN Guy, « *Histoire d'un Village du Pays Welche Fréland* », Turckheim, 1991.
- BARADEL Yvette et WIRRMANN Benoît, « *Fréland des origines à nos jours* » Association de Sauvegarde et de Valorisation du Patrimoine de Fréland, 2006.
- SCHILLINGER Charles, « *Fréland Haute Alsace - tome 2 - Recueil historique et généalogique de la révolution à 1918* », Wintzenheim, 2007.
- L'ILLUSTRATION ECONOMIQUE ET FINANCIERE- Année 1928 N°3 - Supplément au N° du 14 juillet 1928 – « Le Département du Haut-Rhin et le Territoire de Belfort »
- VOGESSENGRÜN, Almanach Familial, 1888 (en allemand)
- ROTHMULLER J., « *Vues pittoresques des châteaux, monuments et sites remarquables de l'Alsace* », Hahn et Vix Éditeurs Lithographes à Colmar, 1839.
- Bulletin municipal de la commune de Fréland : « Le Trait d'Union » n° 16 et 17- 2003, n° 18-2004, n° 19-2004, n° 20-2005, n°27- 2011, n°29-2012.

## ORBEY 1914-1918 UN VILLAGE SUR LA LIGNE DU FRONT

Laurent BEAULIEU

Il y a tout juste 100 ans, la population orbelaïse retrouvait son village détruit mais aussi transformé. Cet article présente une étude des modifications militaires d'une cité en 1<sup>ère</sup> ligne occupée durant toute la durée de la guerre par la troupe. Il est illustré par des photos et des cartes postales, ainsi que décrite par des habitants retrouvés bien malgré eux dans cet enfer.

Les différentes vues sont classées du bas du village pour se terminer en limite du no man's land dans le haut du quartier du Faing.

### L'évacuation des habitants en janvier 1916



Actuellement près de la Place de la 5<sup>ème</sup> Division Blindée

Ce cliché représente le convoi de villageois, encadrés de soldats, emportant leur mobilier, devant l'hôtel Vogesia. Cet hôtel a été détruit vers 1960 pour permettre une rectification de la route ; l'hôtel actuel « Au Bois le Sire » occupe une partie de cet emplacement.

Le 10 juillet 1915, le commandement militaire français planifie l'évacuation des habitants des Hauts (les Huttes, Creux d'Argent, Pairis, les Lacs,) pour les emmener sur le versant vosgien car la bataille du Linge se prépare.

Mais les habitants du centre du village, après avoir été brièvement français en août, sont redevenus allemands depuis septembre 1914, suite à la contre-offensive victorieuse de l'armée du Kayser. Ils sont constamment sous les bombardements des Français.

Un journal de guerre relate les faits suivants : <sup>1</sup>

« 31 décembre. Une triste nouvelle est répandue que les habitants doivent évacuer le village et une partie des environs.

« 1<sup>er</sup> janvier 1916. Ces nouvelles sont confirmées et définitives, les habitants, doivent se rendre à Ri-beauvillé, Bergheim et dans les autres villages environnants, l'autorité fournit à chaque famille les voitures nécessaires pour conduire le ménage, accompagner par des soldats, dont le déménagement ne doit avoir lieu que pendant la nuit.

« 6 janvier 1916. Aujourd'hui les derniers habitants du village désigner pour partir quittent le village et le pays. »

### Maskierung dans la Rue de l'Eglise et l'actuelle Place du Cercle.

CL



L'église était une cible privilégiée, servant d'observatoire avec une position dominante dans l'alignement de la rue de l'Eglise, rue principale à l'époque.

Prioritairement des masques réalisés avec des filets et des poteaux sont alignés tout au long de cette rue (n° 1). On distingue également une palissade en branches qui cache tout mouvement sur le chemin (n° 2). Ces dispositifs sont appelés en allemand « Maskierung » ou masques de route en français.

Témoignage de Marthe Husson, recueilli en décembre 2003 : « Les Allemands avait mis des Maskierung au lieu-dit Tannach tout le long de la route. Mon père Léon (dit Léon Bastien) voulu en enlever une partie car ceux-ci le gênaient dans son travail. Le prenant pour un espion à la solde des Français, ils voulurent le tuer immédiatement devant nous ». Elle en gardait à la fin de sa vie encore un souvenir terrifiant.

<sup>1</sup> Voir le Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey n° 6, 1987, pages 82 et suivantes : « Journaux de guerre 1914-1915 » par Gisèle GRUENER et Armand SIMON. Deux cahiers sont connus. Le premier est attribué à Théodore Schneider et décrit les événements de la guerre jusqu'à janvier 1916. Le deuxième n'a pas d'auteur identifié mais parle surtout du secteur du Surcenord et s'arrête au 22 janvier 1915.

A noter que pour sauvegarder la rosace de l'église, un gabarit spécialement ajouré a été apposé (n° 4). Les Bavarois étaient pour beaucoup semblables aux Welches : issus du monde rural, montagnards pour certains et de fervents catholiques.

L'armée allemande avait aussi creusé des galeries dans le terre-plein sur lequel est bâtie l'église Saint-Urbain<sup>2</sup>. La plus importante débutait dans la rue de l'Eglise, passait sous le caveau Lefébure et débouchait dans un jardin voisin. Le caveau Lefébure se situe juste à gauche de l'église et n'est pas visible sur notre photo (indication CL)

La revue « La Guerre documentée n°51 » présente des croquis de ces « masques » de route.



<sup>2</sup> Voir l'article de Lucien JECKER, « Guerre 1914-1918 : aux abris » dans *Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey* n° 19, 2000, pages 74 à 7, avec un plan.

### L'Hôtel Beck au centre-ville

Au début du XXème siècle, l'essor du tourisme en montagne favorise la construction d'une multitude d'hôtels. C'est le cas de l'hôtel Beck (actuellement l'hôtel restaurant « Les Bruyères ») qui, nouvellement ouvert, sera bombardé en août 1915.

Sur ce cliché, les dégâts du bombardement sur l'Hôtel Beck (noté HB) et la maison voisine sont bien visibles.

On observe la présence de Maskierung (noté M) réalisé cette fois-ci à l'aide d'un câble qui est fixé de part et d'autre des bâtiments avec des branches de résineux.



Un extrait de cette photo nous montre à une fenêtre deux soldats allemands (n°1) et plus à droite, au milieu des décombres, les jeunes filles Beck (n° 2).

La présence de ces civiles laisse penser que le cliché a été pris avant l'évacuation de 1916.



Le 2<sup>ème</sup> cliché de ce même hôtel nous montre une pancarte T 10 (n° 1) sur la clôture bois, indiquant la présence de la ligne téléphonique militaire N°10.

La flèche blanche (n° 2) sur le mur signale la proximité d'un abri.



### Le centre-ville

La maison n° 1 a été démolie après la guerre ; à la place se trouve l'actuel parking de la Mairie. Au fond, en n° 2, on reconnaît l'école. Au centre, en n° 3, se dresse l'Hôtel Cornélius. À droite, le n° 4 est l'actuel Tabac-Presse.

Sur ce bâtiment, l e U noir avec la flèche signifie « *Unterstand* », en langage militaire : Abri. Celui-ci se trouvait dans la cave de la maison Schneider d'où le jeune Théodore a probablement écrit sa chronique. Cette cave voûtée abritera à nouveau la population du quartier lors des durs combats de la Libération en décembre 1944.



### Le carrefour du Café du Faudé



Cette photo nous montre l'arrière-cour du Café. Sur l'ardoise est mentionné la date de 1914-15. Cela signifie que nous sommes tout juste après la stabilisation des lignes.

L'entrée de la cave a été consolidée par un amas de pierres et sert de deuxième logis lors des bombardements des habitations, comme en témoignent les différents projectiles français mis en scène autour de l'écrêteau.



Du fait de la proximité de plusieurs routes : Rue du Gaz, Rain de la Place et Rue Principale, le carrefour stratégique devant l'auberge pouvait être fortifié rapidement comme l'atteste la présence d'un cheval de frise derrière les trois habitants. La vue a été prise depuis l'auberge, à côté de l'ancienne piste de quilles

### La Place du Marché



Dans les deux camps, la crainte des attaques avec des obus notamment au gaz était omniprésente.

Ce soldat (n° 1), équipé d'un masque à gaz, prend la pause devant l'ancien café « chez Odile ».



Un bouclier individuel de protection portatif « *Infanterieschild* », fabriqué par la firme Krupp à 276.000 exemplaires est fixé au volet (n° 2). Cette protection devient rapidement obsolète dès la stabilisation du front. Elle est ensuite fréquemment scellée dans les ouvrages bétonnés mais ici, cette plaque blindée finira en gong de « *Gaz Alarm* ».

Présence également d'un *Maskierung* (n° 3) sur l'angle du mur qui cachait la rue du Rain de la Place et la présence d'un abri proche, toujours matérialisé par la flèche sur le bâtiment (n°4).

### Le Faing



Les écrits d'Eugénie Bailly<sup>3</sup>(née le 24 mai 1885 et décédée le 22 décembre 1962) qui habitait près de l'usine Kiener relatent les faits suivants :

« 9 septembre 1914 : Barrière posée au bas du Faing »

Le Front vient tout juste de se figer mais les bellégérants ne le savent pas encore.

On distingue sur ce dessin, qui illustre une carte postale, une sentinelle et un double cheval de frise.

Cet endroit se situe actuellement juste avant le feu rouge, en face de l'ancien étang comblé au-dessus de la maison n° 93 C.

<sup>3</sup> Document de l'auteur

« 29 novembre : Attaque des postes de la scierie ».

Cet endroit était particulièrement bien défendu car d'une importance stratégique.

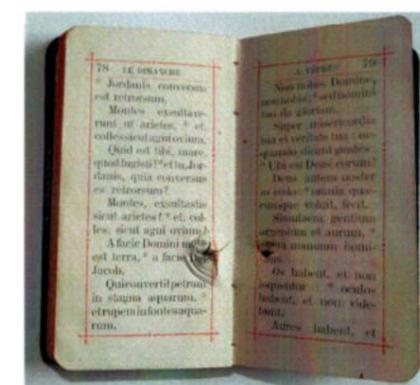
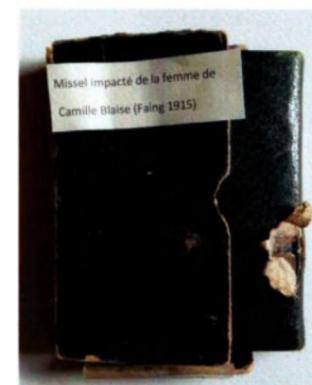
« 7 décembre : Bombardement général du Faing. »

« 5 janvier 1916 : à Orbey, nous étions trop près de l'ennemi... » Elle veut parler des Français et sous-entend la raison de l'évacuation du centre du village.

La vie dans le quartier du Faing est très dangereuse en 1914-1915. Le journal de guerre en témoigne<sup>4</sup>.

« 1er avril 1915, Jeudi Saint. La femme Camille Blaise du Faing en revenant de la messe est frapper en pleine poitrine par une balle tout proche de la maison et est morte sur le coup.

La famille a conservé le missel traversé par le projectile mortel :



Une femme d'un âge avancée nommée Rose Husson est frappée d'une balle et en morte peu de temps après et un homme du Faing nommé Ory (Joujou) a une oreille coupée, le tout occasionné par les balles Françaises provenant du Noirmont.

2 avril, jour de Vendredi Saint, le fils Lehmann du Faing en revenant de l'office accompagné de sa mère est frappé d'une balle au ventre, est mort peu de temps après, subissant de cruelles souffrances, les canons Français tirent toute la journée sur Bermont et Faudé.

4 avril, jour de Pâques, journée assez tranquille après l'office processions comme en temps ordinaire, fusillade de temps à autre.

5 avril. Enterrement du fils Lehmann, on est obligé de porter les morts pendant la nuit dans la tour de l'Eglise, tellement la circulation est dangereuse. »

<sup>4</sup> Voir la note n° 1 sur les journaux de guerre

## Le Haut du Faing



Cette vue représente l'extrême avancée allemande, tous les bâtiments ont subi des dégâts.

La présence d'un parapet (n°1) barrant la route à la hauteur de la scierie Didierjean se trouve directement sur la ligne du Front occidental partant de la frontière suisse jusqu'à la Mer du Nord en Belgique.

Au-delà, c'est le no-man's land jusqu'à l'entrée de Pairis. Cette limite fixera la 1<sup>ère</sup> Ligne Allemande jusqu'à l'armistice de 1918, comme l'atteste le marquage peint sous la flèche côté gauche du bâtiment « Zur 1. L. » (n°2) : *Zur erste Linie*, indiquant le danger du lieu passé l'angle de la scierie.

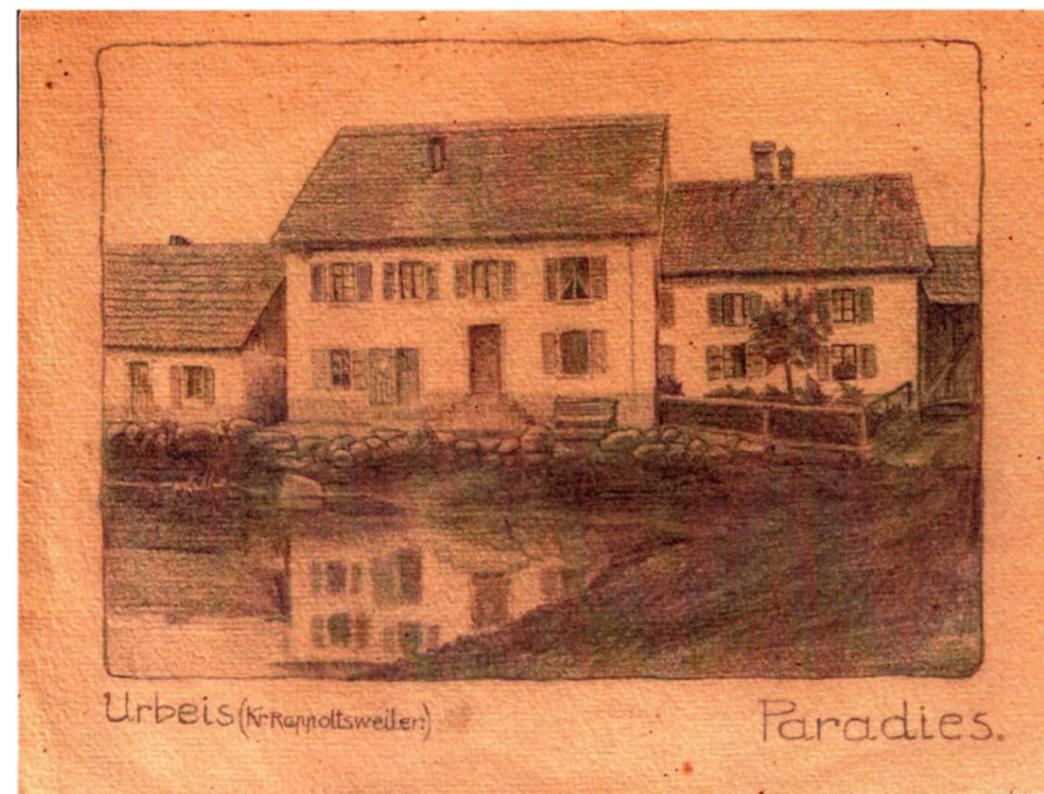
La grande échelle permet d'accéder à la fenêtre du pignon (n°3) qui se transforme en un poste d'observation de choix.

Les jardins sous la scierie sont défigurés par une profonde tranchée (n°4) que Mme Boehm née Didierjean (1902-1954) et Mme Marie Ory née Pierrelcin (1873-1951) ont empruntée lorsqu'elles furent évacuées in extremis pendant l'incendie de leur maison.

Des chicanes de pierres (n°5) ont été érigées le long de la rue et un bayard sert même d'échelle de parapet improvisée (n°6) en cas d'attaque.

Les premières lignes françaises (n°7) se trouvent sur la colline à droite et sur les flancs du Noirmont en haut à gauche de la photo.

## En conclusion...



Voici le dessin du groupe de maisons au Bas du Faing attenant à l'épicerie de la Veuve Blaise. Ce dessin est de même facture que la carte postale-dessin présentée plus haut, avec le poste de garde. Il est simplement baptisé le Paradis.

Car ceux qui ont été témoins civils ou militaires de ce déchaînement de métal et de feu sur le haut du village connaissent la valeur de vivre simplement en paix.

L'actualité mondiale nous rappelle chaque jour cette situation où les civils pris entre deux feux peuvent devenir des réfugiés.

## Sources

- Ces documents iconographiques sont issus des collections de Laurent Beaulieu, Nicolas Batôt et Joseph Pecorelli.
  - JECKER Lucien, « Guerre 1914-1918 : aux abris » dans *Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey* n° 19, 2000, pages 74 à 7, avec un plan.
  - GRUENER Gisèle et SIMON Armand, « Journaux de guerre, 1914-1915, Présentation des documents », in *Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey*, N° 6, 1987, pages 82-84.
- Les deux journaux de guerre ont été publiés par Gisèle Gruener dans les Bulletins n° 6-1987, n° 7-1988 et n° 8-1989, jusqu'au 31 décembre 1914. La suite reste inédite.

## LES OUVRIÈRES DU TISSAGE HERZOG VERS 1925

Raymond DODIN



### Rang supérieur

1. Marie Philomène MARCHAND, née en 1899, dévideuse, mariée en 1922 avec Camille Eugène BEDEZ
2. Marie Lucie ORY, née en 1905, mariée en 1928 avec Joseph Célestin VILMAIN
3. ?
4. Marie Eugénie BATÔT, née en 1896, rentreuse
5. Marie Joséphine SCHNEIDER, née en 1894, rentreuse, mariée en 1921 avec Jean Baptiste BEDEZ à Gérardmer
6. Marie Joséphine SCHNEIDER, née en 1894, éplucheuse, mariée en 1925 avec Alphonse MARCHAL
7. Célestine MICLO, née en 1899, rentreuse, mariée en 1935 avec Paul ANCEL
8. Pauline BATÔT, née en 1900, rentreuse, mariée en 1927 avec Albert HABY
9. Anna KOPP, née en 1885, rentreuse, mariée en 1928 avec Albert GAREGNANI
10. ?

### Rang inférieur

11. ?
12. ?
13. Marie Antoinette VERDUN, née en 1894, rentreuse, mariée en 1922 avec Jean-Bapt. Célestin VILMAIN
14. Marie Virginie BEDEZ, née en 1892, rentreuse, Mariée en 1926 avec Lucien VERDUN
15. Joséphine GIRARDIN, née en 1888, rentreuse, mariée en 1920 avec Auguste CORNELIUS
16. Marie Joséphine LAURENT, née en 1891, ourdisseuse, mariée en 1928 avec Camille MANGIN
17. Berthe PICHLER, née en 1909, rentreuse
18. Marie Joséphine MUNIER, née en 1882, rentreuse
19. Marie Joséphine VILMAIN, née en 1899, rentreuse, mariée en 1924 avec Attilio CANAVESI

La photo a été aimablement fournie par Mme Madeleine GAREGNANI.

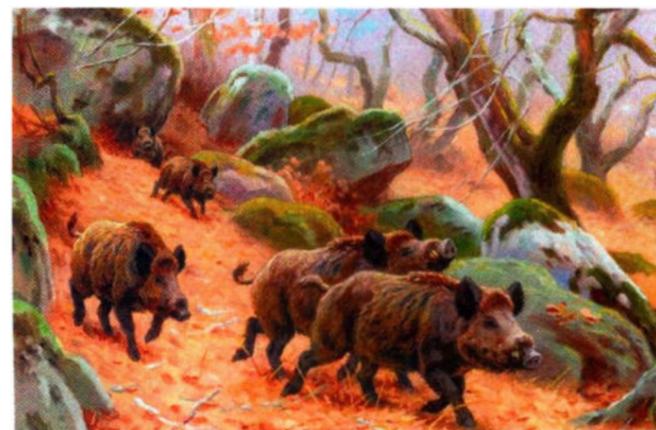
## FAUNE ET CHASSE DANS LE PAYS WELCHE DANS LES ANNÉES 1920

Philippe JÉHIN

En septembre 2017, la presse régionale mentionne une recrudescence des dégâts de sangliers à Labaroche<sup>1</sup>. Des sangliers labourent depuis plusieurs jours potagers, pelouses et parterres de rosiers dans le centre du village, à la recherche de nourriture carnée avant l'hiver. Les propriétaires se montrent particulièrement excédés face aux dommages causés. Des dégradations similaires s'étaient déjà produites en 2001, tout comme en 1991, avec une cinquantaine de plaintes déposées cette année-là. Les rapports entre l'Homme et la faune s'avèrent en effet parfois problématiques voire conflictuels. De telles traces écrites permettent de retracer l'histoire de la faune et de son implantation mais aussi d'obtenir un aperçu de la situation économique et sociale de la période.

Le récit des exploits cynégétiques, avérés ou fantaisistes tels ceux de Tartarin de Tarascon, ne dépassent pas habituellement le cercle des confères de saint Hubert ou le cadre des relations familiales et amicales. En revanche, les accidents de chasse ou les délits de braconnage sont mieux connus grâce aux archives judiciaires, mais celles-ci n'évoquent que très rarement les espèces capturées. Aussi, les nombreuses mentions relatant les activités cynégétiques dans la presse locale permettent d'avoir un aperçu de l'activité, des espèces présentes et des préoccupations des populations locales. Quelle est la faune dans le pays welche au début du XX<sup>e</sup> siècle ? Quels sont les rapports entre cette faune et les habitants ? Au cours de la décennie 1920, *Le Nouvelliste d'Alsace* évoque souvent la faune et les activités cynégétiques dans la vallée de la Weiss. Certes, au lendemain de la Grande Guerre, on ne rencontre plus d'ours ou de loup dans le canton de Lapoutroie comme dans les siècles passés<sup>2</sup>, mais d'autres espèces attirent l'attention de la population locale et des chasseurs.

### Les ravages des sangliers



À partir de 1923, la presse régionale se fait largement l'écho des dégâts causés par les sangliers dans les cultures, en particulier dans le vignoble de la basse vallée de la Weiss. Ce phénomène n'est pas nouveau dans la région où il semble démarrer au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Dès le Second Empire, les paysans du canton de Lapoutroie se plaignent de la prolifération des sangliers<sup>3</sup>. Ils séjournent dans les forêts en amont puis descendent dans les vignes ou les cultures au cours

<sup>1</sup> « Labaroche : recrudescence des dégâts de sangliers », *Dernières Nouvelles d'Alsace*, Edition de Colmar du 15 septembre 2017.  
<sup>2</sup> Philippe Jéhin, « Faune et chasse dans le Val d'Orbey du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle », *Bulletin de la Société d'histoire du Val d'Orbey-canton de Lapoutroie*, n° 26, 2007, p. 23-30.  
 Philippe Jéhin, « Des loups dans la vallée », *Chroniques du pays welche*, Société d'histoire du Val d'Orbey, Wintzenheim, 2017, p. 59-60.  
<sup>3</sup> Philippe Jéhin, « La prolifération des sangliers dans le canton de Lapoutroie sous le Second Empire », *Bulletin de la Société d'histoire du Val d'Orbey-canton de Lapoutroie*, n° 35, 2016, p. 24-25.  
 Philippe Jéhin, « Les ravages des sangliers au XIX<sup>e</sup> siècle », « Trop de sangliers dans la vallée de la Weiss », *Chroniques du pays welche*, Société d'histoire du Val d'Orbey, Wintzenheim, 2017, p. 23-24. & p. 183-184.

de la nuit. En octobre 1923, on se plaint à Ammerschwihr des dégâts des sangliers qui dévastent les vignes et les champs de pommes de terre. Le montant du préjudice s'élève à 7000 francs<sup>4</sup>. *Le Nouvelliste d'Alsace* se fait l'écho de l'exaspération des agriculteurs de Kaysersberg qui mettent en cause les chasseurs qui épargneraient le gibier et leurs efforts : « *Les cultivateurs et viticulteurs de Kaysersberg et des environs se plaignent que depuis trois ans presque aucun gibier n'a été abattu par les fermiers des chasses. Les dégâts du gibier sont élevés. Cet état des choses est d'autant plus révoltant que les grandes chasses se donnent toute leur peine pour prendre sur le fait et faire condamner celui qui oserait capturer le gibier nuisible. Qui est préférable, le gibier ou la récolte ?* »<sup>5</sup>. Les nombreuses plaintes ont contraint les chasseurs à organiser des battues au cours du mois de novembre 1923. Cependant, elles n'ont guère donné de résultats probants. En revanche, quelques chasseurs adroits réalisent de beaux tableaux de chasse comme M. Chambard de Kaysersberg qui tire un sanglier de 280 livres le 22 novembre 1923. Il lui a fallu pas moins de trois coups de fusil pour lui donner le coup de grâce final<sup>6</sup>.

Mis en cause dans la presse, les chasseurs du vignoble réagissent et tiennent à prouver leur bonne foi à leurs concitoyens. En janvier 1924, la société de chasse de Kaysersberg se justifie en publiant un entrefilet dans la presse locale : « *De plusieurs côtés l'on se plaint des grands dommages causés par les sangliers qui se montrent en bandes nombreuses. Cependant, il nous faut mentionner que la société de chasse de la ville fait tout son possible pour abattre ces animaux nuisibles ; sans cesse, elle organise des battues qui sont couronnées parfois de très beaux succès* »<sup>7</sup>. Ainsi, les chasseurs de Kaysersberg affirment avoir abattu treize sangliers au cours de cette saison de chasse. Ils prétendent être un peu débordés par leurs effectifs pléthoriques mais tentent de rassurer la population locale en lui promettant de faire le maximum : « *Mais les sangliers se montrent en masse considérable. Nous espérons que les chasseurs infatigables réussiront à détruire un grand nombre de ces bêtes. Ainsi ils protégeront les récoltes de nos agriculteurs et nous procureront en même temps d'excellents rôtis* ».

En hiver, les sangliers se réfugient dans les forêts de montagne. Il n'est donc pas surprenant que les chasseurs du pays welche prélèvent quelques spécimens pendant la saison froide. En janvier 1924, Joseph Gérard de Labaroche parvient à débusquer sept sangliers ; il en tire un premier tandis que le maire de la commune, M. Dechristé, en abat un second<sup>8</sup>. Et le journal de le féliciter : « *Une fois de plus, le chasseur Joseph Gérard a mérité les éloges de ses collègues* ». Deux mois plus tard, la presse dresse le bilan de la saison de chasse à Labaroche<sup>9</sup>. Elle souligne tout d'abord un paradoxe : la neige est tombée en abondance et de façon tardive dans la montagne, ce long hiver est préjudiciable aux cultivateurs en retardant leurs travaux agricoles. Cependant, le couvert neigeux a permis de « *faire une guerre acharnée à une catégorie des principaux ennemis de leurs récoltes : les sangliers* ». Les chasseurs de Labaroche présentent fièrement leur bilan. En l'espace de dix jours, cinq de « *ces animaux malfaisants* » ont pu être abattus, ce qui porte leur nombre à dix pour la période de chasse en cours.

La même préoccupation motive les chasseurs au cours de la saison de chasse suivante, au cours de l'hiver 1924-1925. Le sanglier semble constituer le gibier principal. En janvier 1925, la presse locale se fait l'écho d'une chasse à la limite des bans de Turckheim et de Labaroche<sup>10</sup>. Après de plusieurs battues infructueuses, MM. Albert D. et Joseph D. ont enfin eu la chance d'abattre chacun, au cours d'une chasse organisée sur un territoire de la commune de Turckheim, un sanglier de près de 150 livres. Un troisième a été sérieusement blessé par M. G. d'Obschel. Comme la période hivernale n'est pas encore terminée, le *Nouvelliste d'Alsace* se montre optimiste : « *si la neige leur prête son puissant concours, plus d'une de ces bêtes malfaisantes partagera le sort de ces premières* ». La chance semble en effet accompagner les chasseurs de Labaroche. En mars 1925, la saison de chasse s'achève et le bilan semble

<sup>4</sup> *Le Nouvelliste d'Alsace* du 26 octobre 1923.  
<sup>5</sup> *Le Nouvelliste d'Alsace* du 30 octobre 1923.  
<sup>6</sup> *Le Nouvelliste d'Alsace* du 25 novembre 1923.  
<sup>7</sup> *Le Nouvelliste d'Alsace* du 11 janvier 1924.  
<sup>8</sup> Ibid.  
<sup>9</sup> *Le Nouvelliste d'Alsace* du 11 mars 1924.  
<sup>10</sup> *Le Nouvelliste d'Alsace* du 7 janvier 1925.

positif. « *Nos chasseurs de Labaroche ont fait bonne besogne ces temps derniers. En effet, dans la forêt de Turckheim, après y avoir abattu deux laies et quatre sangliers pesant environ 50 kg, ils ont réussi à capturer huit marçassins. Les cultivateurs sauront certainement gré aux vaillants chasseurs qui débarrassent la région de ces bêtes malfaisantes* »<sup>11</sup>. Du côté d'Orbey, l'hiver rigoureux et tardif s'avère fatal à bien des sangliers. Mi-mars 1925, de grosses quantités de neige recouvrent les montagnes et il continue de neiger. Le gibier quitte alors les bois pour s'aventurer dans les prés et les champs<sup>12</sup>. Ainsi, le 18 mars, les habitants du hameau de Bois-le-Sire ont la surprise de croiser un superbe sanglier. On pense qu'il s'est égaré de ce côté de la crête à la suite d'une battue organisée dans la vallée de Munster. Alertés par le garde forestier Barlier, deux chasseurs orbélais, MM. Demangeat et Fréchar, accourent et abattent l'animal qui pesait 90 kg.

Un an plus tard, la même situation se reproduit. En mars 1926, des sangliers se montrent en masse dans les champs autour de Bois-le-Sire<sup>13</sup>. Excédés, les habitants en appellent aux chasseurs d'Orbey et de Labaroche. Le 11 mars, une grande battue est organisée sur les hauteurs d'Orbey. Un seul sanglier du poids respectable de 150 kg est tiré, mais les riverains semblent satisfaits. En guise de reconnaissance, ils offrent un verre de kirsch aux chasseurs pour leur peine.

### Le piégeage des nuisibles



Hormis les sangliers qui causent bien des soucis aux habitants de la vallée de la Weiss, les forêts abritent d'autres espèces sauvages qui font le bonheur des chasseurs locaux. Le *Nouvelliste d'Alsace* mentionne régulièrement la capture de petits prédateurs qui sont classés comme nuisibles à cause des dégâts qu'ils commettent notamment dans les basses-cours. En novembre 1925, le journal prétend que dans le canton de Lapoutroie « *le gibier est bien rare dans notre région ; par contre les carnivores nuisibles n'y manquent pas. Ce sont surtout les renards qui se font remarquer désagréablement dans nos poulaillers* »<sup>14</sup>.

En fait, c'est pour mieux souligner le rôle efficace du sacristain chasseur de Lapoutroie. En effet, « *ces rusés voleurs sont tenus en échec par notre sacristain, M. Isidore Petitdemange, habile chasseur qui, depuis des années, fait avec grand succès une guerre sans merci aux visiteurs nocturnes de nos gallinacés. Chaque année, un grand nombre de renards expirent sous les balles ou dans ses pièges adroitement dissimulés* ». Au cours de l'hiver 1924-1925, Isidore Petitdemange a capturé trente-deux renards dont il a vendu les fourrures. L'année suivante, il poursuit son action de piégeur-chasseur. En octobre 1925, il extermine au bout de deux jours trois renards, deux aux Beaux-Bois et le troisième au Faudé. On lui signale en novembre 1925, un couple de renard du côté de Bambois que l'on ne parvient pas à capturer. Le mâle était parvenu à échapper d'un piège à mâchoires en sacrifiant une de ses pattes. M. Petitdemange est alors appelé sur les lieux. Il découvre le terrier et, à l'aide de son chien, il force le couple à en sortir et capture lestement les animaux indésirables.

À deux reprises, au cours de la décennie 1920, le journal régional mentionne la capture de martres dans la vallée de la Weiss. En janvier 1924, à Ammerschwihr, M. Tempé a réussi au cours d'une chasse à tuer une superbe martre<sup>15</sup>. Quelques années plus tard, ce sont les martres des forêts du Bonhomme

<sup>11</sup> *Le Nouvelliste d'Alsace* du 18 mars 1925.  
<sup>12</sup> *Le Nouvelliste d'Alsace* du 19 mars 1925.  
<sup>13</sup> *Le Nouvelliste d'Alsace* du 15 mars 1926.  
<sup>14</sup> *Le Nouvelliste d'Alsace* du 7 novembre 1925.  
<sup>15</sup> *Le Nouvelliste d'Alsace* du 29 janvier 1924.

qui sont les victimes. Au printemps 1929, on signale que le garde forestier Enderlin vient d'abattre sa cinquième martre au cours de cet hiver. Il a droit ainsi aux honneurs de la presse mais aussi à une belle rétribution car la fourrure de cet animal demeure très recherchée<sup>16</sup>.

### De magnifiques trophées

En dépit des allégations de la presse locale en novembre 1925, la vallée de la Weiss semble abriter une faune variée et relativement nombreuse. Certes, on signale des sangliers et des renards, toujours trop nombreux selon les agriculteurs, mais dont les effectifs ne paraissent pas si considérables eu égard au nombre de tirs réalisés. Un mois après la parution d'un article évoquant l'absence de gibier dans le secteur, le journal parle d'une faune nettement plus abondante<sup>17</sup>. « *Le froid de ces dernières semaines et l'abondance de neige a bien fait souffrir de la faim le gros gibier. Il a abandonné les grands bois pour descendre vers la plaine et les agglomérations de la région. On a aperçu des sangliers même dans les confins des villages et des taillis qui surplombent notre vallée. L'apparition des sangliers est d'ailleurs signalée à divers endroits de l'Alsace. Aussi, les cerfs, les chevreuils errent jusqu'aux villages situés à proximité des forêts. Quant aux lièvres et faisans, littéralement affamés, ils se hasardent jusque dans les potagers, dans les poulaillers et les granges. Aussi les villageois en profitent, raconte-t-on, pour en attraper* ».

En effet, les forêts de la vallée abritent aussi du gros gibier. Ainsi, en novembre 1927, Isidore Petitdemange, le sacristain de Lapoutroie, tire d'un seul coup de fusil deux magnifiques chevreuils près de la Grande-Roche<sup>18</sup>. Pour transporter les deux bêtes jusqu'au village, il a demandé à M. Garnier de Hautschires de lui prêter un traîneau. Et *Le Nouvelliste d'Alsace* de relater d'autres exploits de ce vaillant chasseur : « *Ce coup de maître rappelle une autre prouesse de Maître Isidore fournie en 1913 lorsqu'il tira au bout d'une demi-minute trois chevreuils cette fois-là en tirant deux coups de fusil* ».

Bien que relativement rare en Alsace au début du XX<sup>e</sup> siècle, le cerf n'est pas inconnu dans la vallée de la Weiss. Pour son plus grand malheur, il croise parfois le chemin des chasseurs locaux. En mars 1928, les chasseurs de Kaysersberg invitent leurs amis d'Orbey à une battue dans leur domaine. Le soir, sur le tableau de chasse figure un magnifique cerf âgé de plus de dix ans et pesant plus de 100 kg<sup>19</sup>. Un an plus tard, en février 1929, M. Chambard, hôtelier à Kaysersberg, tire un beau cerf de huit bois dans la forêt de la ville<sup>20</sup>.

Parmi les trophées les plus prestigieux pour le monde cynégétique, hormis le cerf, figure le grand tétras ou coq de bruyère. Dans les années 1920, plusieurs spécimens vivent encore sur les hauteurs du pays welche, en particulier au Brézouard. La chasse des mâles n'est pas encore prohibée. *Le Nouvelliste d'Alsace* se montre relativement optimiste en 1926 : « *Ce roi des oiseaux de nos hauteurs menaçait de disparaître par la guerre. Voici seulement cette année qu'on entend par-ci, par-là qu'il réapparaît* »<sup>21</sup>. Pourtant, le même journal écrit un an plus tard « *cette sorte de gibier se montre de plus en plus rare dans nos contrées* »<sup>22</sup>. Cette rareté et la difficulté d'approcher un animal méfiant à l'ouïe très fine permet de mieux souligner les mérites des chasseurs. En mai 1924, Gustave Raffner a la chance exceptionnelle de tirer un superbe coq de bruyère sur le territoire d'Aubure<sup>23</sup>. Une semaine plus tard, dans le même secteur, la chance sourit à M. Fritz de Munster qui tue un autre spécimen<sup>24</sup>.

<sup>16</sup> *Le Nouvelliste d'Alsace* du 8 mars 1929.

<sup>17</sup> *Le Nouvelliste d'Alsace* du 24 décembre 1925.

<sup>18</sup> *Le Nouvelliste d'Alsace* du 23 novembre 1927.

<sup>19</sup> *Le Nouvelliste d'Alsace* du 14 mars 1928.

<sup>20</sup> *Le Nouvelliste d'Alsace* du 21 février 1929.

<sup>21</sup> *Le Nouvelliste d'Alsace* du 1<sup>er</sup> mai 1926.

<sup>22</sup> *Le Nouvelliste d'Alsace* du 21 avril 1927.

<sup>23</sup> *Le Nouvelliste d'Alsace* du 9 mai 1924.

<sup>24</sup> *Le Nouvelliste d'Alsace* du 14 mai 1924.

Un an plus tard, sur le ban d'Orbey, le garde forestier communal Ernest Barlier a la bonne fortune de tuer un magnifique coq de bruyère d'un mètre d'envergure pesant huit livres<sup>25</sup>. Le journal ne précise pas le secteur exact de ce tir certainement pour ne pas divulguer à d'autres chasseurs le repaire de ces hôtes de la forêt. Ernest Barlier est reconnu comme un garde forestier courageux. Il a efficacement contribué en 1924 à l'arrestation mouvementée d'un criminel. En tant que chasseur, il est distingué par le prix en argent lors du congrès des chasseurs du Haut-Rhin à Colmar au début de l'année 1924. Trois ans plus tard, c'est son collègue de Fréland qui a les honneurs de la presse. M. West, garde forestier, abat un magnifique coq de bruyère sur les hauteurs du Brézouard<sup>26</sup>. En mai 1929, Jean-Paul Lacour tire lui aussi un superbe coq de bruyère au pied du Brézouard<sup>27</sup>.

L'opinion publique ne s'inquiète pas encore de la disparition des espèces animales. La chasse demeure alors une activité unanimement acceptée. C'est pourquoi, le journal ne craint pas de féliciter les chasseurs surtout quand on estime que le tir élimine des animaux qualifiés officiellement de nuisibles ou bien quand le trophée paraît exceptionnel par la difficulté rencontrée. M. Lacour est donc mentionné dans *Le Nouvelliste d'Alsace* qui n'hésite pas à écrire : « *Ce n'est pas sans difficulté que l'habile chasseur a pu approcher cet oiseau méfiant. Nous le félicitons pour son bel exploit cynégétique* ».

### La chasse, une activité risquée



La pratique de la chasse représente aussi une part de risque tant pour celui qui la pratique de façon illégale, le braconnier, que pour le chasseur dûment autorisé. Deux exemples locaux illustrent les aléas de cette pratique<sup>28</sup>.

La capture de petit gibier paraît aisée et tentante pour des ruraux vivant dans un habitat dispersé, proche des bois, un cadre de vie qui peut garantir une certaine impunité. Cependant, le chasseur doit être détenteur d'un permis de chasse ainsi que du droit de chasser sur des lots qui sont mis régulièrement aux enchères publiques. A défaut, il est considéré comme un braconnier susceptible d'être surpris par un garde-chasse communal ou privé. Quand un individu est identifié, la justice se montre sévère à son égard. C'est le cas pour Jean-Baptiste M. d'Orbey, journaliste âgé de 42 ans, qui est condamné en mars 1921 à quinze jours de prison par le tribunal correctionnel de Colmar pour délit de chasse<sup>29</sup>.

Malheureusement, des affaires plus graves se déroulent parfois. En octobre 1923, un accident de chasse se produit à proximité de la maison forestière d'Obschel près de Labaroche<sup>30</sup>. Au cours d'une partie de chasse, un chasseur portait son fusil chargé en bandoulière. Soudain, un chien saute sur le chasseur. Le fusil tombe à terre et le coup part. Martin Jaeglé originaire de Muhlbach, un employé d'une maison voisine, se trouvait derrière le chasseur. La charge de chevrotine l'atteint malencontreusement au coude droit. La blessure est jugée très grave et l'un des chasseurs présents conduit la victime à l'hôpital civil de Colmar. On craint une amputation du bras du jeune homme.

<sup>25</sup> *Le Nouvelliste d'Alsace* du 1<sup>er</sup> mai 1926.

<sup>26</sup> *Le Nouvelliste d'Alsace* du 21 avril 1927.

<sup>27</sup> *Le Nouvelliste d'Alsace* du 11 mai 1929.

<sup>28</sup> En revanche, la presse ne mentionne pas, pour cette période, une affaire de malversation comme un siècle plus tôt à Orbey. Philippe Jehin, « La chasse accaparée par le maire d'Orbey en 1802 », *Bulletin de la Société d'histoire du Val d'Orbey-canton de Lapoutroie*, n° 27, 2008, p. 47-49.

<sup>29</sup> *Le Nouveau Rhin français* du 9 mars 1921.

<sup>30</sup> *Le Nouvelliste d'Alsace* du 18 octobre 1923.

Ce tableau de la faune et de la chasse dans la vallée de la Weiss au lendemain de la Grande Guerre, voici près d'un siècle, présente des permanences et des ruptures dans les relations entre l'homme et la faune. L'abondance des sangliers est maintes fois soulignée par la presse, même si leurs effectifs paraissent bien plus réduits que ceux constatés actuellement. Cependant, leurs ravages dans les champs occasionnent des dommages perçus comme bien plus préjudiciables que nos jours, pour une population alors essentiellement agricole et modeste. L'importance des espèces évolue au fil des siècles. Les cervidés voient leur nombre nettement croître au cours du XX<sup>e</sup> siècle, en dépit de la chasse. En revanche, le grand tétras déjà peu nombreux demeure un gibier autorisé à la chasse dans les années 1920. Enfin, le regard social sur l'activité même de la chasse évolue : au début du XX<sup>e</sup> siècle, elle apparaît comme unanimement admise et les tirs de sangliers (surtout) mais aussi de cerfs ou de coqs de bruyère, sont soulignés voire honorés par la presse qui n'hésite pas à mentionner les noms des chasseurs et à les féliciter. Un siècle plus tard, dans un monde plus urbanisé, plus détaché des contingences rurales et agricoles, la pratique de la chasse est remise en question, hormis quand des sangliers se permettent de labourer la belle pelouse sans l'accord du jardinier. On dénonce alors l'incurie des chasseurs. L'histoire bégaierait-elle ?

## L'ÉCOLE MATERNELE D'ORBÉY CENTRE VERS 1936

**Yvette KILLY**

75 enfants de la « salle d'asile » comme on disait à l'époque, sous la direction de Sœur Cécile (A -à droite) assistée de Marguerite Bedez (B à gauche). Les enfants sont nés en 1930, 1931 et 1932. Vous en connaissez ou avez connu beaucoup d'entre eux ! N'hésitez pas à nous contacter pour compléter la liste <sup>1</sup>



1	Clémence Voinson – Yvette Killy – Rosalie Ancel – Simone Vuillaume – Simone Perrin – Agnès Didier – Odile Munier – Adèle Ribolzi – Odile Beck
2	Simone Didierjean – Jeannine Schuster – Lucette Cornelius – Gilberte Conreaux – Simone Bedez – Simone Beck – Jacqueline Ancel – Thérèse Blaise – Monique Barlier
3	Georgette Laurent - ? – Francine Didierjean – Georgette Voinson – Huguette Humbert – Geneviève Helfer – A. Marie Miclo – Odile Lamouche – Suzanne Demangeat
4	? - ? - ? - ? Hermann - ? Hermann - ? - ? - ? Bedez - ? Vilmain
5	? Moeglin - ? - ? – Marcel Henry – Victor Marchand - ? - ? Maire - ? Bellini - ? Iscaro – Gaston Munier - ? - ? Jean Ancel
6	Bernard Marchand – André Prudhomme – Denise Prudhomme – Claude Baron - ? – Maurice Boehm - ? Lamouche - ? - ? – Guy Helfer - Joseph Marchal
7	Antoinette Didier – M. Louise Parmentier – Monique Wirth - ? – Odile Didier – Denise Simon – Marguerite Finance – Simone Olry
8	? – Robert Meyer – René Ancel - ? Scandella – Jean-Marie Bedez - ? – Maurice Lamouche

<sup>1</sup> Si vous désirez compléter ou corriger des noms et prénoms d'enfants, adressez-vous à la société d'histoire (boîte aux lettres 27 Rue Charles de Gaulle 68370 ORBEY, ou 0683 48 28 57)

### L'ÉCOLE DE FILLES D'ORBÉY CENTRE EN 1937-38

Yvette KILLY



1	Gilberte Conreaux - ? - ? - ? Munier - ? - ? Bruy - ? Munier – Agnès Didier – Simone Perrin
2	Simone Marchand - ? Hermann – Adèle Ribolzi – Thérèse Pierré - ? Patry – Marcelle Marchand – Rosalie Renel - ? Bellini – Cécile Masson – Lucette Cornelius – Odile Munier
3	Simone Beck – Odile Beck – Jacqueline Ancel – Jeannine Schuster – Yvette Killy – M. Rose Schupp – Simone Bedez - ? – Clémence Voinson - ? Joannès – Simone Didierjean – Odile Miclo – Thérèse Blepp

Si vous désirez compléter ou corriger des noms et prénoms d'enfants, adressez-vous à la société d'histoire (Boîte aux lettres 27 Rue Charles de Gaulle 68370 ORBEY, ou 0683 48 28 57)

### DE L'HÔTEL BECK À L'HÔTEL-RESTAURANT LES BRUYÈRES 100 ANS D'HISTOIRE À ORBEY

Laurent BEAULIEU

En avril 2018, l'hôtel-restaurant Les Bruyères, situé au centre du village, a fêté ses 50 ans. Mais ce demi-siècle d'existence ne devait pas à lui seul justifier un article dans notre revue.

Pour en arriver à sa troisième réouverture en 60 ans, l'établissement a connu une multitude de péripéties liés aux soubresauts de l'histoire du XX<sup>ème</sup> siècle.

#### À l'époque du Reichsland



Tout commence lors de la période faste du « Reichsland » qui voit l'essor du tourisme hôtelier dans nos montagnes alsaciennes. En 1908, les frères Auguste et Victor Beck exploitent respectivement l'hôtel Beck et la boucherie éponyme.

Cette carte postale représente certainement le premier document de l'hôtel car l'enseigne est un collage grossier

Il y a 100 ans, finissait la Grande Guerre et Orbéy alors ville du Front subissait de nombreux bombardements qui n'ont pas épargnés ce nouvel hôtel<sup>1</sup>



1 . Voir dans ce même Bulletin l'article de Laurent Beaulieu « Orbéy 1914-1918, un village sur la ligne du front »

### L'entre-deux-guerres



Dans les « Année Folles », l'exploitant Schmodry accompagne au piano les actualités de l'époque dans le cinéma atten-

nant. Le document ci-contre est copié dans un guide de 1922 : cette fois-ci, l'enseigne sur le pignon est la définitive.

Succédera ensuite un cuisinier dont la notoriété orbé-laise rayonnera au-delà de la région : Armand Schielé

Armand Schielé exploite avant la 2<sup>ème</sup> guerre, deux établissements : l'hôtel Beck et le célèbre Beau Site, comme le montre cet extrait du « Guide touristique populaire dans le Nord et dans l'Est 1938 »



### Décembre 1944 : les destructions de la Libération

Un évènement marquera les mémoires des plus anciens à jamais : le 9 décembre 1944, un avion larguera une bombe au phosphore qui incendiera le centre et l'hôtel Beck brûlera complètement.

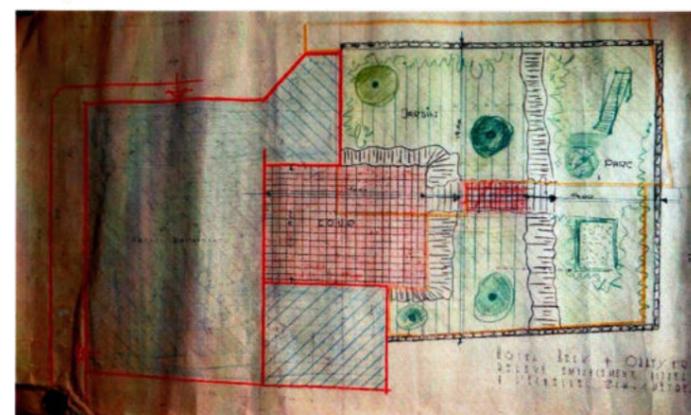


Sans doute la photo la plus mythique des combats de la libération avec les bâtiments de la place de la mairie détruits, de même qu'une ambulance allemande.

Bénéficiant de dommages de guerre, la Famille Henry/Petitdémange de Lapoutroie, propriétaire des bâtiments, décide de reconstruire l'hôtel en 1946.

En 1953, les premières briques sont montées sur les soubassements en granit existants. Mais les travaux s'éternisent... En attendant, les nouveaux propriétaires exploitent le cinéma qui sera connu sous l'enseigne le « Rex ».

L'immeuble toujours en travaux intéressera même la « Société Husson et Compagnie » dans les années 60 pour l'extension de ses bureaux. Le cinéma aurait alors été détruit pour la création d'un parc d'exposition.



Un projet : Plans de l'hôtel d'après l'architecte Hirlemann de Ribeauvillé, où l'on voit le parc et le jardin qui remplacent le cinéma.

### 1968 : Ouverture mouvementée de l'Hôtel-Restaurant « Les Bruyères »

Puis tel un phénix renaissant de ses cendres, l'établissement ouvre enfin ; il y a tout juste cinquante ans pour Pâques 1968, sous l'enseigne actuelle d'Hôtel Restaurant « Les Bruyères ».

Nicolas Beaulieu, alors salarié est le nouveau chef de cuisine pour la saison d'été 1968.

À peine ouvert, après un chantier de reconstruction qui a duré plus de 15 ans, l'hôtel subit la paralysie du pays causée par les grèves de mai-juin 68. « Les clients allemands arrivaient avec du pain, car on leur avait dit qu'en France il n'y avait plus de nourriture », se souvient Nicolas Beaulieu.

Puis le même été, Orbey entreprend d'importants travaux d'assainissement : une tranchée défigure le centre-ville et les clients accèdent par des planches pour entrer dans le bâtiment. Une météo exécrable jusqu'à la fin de la saison noircira encore le tableau.

Les propriétaires sont désespérés. Au bout de 3 saisons décevantes, ils recontactent Nicolas Beaulieu pour prendre la gérance en 1972.

En même temps, l'hôtel Beau Site ferme et les Bruyères deviennent la plus grande salle de restaurant d'Orbey où l'on peut danser. À cette époque, il n'y a pas de salle des fêtes communale.

Aux Bruyères se succèdent les grands banquets, les célèbres bals de Carnaval organisés par le Tir : certains ont dépassé 300 entrées cumulées dans la soirée. Huit samedis d'affilée, des mariages sont servis, en plus de la clientèle de l'hôtel. C'est le succès, au prix d'un travail harassant.

### 1978 : la grande restructuration.

Puis, il y a tout juste quarante ans, le tourisme de groupes est en plein essor. L'hôtel doit s'adapter pour répondre à cette nouvelle demande.

En 1978, d'impressionnants travaux de restructuration sont engagés, avec la destruction du cinéma Rex laissant place à un parking. Le réaménagement de la grange-écurie où Schielé tuait les cochons fait place à une annexe de quatre chambres supplémentaires.

L'événement est relaté dans les Dernières Nouvelles d'Alsace du 19 mai 1978.

N° 117 — Vendredi, 19 mai 1978

DERNIERES NOUVELLES D'ALSACE CF - F 13

N° 117 — Vendredi, 19 mai 1978

#### ORBEY

#### LE CINÉMA REX A VÉCU

En fait depuis une bonne dizaine d'années on l'avait bien un peu oublié ce cinéma Rex, depuis qu'il avait définitivement fermé ses portes. Il avait pourtant eu son âge d'or dans les années 20, au temps du film muet. C'était le début de la grande aventure du cinéma, fantastique invention qui devait — mais on était loin de l'imaginer à cette époque-là — bouleverser les fondements de la société d'avant-guerre et préparer les bases d'une nouvelle, la nôtre. Notre modeste cinéma présentait régulièrement son programme hebdomadaire, des actualités, le grand film, accompagné musicalement et sur piano par M. Schmodry de Kaysersberg, gérant de l'hôtel à cette époque. Puis vint M. Schielé vers 1920, qui lui, tout à son action de redorer le blason gastronomique de l'hôtel, ne trouva plus le temps de s'occuper de la diffusion de films. Il en fit une salle de bal, plus conforme à la vocation d'un hôtel. Mais la guerre de 39-45 mit, momentanément fin à ces plaisirs gastronomiques et autres. Elle faillit même tout simplement mettre fin à l'hôtel Beck lui-même, puisqu'il fut gravement endommagé par l'artillerie allemande. Après la guerre, l'hôtel avec ses dommages de guerre en puissance, fut acheté par l'entreprise de transports Petitdemange du Banhomme. En 1954 on rouvrit la salle de projections, désormais nommée cinéma Rex. Elle fonctionna, avec comme opérateur, M. J.

Bedez, actuel caissier de la Caisse d'épargne, jusqu'en 1960. C'est à cette date qu'un technicien de Schirmeck prenant la relève, donna chaque semaine une séance plus ou moins appréciée des habitants d'Orbey. C'est que d'une part, une autre salle, celle du cercle catholique s'était ouverte, et bénéficiait de certains avantages dus à la nature de l'exploitation, put présenter des films de meilleure qualité. Mais d'autre part, déjà vers les années 55-60 la crise du cinéma montrait le bout de son oreille et les salles obscures les plus modestes furent tout naturellement ses premières victimes. Et ce fut la fin du cinéma Rex. Entre-temps l'hôtel Beck fut restauré, devint l'hôtel des Bruyères que nous connaissons, et dont le gérant actuel, M. Beaulieu, a su lui rendre l'ancien renom gastronomique de l'hôtel Beck.

Quant aux locaux de l'ancien cinéma, ils sont en cours de démolition. À leur place sera aménagé, so majesté automobile oblige, un parking, pour les clients de l'hôtel qui soulagera d'autant le parking de la mairie devenu trop exigü surtout en période estivale.

Versons quelques pleurs sur le cinéma défunt, mais non point trop, puisqu'il nous reste le cinéma Familial et son programme de films fort honorables et même tout à fait sélect pendant la saison touristique.



#### Les épis d'or pour M. et Mme Joseph Henry

Le dimanche de la Pentecôte, les fermiers des Hauts ont honoré d'une façon très sympathique, dans leur paroisse sans accroc au jubilé bien mérité de cinquante ans de vie commune. Il s'agit de M. et Mme Joseph Henry, fermiers aux Hauts-Hauts et unanimement connus et estimés. A l'issue de la messe d'artion de

### 1994 : Après 22 ans de gérance, la famille Beaulieu acquiert enfin l'établissement en 1994.



Nicolas Beaulieu et son fils Laurent en 1994

L'établissement comptera plusieurs tranches successives de réaménagements.

### En conclusion

La période actuelle d'exploitation en fait donc la durée la plus longue pour des mêmes propriétaires, du fait de la succession d'évènements exceptionnels : destruction pour partie en 1915 au bout de 7 ans d'existence, évacuation de la famille Beck en janvier 1916 pour 3 ans, destruction totale en 1944 et attente de 24 ans avant sa 3<sup>ème</sup> réouverture.

Mais qui sait, il ne faut pas exclure la possibilité d'écrire une nouvelle page de cette riche histoire commencée au siècle dernier. Mais ça c'est une autre histoire !

### Sources

- Photos et documents : collection privée.
- Dernières Nouvelles d'Alsace, 19 mai 1978
- FREUDENREICH Michelle, « Les Bruyères, terre d'histoire » in *Dernières Nouvelles d'Alsace*, Edition de Colmar, 26 avril 2018, page 37.

# LE FACTEUR MARCEL LAMOUCHE D'ORBÉY

## LES TOURNÉES DES FACTEURS DANS LES ANNÉES 1930

**Geneviève KELLER**



À l'heure où tout va vite, revenons en arrière dans les années 1930-1940.

Mon grand-père Marcel LAMOUCHE était facteur à ce moment-là. En tant que blessé et mutilé de guerre en 1918, il pouvait prétendre à un poste dans les P.T.T. Il a été engagé en 1926 comme intérimaire puis comme facteur rural et facteur de ville piéton en 1931. En 1957, le terme de facteur est remplacé par celui de préposé, mais le facteur restera toujours le facteur. Mon grand-père a fait valoir ses droits à la retraite en 1959 après une vie bien remplie.

Après avoir trouvé des documents concernant sa profession que je trouve intéressants, je voudrais vous en faire part et raconter un peu de la vie de ces facteurs qui partaient en tournées tous les jours quel que soit le temps, qu'il faisait à pied pour distribuer le courrier à Orbey et ses hameaux.

Il semblerait que le courrier était cherché à Hachimette en charrette, puis il était dispatché en six catégories correspondantes aux six tournées de distribution qui couvraient Orbey et ses alentours.

- La première concernait Orbey-village et faisait 18,5 kms
- La deuxième Tannach 26,5 kms en passant par les Champs Simon le moulin de Tannach le Bouleau Bois le Sire la Housse Rousse Rouge Terre et retour par la Pierre du Loup. Cette tournée se trouvait parfois rallongée. Elle commençait par le Rain de Busset puis Busset le Léman les Chiais Gagas les Allagouttes les Grands Prés puis continuait vers Tannach. Au total le facteur faisait environ 34-35 kms à pied dans la journée.
- La troisième 24 kms du Bâa vers Faudé la Camme Bermont le Surcenord Remomont et retour par la Graine Champs
- La quatrième 27,7 kms allait au Lac Noir et Lac Blanc en passant par la Grenelle les Machielles Noirrupt les Immerlins et retour à Orbey par le Blanc Rupt et le Creux d'Argent
- La cinquième faisait Pairis et les Hautes Huttes 20,8 kms
- La sixième démarrait au Faing, allait aux Basses Huttes puis le Glasborn et le Linge pour revenir par la Mossure le Rain des Chênes et la Grande Vallée

Ces itinéraires ont été établis en 1936 par le receveur de la poste.

Les tournées se faisaient bien sûr à pied par tous les temps. Les facteurs alternaient toutes les semaines et relevaient également les boîtes aux lettres situées sur leurs itinéraires.

Ils distribuaient bien entendu le courrier mais aussi chaque début du mois les pensions. Ces jours-là, ils ne partaient pas très rassurés au vu des sommes d'argent qu'ils avaient dans leurs sacoches.

Ils leur arrivaient également de rapporter des médicaments, des paquets, des denrées de première nécessité et rendaient bien d'autres services aux habitants de ces hameaux éloignés surtout en hiver.

Ils étaient bien souvent le seul lien pour ces habitants qui les attendaient et les recevaient chaleureusement à leur table pour avoir des nouvelles de la région.

Est-ce que le travail des facteurs a changé aujourd'hui, hormis la motorisation et le versement des pensions sur compte bancaire ?

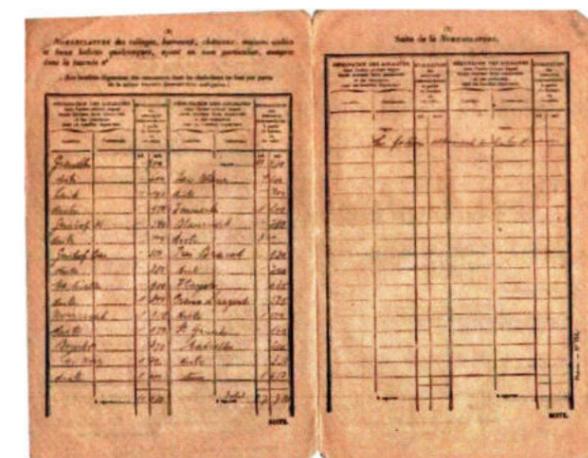
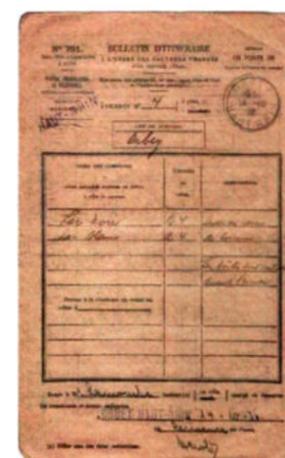
Actuellement le facteur est devenu plus anonyme par nécessité et rigidité de service. Il dépose le courrier, de moins en moins important, dans les boîtes aux lettres. Le contact avec les habitants qui sont au travail, est plus rare.

Est-ce un bien ou un mal ? Il semblerait que des services à la personne se mettent en place dans quelques régions.



Marcel Lamouche et Camille Hueber

Les facteurs d'Orbey de gauche à droite :  
Marchand - Hueber - Lamouche - Woelflin - ? - Perrin



« Bulletin d'itinéraire à l'usage des facteurs chargés d'un service rural. »  
Bureau de poste d'Orbey, Tournée n° 4, Carnet du facteur Lamouche, daté du 14-10-1936.

## LES TABLES DE PATOIS EN 2018

Jean-Charles ANCEL

### NWÉY È DO-LA, Noël dans le temps.

Les patoisants du canton sont venus nombreux pour la première table de patois de l'année, le samedi 27 janvier à l'hôtel-restaurant du Faudé de Lapoutroie.

Comme à l'accoutumée, Gilbert mué en chansonnier a interprété la chanson du jour, « *Mo p'ti papa Manu* » sur les airs du papa Noël avec Joseph à l'accordéon. Puis Jean François avec la classe qu'on lui connaît a pris le micro pour animer le sujet du jour « *Nwéy è do-la* » (Noël dans le temps).

C'est toute la période qui a été passée en revue. Le temps de l'avent où l'on n'avait pas le droit de se marier et surtout pas de s'amuser. Le souvenir de *lè fam dé- z-èva* (sorcière des avents) qui avait son fauteuil dans la forêt sur le trajet de l'école et qui était toujours prête à saisir les enfants désobéissants pour les asseoir sur la *sréy* (planche à carder la laine). On avait peur des *mèynèñki* (âmes des enfants morts non baptisés rôdant). On entendait aussi *lé tché dé-z-èva* (les chiens des avents), ce vent hurlant dans la forêt vide, annonciateur de la neige et du froid.

Quelques jours avant Noël c'était la recherche du sapin dans le hagi du grand-père ou du voisin (*da lo hédji do gran-pér ou bé do wèsi*). Les astuces pour déjouer la vigilance du *tchèsjr*, garde forestier ou du *wach* pendant la guerre. Puis sa décoration (*lè way de<sup>1</sup> Nwéy* avec des pommes rouges, des *kikik* (pommes de pin), du coton, des gâteaux, des bougies colorées allumées exceptionnellement pendant que les enfants chantaient Noël.

La préparation du *Ogèy<sup>2</sup>* traditionnel avec les fruits du terroir préparés au long de l'année, cerises et « poires d'épices » séchées (*chnéts*), raisins secs trempés dans le kirsch, noix, noisettes, anis... puis enroulés dans la pâte à pain. En ce temps-là certains *ogèy* mesuraient un mètre de long et leur cuisson était surveillée de près, avec toutes les astuces pour éviter l'éclatement. La préparation du vin chaud se faisait avant le départ pour la messe de minuit.

Les cortèges des fidèles serpentaient vers l'église à la lumière des lampes à pétrole tenues par les hommes qui faisaient la trace dans la neige. La surprise attendue au retour de la messe se trouvait dans les sabots tout neufs et cirés, disposés sous le sapin. Oh pas grand-chose, une orange ou deux et l'on buvait le vin chaud avec le *ogèy*.

Puis le repas du jour de Noël où on mangeait *dé nout èvo do lap<sup>3</sup>*, du lapin aux nouilles. Certains se souviennent des cadeaux d'après-guerre de 14-18 envoyés par « les Français du sud-ouest » aux Alsaciens, les lettres envoyées pour remercier et ce contact qui perdure encore aujourd'hui.

Le 26 décembre était lo djo dé *vaula*, le jour des domestiques qui recevaient leur salaire et pouvaient changer de patron. À nouvel an chaque parrain allait voir son filleul avec un « *bon-ang* » gâteau de bonne année. Puis c'était les jeux de quilles ou de cartes au bistrot *po d'jouè lo bon-ang* : celui qui perdait payait la tournée aux gagnants.

La mairie envoyait un cadeau, des pains d'épices et des mandarines partagés par le maître d'école à tous les élèves.

Quelques *gagat* ont pimenté la séance. Le saviez-vous, le 31 décembre est la bonne date pour couper les *spiñgk* les ronces, car elles ne repoussent plus cette année !

<sup>1</sup> de à Orbey, dé à Labaroche.

<sup>2</sup> Ogèy à Orbey, Ogéy à Labaroche

<sup>3</sup> ou lapèñ

Puis l'exercice de vocabulaire a mobilisé tout le monde et le réconfort confectionné par l'hôte du jour, l'Auberge du Faudé. Une surprise attendait les animateurs, Emilie Helderlé, conseillère départementale est venue remettre la médaille de la vie associative à Jean-François Million et Gilbert Michel pour leur engagement dans la sauvegarde de la culture du pays welche. Jean François a donné rendez-vous à tout le monde le samedi 17 février à l'hôtel-restaurant de la Poste au Bonhomme, ce sera « *Lé-z-auwt, la vie dans les bistrots* », ces lieux de vie sociale qui ont beaucoup changé ou disparu.

### LÉ-Z-AUWT, la vie dans les bistrots d'autrefois

Toutes les occasions étaient bonnes pour se retrouver au bistrot (è l'auwt). La 15e saison des tables de patois ne dira pas le contraire, le 17 février à l'hôtel-restaurant de La Poste au Bonhomme.

C'était le dimanche après la messe, le lundi lorsque que l'on descendait les fromages aux marchands, les jours de marché mais encore lorsque l'on allait faire ferrer le bœuf ou le cheval ou livrer le veau ou le cochon au boucher. Le passage par la bascule du village occasionnait aussi des files d'attente et le bistrot, situé juste à côté, en profitait !

Il y avait des bistrots à chaque coin de rue et dans les hameaux. On y buvait surtout du vin blanc. Le vin rouge est apparu après la dernière guerre. On jouait aux cartes, au 66, à la belote, la bête, ou au noir homme... Le gagnant payait la tournée, les perdants prenaient leur revanche, il y avait des paris et certains perdaient gros, souvent à cause des tricheries.

Certains bistrots étaient équipés d'un billard, d'autres avaient une piste de quilles. Les bistrots étaient ouverts tous les jours de la semaine et lorsque les *tcharto*, les voituriers rentraient, ils trouvaient toujours sur leur chemin l'occasion de faire reposer l'attelage. Bonne excuse ! Car quelques heures plus tard c'est l'attelage qui ramenait son propriétaire à la maison, l'attelage connaissait le chemin !

Les bistrots c'était surtout pour les hommes : les femmes y étaient invitées certains jours de fête. Un proverbe disait « *l'auv da lo vé<sup>4</sup> sa do mar vé mè do vé da l'auv sa d'lè bonn auv* » (De l'eau dans le vin c'est du mauvais vin mais du vin dans l'eau c'est de la bonne eau.)

Comme à l'accoutumée, Gilbert a adapté les paroles de la chanson du jour, sur les airs d'une célèbre chanson à boire. Jean François, micro en main, a animé l'après-midi. Après le traditionnel exercice écrit de patois, une copieuse et gourmande collation a régalé tout le monde.



<sup>4</sup> Da lo vi à Labaroche

### MA K'T'A FÈ<sup>5</sup>? Comment es-tu fait ?

La troisième table de patois a eu lieu à la ferme-auberge du Pré-Bracot le samedi 17 mars. Le corps humain a été décortiqué et décrit de bas en haut et de l'intérieur comme de l'extérieur (*dé pi è lè tèyt<sup>6</sup> èko pa d'fu è pa dda*)

Toutes les parties du corps portaient un nom et un remède associé pour les soigner. Les remèdes : tisanes ou décoctions de feuilles, fleurs, racines, voire du saindoux (*do ru*) très souvent associé au *brantvi* (eau-de-vie) à qui l'on prêtait de nombreuses vertus.

Soigner *lé-z-ey d'èyès*, les cors au pied, en les frottant avec de *kan dé bako*, des couennes de lard. La tisane de reine-des-prés pour soigner la diarrhée des veaux, mais *lo brantvi d'brèbèl* (myrtilles) pour soigner les hommes. *Do siro d'keyt dé sèp évon do tchau brantvi* (du sirop de bourgeons de sapin additionné d'eau de vie chaude) pour le mal de gorge ou pour *dé chtif* (inhalation). *Se frayi èvo dé fouyat de tchèrpètèy kat an-é étu pikè pa ènn wès*, se frotter avec des feuilles de plantain après une piqûre de guêpe... Beaucoup de remèdes oubliés ou mis à l'index ou *latch pota*, en traduction littérale : lèche-pot, désignant l'index.

Les maladies aussi sont évoquées. Une *gagat*, histoire drôle, raconte que, comme beaucoup de monde avait un goître, la corde glissait, *lè kwod<sup>7</sup> gaguyau*, lors des pendants, la guillotine a donc été inventée à Fréland !

Plus récemment, lors d'un tour de France faisant étape dans le canton, un futur papa a reçu un télégramme crypté : *lo vélo a toulà, mè é n'é pè d'chalat*. Comprenons que le bébé est né et que c'est une fille...

Tout le monde a assidûment rédigé la feuille de devoir. Après la correction, Jean-François, Gilbert et Claude ont chanté *Nini lè rodj* sur l'air de « Nini peau de chien », paroles en patois de Gilbert avec Joseph à l'accordéon.

Un bel après-midi de rires et de détente, conclu par les chansons en patois de Jeanne et l'invitation aux 16<sup>ème</sup> tables de patois qui auront lieu l'année prochaine.



### À paraître en 2019 : Gilbert MICHEL : Recueil des traditions orales populaires welches

Comment conserver et transmettre ce beau patrimoine oral que beaucoup d'entre nous connaissent depuis l'enfance ? Gilbert Michel s'est attelé à la question en rassemblant comptines, devinettes, charades, contes et légendes, poésies et chansons.

Une partie pédagogique complètera l'ouvrage avec des dessins à compléter, des mots à relier. Le tout est joliment illustré par Yvonne Hunsinger et la famille Saudubray.



Cet ouvrage bénéficie déjà du soutien de l'Olca et de la Région Grand-Est. Il sera distribué aux établissements scolaires partenaires et vendu au public.

Prenez date, vous serez ravis ! Il vous restera à mettre en pratique le travail de Gilbert et l'utiliser en famille !

5 et dans un souci de parité ou d'égalité des sexes on aurait dû écrire aussi FÈT...

6 Tèyt à Labaroche, tchèrpètèy à Labaroche

7 Lè kod à Labaroche

### LO VEÏÑO VECHTI<sup>1</sup> ÈKO LO DJÈN TCHÉ

### LE VEAU HABILLÉ ET LE JEUNE CHIEN

Fable de Gilbert MICHEL

Tsu inn byè bé  
Torto nalau d'trèvyè.  
Lé tchwaù érdjetan,  
L'avon é rchtyan :  
« È' n'vau pu ré,  
Èvod èk dé swè,  
D'auwrè  
È n'i mi moñé. »  
È lé bu etan :  
« Spyau tsu mo pou, lé kan  
Lo mat, lo veïño vechti-la, rèvi d'no chtreyi  
È mèym d'no chterni. »  
È lé vèrch fèyan dè tau<sup>2</sup>  
Sou gran dé neyti dzo lé chtau  
« É no dèn do mar fong,  
È é vourau k'lo lèséy sau bong ! »  
« Mé-z-u, mé-z-u, knakan lé jlin »  
« Spyau lé mé, rbotau lè pouyinn. »  
Po pyand, lo pochéy é n'ir mi lo dèréy,  
È non pu lo toréy.  
È sa kyesau,  
È sa sé déchpitaù,  
Lè bourik èvo lo djau,  
Lé lapèñ èvo lé rèt,  
Lé tchiv èvo lè tchèt.  
Mèk lo djèn tché spyau sla d'ènda bé (h)au.  
« S'a lè faut o veïño vechti k'é déjau,  
Fau lo rèpyèsi,  
Lo rèvyèchi  
Lo tchèsi,  
Sa n'pu pu duri.  
È é prautchau è é permataù.  
« Skoutau, k'é awwau,  
An botré d'langgrè è tou patou  
È tsu èn sakré (h)autou,  
Da lé tchang, da lé prè,  
Vo vèrau nak sa krachré.  
Ré k'dè bèl è wach grau

Sur une belle propriété  
Tout allait de travers.  
Les chevaux regimbaient,  
L'avoine ils rejetaient :  
« Elle ne vaut plus rien,  
Avec quelque chose de pareil,  
De travailler  
Il n'y a plus moyen. »  
Et les bœufs donnaient des coups de corne :  
« Regardez, sur mon poil, la crasse,  
Le maître, ce veau habillé, oublie de nous étriller  
Et même de remplacer la litière. »  
Et les vaches faisaient de la toile  
Toutes les nuits sous les étoiles :  
« Il nous donne du mauvais foin  
Et il voudrait que le lait soit bon ! »  
« Mes œufs, mes œufs, caquetaient les poules. »  
« Regardez les miens, rajoutait la dinde. »  
Pour se plaindre, le cochon n'était pas le dernier,  
Pas plus que le taureau.  
Et ça gloussait,  
Et ça se disputait,  
L'âne avec le coq,  
Les lapins avec les souris,  
Les chèvres avec le chat.  
Seul, le jeune chien regardait cela de bien haut.  
« C'est la faute au veau habillé, disait-il,  
Il faut le remplacer,  
Le renverser,  
Le chasser,  
Ça ne peut plus durer. »  
Et il prêchait et il permettait.  
« Écoutez, aboyait-il,  
On mettra de l'engrais partout  
Et sur une sacrée hauteur,  
Dans les champs, dans les prés,  
Vous verrez comme ça poussera.  
Rien que de la belle herbe verte

<sup>1</sup> Surnom donné à un nigaud.

<sup>2</sup> Taper du genou contre la mangeoire quand le fermier tarde à venir fourrager ou à traire. L'expression fait référence au tisserand qui faisait le même bruit en lançant sa navette et travaillait avec sa jambe.

Ké daré do grā mato da lé rèaus<sup>3</sup>.  
 È bla, bla, bla, è bla, bla, bla. »  
 « É no fau inn chéf, èn téyt » djenn lé baba,  
 É fenn lé perméy è lo sér.  
 Lè bourik évod sé grand aray n'fe mi lè  
 dèrér.  
 Èpré s'fenn lo pochéy, lé vèrch,  
 Tortu pasan dévnu rétch.

É n'y auw bé èn pèr po sé rbèlè,  
 Lo tchwau ké pasau éyt lo pu fo,  
 Lo djau k'sé rdrasau tan k'é pau,  
 Lo toréy k'awou èn mou grand famil,  
 L'oy ké vlau rèpyèsi lé san pa lé mil.  
 Lo sigang-la fèye k'o bou do kont  
 Lo véño vechti sé rtire èvo lè (h)ont.  
 Téy inn Jupitèr dé gyès  
 Lo djèn tché perne vikma sè pyès.  
 Po loré pon,  
 Lè bourik rsuve inn pauw d'avon,  
 Lo pochéy  
 Do mouyou makéy,  
 Lé vèrch  
 Ko pu d'fourèdj,  
 Lé lapi  
 Kik tasoulrj,  
 Lé baba  
 Dé konpljma,  
 È lé pet èbèch  
 Ré o rèch.

Lo djèn tché sé permonnau parméy lo bé,  
 É déchpitau è gautch, è draut, él awwau trobé.  
 Èl nalān lé paur ptit béyt  
 È bèchan lè téyt.  
 Lé-z-aray è lé kou k'panndan  
 Chkè èvau lo ley, èl skwan,  
 Mè è' n'rèmèsan k'do poussa.  
 È s'fe sla lor pa.

Moralité :  
Fau éyt mou tcharañ po n'mi permat.

Moralité dè moralité :  
Fau mi torto par o pi dè lat.

Qui donnera du beau caillé dans les rehausses.  
 Et bla, bla, bla, et bla, bla, bla. »  
 « Il nous faut un chef, une tête, dirent les moutons,  
 Ils furent les premiers à le suivre.  
 L'âne avec ses grandes oreilles ne fut pas le der-  
 nier.  
 Après ce furent le cochon, les vaches,  
 Tous pensaient devenir riches.

Il y en eut bien quelques-uns pour se rebeller,  
 Le cheval qui pensait être le plus fort,  
 Le coq qui se redressait tant qu'il pouvait,  
 Le taureau qui avait une bien grande famille  
 L'oie qui voulait remplacer les cents par des milles.  
 Ce vacarme fit qu'au bout du compte  
 Le veau habillé se retira sous la honte.  
 Tel un Jupiter de glace,  
 Le jeune chien prit vite sa place.  
 Pour leur peine,  
 L'âne reçut un peu d'avoine,  
 Le cochon  
 Un meilleur rata,  
 Les vaches  
 Davantage de fourrage,  
 Les lapins,  
 Quelque friandise,  
 Les moutons,  
 Des compliments,  
 Et les récalcitrants  
 Rien de plus.

Le jeune chien se promenait sur sa propriété,  
 Il grondait à gauche, à droite, il aboyait beaucoup.  
 Elles allaient les pauvres petites bêtes  
 En baissant la tête.  
 Les oreilles et les queues qui pendaient  
 Jusque par terre, balayaient,  
 Mais elles ne ramassaient que de la poussière.  
 Et ce fut cela leur part.

Moralité :  
 Il faut être bien paresseux pour ne pas promettre.

Moralité de la moralité :  
 Il ne faut pas tout prendre au pied de la lettre.

<sup>3</sup> La quantité de lait caillé nécessaire à la fabrication d'un fromage était versée dans des formes à fromage « lé trot » munies de rehausses pour permettre un bon écoulement du petit-lait « lè molk ».

## DU NOUVEAU AU CHÂTEAU DU HOHNACK

Armand SIMON

### Les Compagnons du château du Hohnack, une association au service de la préservation d'une splendide ruine.

L'association a été créée en 1980 par des habitants de la commune de Labaroche et de ses environs, préoccupés par la dégradation des ruines. Ils ont souhaité se mobiliser pour sécuriser les lieux mais également pour animer et valoriser le site.

Relancée il y a quelques années, sous la houlette de Gilles Triballier, l'association a permis de rouvrir le site, d'entretenir les ruines et les environs. Un projet de préau, à l'emplacement de l'ancienne écurie, est en bonne voie. De nombreuses animations, au château lui-même ou à Labaroche Centre, font mieux connaître la vie médiévale.

#### Améliorer l'accès au château, trouver 20 000 €, le défi d'aujourd'hui !

Les visites sont nombreuses et régulières : en permanence de petits groupes montent profiter du site et de la vue remarquable. Mais l'accès au château est rude et malaisé.

Ce projet permettra de :

- Faciliter la tâche des bénévoles lors des travaux ou des animations qu'ils organisent.
- Rendre possible l'accès de personnes âgées ou handicapées, ce qui est actuellement quasi impossible.
- Améliorer l'approche des secours.

Le projet est d'améliorer le revêtement sans l'élargir. L'association souhaite qu'il garde un aspect rustique en phase avec l'esprit des lieux. Cet accès sera fermé par défaut et limité à un nombre très réduit de personnes. Le budget global estimatif est de 30 000 €. La commune a confirmé qu'elle participerait au projet et les autres collectivités seront sollicitées.

#### Apportez votre don et doublez la mise !

Les dons peuvent être effectués sur la plateforme de Hello Asso/Châteaux forts d'Alsace :

[www.helloasso.com/associations/association-des-chateaux-forts-d-alsace/](http://www.helloasso.com/associations/association-des-chateaux-forts-d-alsace/)

Ou sur le site de Châteaux forts d'Alsace. [www.chateauxfortsalsace.com](http://www.chateauxfortsalsace.com)

Ou bien envoyés par chèque à l'association Châteaux forts d'Alsace, 1 rue Albert Schweitzer, 67140 Heiligenstein en précisant au verso « campagne financement travaux ».

#### Le montant du don est doublé grâce à AG2R LA MONDIALE !

Grâce à AG2R LA MONDIALE, le montant de votre don au profit de l'association est doublé. Par exemple, pour 25 euros donnés, l'association en recevra 50 pour ce projet (cela à hauteur des 10 000 premiers euros donnés). Si vous souhaitez faire un don par chèque, l'association renverra un reçu fiscal et nous ajouterons le montant doublé au chiffre de la collecte.

**Le don est déductible de vos impôts :** Reconnue d'intérêt général, l'association délivrera un reçu fiscal à tous les donateurs (66% de déduction sur l'IR ou 60% sur l'IS).

#### Un article remarquable sur le château : Bernhard METZ et Thomas BILLER, Hohnack bei Colmar, von der Burg zur frühen Festung, dans *Ausgewählte Beiträge der pfälzischen Burgenforschung 2014–2018*, Neustadt an der Weinstraße 2018. (46 pages)

Bernhard Metz présente l'histoire du château depuis sa première mention au XIème siècle jusqu'à sa destruction en 1655 et son sort jusqu'à maintenant (pages 299 à 317).

Thomas Biller fait l'analyse des étapes du bâti, globalement puis tour après tour, et montre la transformation du château en forteresse adaptée pour l'artillerie (pages 318 à 344)

## DU NOUVEAU CHEZ LES GÉNÉALOGISTES

Armand SIMON

### La rencontre du 3 août 2018 aux Basses Huttes.



Sous un soleil ardent, la valeureuse équipe a partagé nombre de renseignements et d'idées. La principale est le projet de saisie de l'état civil de Fréland.

Sur la photo, on reconnaît de gauche à droite, Monsieur et Madame Meyer, Guy Duportail, Jean-Marie Munier, Bertrand Munier, Jean-Pol Miclo, Christiane Antoine et Michel Masson. Michel Toussaint, souffrant n'avait pu rejoindre le groupe.

### La réalisation des Cahiers du Généalogiste pour Fréland.

Depuis quelques années, le projet mûrissait. Après contact avec la Mairie et accord et le soutien du Maire Jean-Louis Barlier, la photographie des actes est effectuée par Michel Toussaint et Michel Masson. La saisie peut commencer sous la main experte de Bertrand et Jean-Marie Munier. Ceux-ci se débattent actuellement avec les graphies plus ou moins faciles des secrétaires de mairie et les traductions en allemand des lieux-dits.

Le travail sera peu à peu diffusé à partir de 2019. Le canton welche aura donc une couverture quasi complète, à la grande satisfaction des chercheurs et des généalogistes.

## LA MÉDAILLE DÉPARTEMENTALE DE LA VIE ASSOCIATIVE POUR QUATRE DE NOS MEMBRES

Armand SIMON



Le 7 janvier 2018, la conseillère départementale Émilie Helderlé a honoré Rose-Blanche Dupont et Bertrand Munier en leur épinglant la médaille de la Vie associative, lors des vœux du maire d'Orbey

**Rose-Blanche DUPONT**, notre trésorière depuis 1982, est active dans nombre d'associations. Depuis 1963, elle est Madelon de la section UNC d'Orbey et a participé à d'innombrables cérémonies. Au Mémorial du Linge, elle est trésorière générale et assure de nombreuses permanences, dont elle assure le planning. Elle travaille depuis longtemps à la Bibliothèque d'Orbey. Au Club de l'Automne Ensoleillé, elle gère la trésorerie et est une des vedettes des animations où ses talents de comédiennes sont appréciés. Tout comme aux pièces de théâtre des Tréteaux du Cercle ! Elle embellit depuis longtemps l'église Saint-Urbain avec de magnifiques arrangements. Au Conseil municipal depuis 2001, elle est adjointe aux affaires sociales depuis 10 ans et ne manque pas de fêter les anniversaires de nos aînés. Dans notre Société d'Histoire, elle a dactylographié de nombreux articles, assure la trésorerie depuis 36 ans, sans compter la participation aux Salons du Livre. Ces quelques phrases résument difficilement l'engagement quasi permanent de Rose-Blanche à la cause du Bénévolat, quasiment tout au long des semaines et de l'année !

**Bertrand MUNIER** est aussi un bel exemple de bénévole passionné. Dès les années 70, il œuvrait aux côtés de Maurice Voinson au Cinéma Familial devenu Cinéma Le Cercle. Il est aussi très impliqué dans l'aide aux démunis, où il exerce de lourdes responsabilités dans la plus grande discrétion. Passionné de généalogie, il lance, avec Jean Claudepierre et Jean-Marie Munier, les Cahiers du Généalogiste, un document exceptionnel très apprécié des chercheurs. Il assure aussi une animation de généalogie à la Bibliothèque. Il fournit également des articles à notre Bulletin.

Lors de la table de patois de Lapoutroie, le samedi 27 janvier, Mme Helderlé a aussi honoré Gilbert Michel et Jean-François Million.

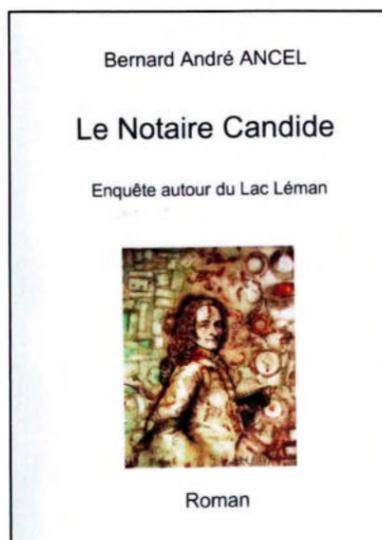
**Gilbert MICHEL** est actif dans de nombreuses associations et tout particulièrement au service de notre patrimoine welche : Association de Sauvegarde et de Valorisation du Patrimoine de Fréland, Société d'Histoire... Depuis de nombreuses années, il collecte des témoignages auprès des anciens. Avec cette formidable base documentaire, il a rédigé quatre ouvrages : Labaroche, Mémoire retrouvée (1997), Le Sel de la langue (2003), Les Épices de la langue (2009), Le Welche tel qu'en lui-même (2015). Il a traduit récemment Le Petit Prince en patois welche. Lors des tables de patois, il compose une chanson en parler welche avec son ami Joseph Didierjean, cherche l'étymologie de mots patois, rédige des poèmes ou des satires. Il fait de même pour les Colloques des patoisants. Avec Joseph Didierjean, il a lancé les cours de patois à Orbey il y a quelques mois. Il est très actif auprès de l'OLCA, à Strasbourg, où il défend vaillamment notre culture.

**Jean-François MILLION**, depuis les années 80, au moins, se consacre passionnément à la promotion et la défense de la culture du pays welche : son patois, sa culture paysanne. Avec ses amis de l'Académie Patoise de Labaroche, il a travaillé au Lexique de Patois Welche, aux Fables de la Fontaine en patois. Il joue un rôle fondamental dans les Tables de patois où il dirige les dialogues et propose des exercices que les participants affrontent avec entrain. De même dans les Colloques des patoisants. Depuis cette année, il anime aussi des cours de patois à Labaroche.

## NOS MEMBRES VONT FAIRE PARÂÎTRE

### Bernard André ANCEL, Le notaire Candide ; Enquête autour du Lac Léman. À paraître

Après les péripéties d'Andrea au XVI<sup>ème</sup> siècle, B.A. Ancel nous entraîne au XVIII<sup>ème</sup> à l'époque des philosophes Voltaire, Rousseau, Diderot. *Que fait donc ce jeune Savoyard sur les hauteurs encore enneigées des Alpes et autour du Lac Léman, au cours du printemps 1760 ? D'où vient-il ? Où se dirige-t-il ? Andrea, clerc de notaire d'Annecy, mène une enquête, à travers de multiples péripéties, jusqu'à Genève et ses environs, où Voltaire est en train d'installer sa nouvelle résidence. À l'instar de Candide, va-t-il enfin cultiver son jardin avec une aimable Cunégonde ?*



### À paraître en 2019 : Gilbert MICHEL : Recueil des traditions orales populaires welches

Voir la présentation détaillée en page 80 de ce Bulletin.

**Philippe Jéhin publie régulièrement dans de nombreuses revues, dont Rencontres Transvosgiennes.** Ainsi dans RT n° 7-2017, un savoureux article : *Zinzin ou la rocambolesque cavale d'un criminel vosgien dans les années 1920*, pages 147-157.

Il participe aussi à la réédition de l'ouvrage de Pierre Boyé sur les Hautes Chaumes.

### Pierre Boyé, Les Hautes Chaumes des Vosges (1903), réédition unique de 2019

Publié en 1903 et jamais réédité, cet ouvrage est la source et la référence toujours reconnue pour l'histoire de la montagne vosgienne. Il comporte 260 pages, avec quelques illustrations en couleur, ainsi qu'une introduction rédigée par Jean-Pierre Husson et est publié par l'association Rencontres Transvosgiennes

#### Bulletin de souscription : 16 € (du 3 septembre 2018 au 31 mars 2019)

Paiement par voie postale : 16 € et 7 € de frais de port, soit 23 € par ouvrage

À envoyer à Rencontres Transvosgiennes, 12 Rue Saint-Grégoire, 68140 MUNSTER,

En indiquant votre NOM, prénom,

Adresse, Mail

Paiement par chèque ou en espèces

Date,

Signature

Le prix de vente par ouvrage sera de 20 € après souscription, sans les frais de port.

## --- ✂ --- BON DE COMMANDE OU D'ADHÉSION (prix modifiés)

Titre de la publication		Prix de vente unitaire	Nombre	Total
Cahier du Généalogiste		07,00 €		
Ancel Bernard André, L'école des humanistes, roman		18,00 €		
Wirrmann Benoît, De bois et d'étain, les orgues de la vallée de Kaysersberg		20,00 €		
Muller Germain, l'église Sainte Odile de Lapoutroie, cent ans de vie religieuse		10,00 €		
Les croix de chemin (poids > 1 kg, enveloppe comprise)		10,00 €		
Légendes et récits du pays welche		10,00 €		
Les lieux dits du bailliage du Val d'Orbey au XVIII <sup>e</sup> siècle		10,00 €		
Histoire du Pays welche		10,00 €		
Michel Gilbert, Lo Pti Prins (Traduction en patois du Petit Prince)		Éditions Tintenfass		
<b>Jéhin Philippe, Chroniques du pays Welche</b>		<b>12,00 €</b>		
<b>Bulletin 37-2018</b>		<b>17,00 €</b>		
Bulletin 36-2017		13,00 €		
Bulletins de 35-2016 à 12-1993 : prix unitaire (20-2001 épuisé)		7,00 €		
Ventes par lots :		Nous consulter		
<b>FRAIS D'ENVOI :</b>		5,00 € poids inférieur 500 grammes 6,00 € poids supérieur à 500 grammes		
<b>Montant de votre commande</b>		À régler par chèque		... €

#### ADRESSEZ :

- Votre commande
- Votre adhésion et abonnement (formulaire ci-dessous ou joint dans ce bulletin)
  - + Accompagné(s) du chèque de paiement,
  - Chèque à l'ordre de « Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey »
- À la trésorière : Mlle Rose Blanche DUPONT, 86 Rue Charles de Gaulle, 68370 ORBEY



SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU CANTON DE LAPOUTROIE - VAL D'ORBEY					
ADHÉSION POUR L'ANNÉE 2019					
<b>NOM Prénom</b>	Mme, Mlle, M....				
Adresse :					
N° de téléphone (si vous le souhaitez) :					
Adresse Internet (si possible) :					
<b>Membre</b>	<b>Cotisation</b>	<b>+</b>	<b>Abonnement au Bulletin</b>	<b>Total pour un an</b>	<b>Cochez vos choix</b>
Membre actif Cotisation ordinaire	8,00 €	+	16,00 €	<b>24,00 €</b>	<input type="checkbox"/>
Membre bienfaiteur Cotisation de soutien	23,00 € ou plus (1*)	+	16,00 €	... €	<input type="checkbox"/>
Frais d'envoi	Si vous désirez vous faire expédier le Bulletin			<b>5,00 €</b>	<input type="checkbox"/>
<b>Votre total</b>					... €

(1 \*) Reçu Fiscal.